5000 Ans Histoire Mystérieuse HS N°4

5000 Ans HISTOIRE d'OIRE MYSTÉRIEUSE

HORS SERIE N°4

Les Premières CIVILISATIONS de l'HUMANITÉ

Sumer et la Quête des Origines

Les Raisons de la Fin

L'Ere des Dieux venus des Cieux

Les Preuves Scientifiques d'un Gigantesque Cataclysme

LES COMÈTES GÉANTES, CRÉATRICES ET DESTRUCTRICES DE MONDES

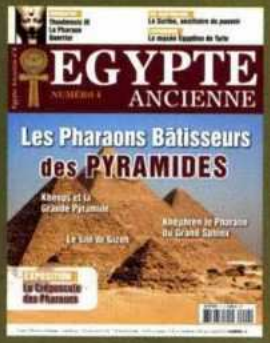
L'INCROYABLE TECHNOLOGIE DES CIVILISATIONS DISPARUES

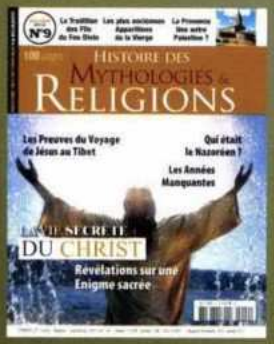
L'EMPIRE DISPARU DE RAMA

M 04979 - 4 H - F: 9,90 € - RD

France : 9,90 euros • Belgique - Luxembourg : 9,90 euros • Port.Cont : 9,90 euros • Suisse : 13CHF • Canada : 13 $C • **PUBLICATION HORS-SÉRIE N°4** • Août 2012

Commandez
Vos Magazines
en ligne
www.exportpresseditions.com





5000 Ans d' HISTOIRE MYSTÉRIEUSE

Les Publications et les Hors Séries du magazine « 5000 Ans d'Histoire Mystérieuse » sont édités par Export Press

Siège social – bureau et administration :
36 rue des Petits Champs – 75002 Paris
Téléphone : + 33 (0)1 40 29 14 51
Directeur de Collections :
Bernard Beaujean
Directeur de la Publication :
Alain Lecour
Rédacteur en Chef :
Jean-Philippe Camus
Equipe rédactionnelle :
David Childress, Laura Knight-Jadczyk, Docteur William P. Napier, Zecharia Sitchin
Maquette :
Graphik-Editions - Nice
Imprimé en France
SIB Imprimerie
Boulogne sur Mer
Dépôt légal : A parution
Publication trimestrielle
Distribution pour la France : Presstalis
Distribution pour l'export : Export Press
N° ISNN : 2102 - 3794
N° de commission paritaire : 0616 K 89877

La direction se réserve le droit de refuser toute insertion d'articles, de publicités, d'annonces etc…sans avoir à justifier de sa décision, en application de la loi de 1881 relative à la liberté de la presse. La reproduction de toutes les illustrations er de tous les textes même de manière partielle qu'elle qu'en soit la forme d'impression ou de saisie pour tous les pays et pour toutes les langues est formellement interdite sans autorisation d'Export Press ou des auteurs concernés par les articles – Copyright 2012 by Export Press (Tous droits réservés)

EXPORT PRESS EDITIONS

www.exportpresseditions.com

Edito

Pour de nombreux spécialistes et historiens, la flèche du temps est immuable : l'évolution humaine part des ténèbres et va vers la lumière. Les connaissances technologiques progressent d'une manière inéluctable avec le temps et toute conception cyclique de l'histoire est balayée d'un revers de main. Ainsi, l'archéologie des temps reculés ne pourra nous livrer que des artéfacts montrant l'archaïsme des civilisations disparues. Ce modèle est aujourd'hui de plus en plus contesté parce que justement les archéologues trouvent des preuves de plus en plus évidentes de civilisations brillantes qui se seraient développées il y a de cela des millénaires. Nous avons des textes sur de nombreux continents et de nombreux vestiges qui tendent à prouver que des hommes de la haute antiquité ont maîtrisé sur l'ensemble des continents des outils et autres engins témoignant d'une technologie sophistiquée. Le continent indien est à ce sens remarquable : on peut y lire les histoires mythiques de héros qui se déplacent très souvent dans des engins volants et se battent même avec des vaisseaux qui n'ont rien à envier à nos avions de combat actuels ! On nous décrit des plans très précis et les moyens de les utiliser. Il ya des recueils complets sur leur conception, le carburant qu'ils utilisent et les meilleures façons de les piloter ! Ces célèbres Vimanas semblaient très répandus et on pourrait dire aujourd'hui qu'ils faisaient partie du paysage familier de l'époque. On retrouve ces mêmes mentions dans des textes chinois, hébreux et on a même retrouvé en Egypte et en Colombie de petits objets ressemblant très fortement à des aéroplanes contemporains ! Cela fait désormais beaucoup de coïncidences pour ne pas admettre l'existence à des époques reculées de civilisations qui connaissaient les technologies de pointe. Platon avait ouvert la voie avec l'histoire de la célèbre Atlantide et les historiens ont ensuite découvert la fabuleuse histoire de Sumer où les dieux venus de l'espace sur des vaisseaux volants enseignèrent les premiers hommes, créèrent et détruisirent la première civilisation ! La traduction des tablettes cunéiformes nous donne le tournis et bouleverse nos convictions les plus ancrées : l'humanité semble ainsi beaucoup plus ancienne que prévu. Que s'est-il alors passé ? C'est là que les historiens catastrophistes entrent en scène en nous prouvant à quel point l'histoire de notre planète est façonnée par les impacts réguliers de comètes et autres débris spatiaux venant s'écraser et détruisant tout en laissant alors les hommes survivants faire un bond en arrière de plusieurs millénaires. La dernière catastrophe semble s'être produite il y a environ 12 000 ans. Alors, sommes-nous des découvreurs ou alors les héritiers amnésiques d'antiques civilisations qui ne font que retrouver tardivement ce que leurs ancêtres connaissaient déjà il y a des millénaires ?

Bonne lecture !

5000 Ans d'Histoire Mystérieuse

BULLETIN DE COMMANDE À RENVOYER AVEC VOTRE RÈGLEMENT À :

EXPORT PRESS EDITIONS. 36, rue des Petits Champs 75002 paris

(les frais de port sont inclus dans le prix)

Je commande le(s) numéro(s) de « 5000 ans d'Histoire Mystérieuse » à 8€ l'unité cochés ci-dessous :

☐2 ☐3 ☐4 ☐5 ☐6 ☐7 ☐8 ☐10 ☐11 ☐12 ☐13 ☐14

et/ou

☐ **Le n°1 Hors Série(+DVD) pour 20 €**

☐ **Le n°2 Hors Série pour 12,50 €** ☐ **Le n°3 Hors Série pour 12,50 €**

Total :

☐ **Je règle par chèque à l'ordre de Export Press Editions**

Pour nos amis de l'étranger, paiement par mandat postal SVP

NOM : _____ **Prénom :** _____

Adresse : _____

Ville : _____ **Code postal :** _____

E-mail : _____ **Téléphone:** _____

Conformément à la loi informatique et libertés, vous disposez d'un droit d' accès et de rectification aux données vous concernant.

5000 Ans d' HISTOIRE MYSTÉRIEUSE

Sommaire

P.6 ACTUALITÉS

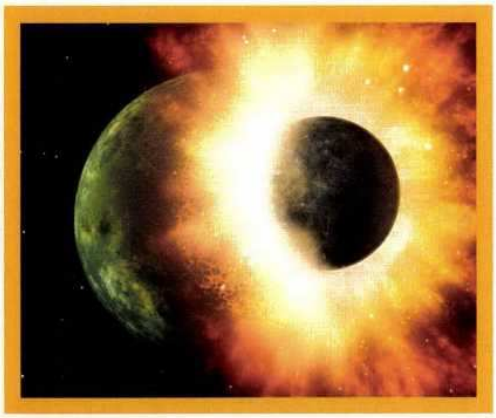
P.12 L'Incroyable Technologie des Civilisations Disparues
David Childress

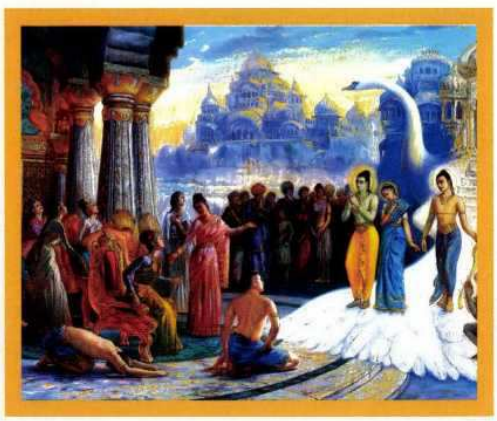
P.28 10 000 ans av J.-C. Le plus grand Cataclysme de l'Humanité ?
Laura Knight-Jadczyk

P.46 Les Comètes Géantes Messagères de Vie et de Mort
Docteur William P. Napier

P.54 La fin de toute chair Création et destruction de la première civilisation
Zecharia Sitchin

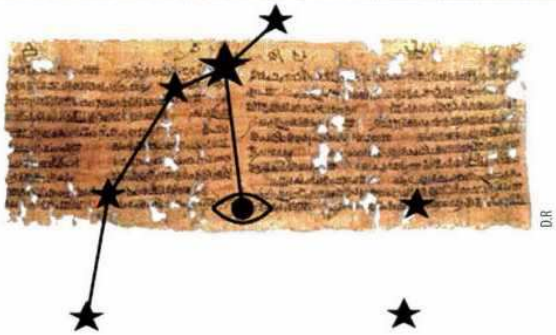
P.70 L'Empire Indien de Rama et l'ère des Engins Volants
David Childress





Actualités

Découverte d'anciennes observations égyptiennes d'une étoile variable



D.R

Une page de l'ancien calendrier égyptien des bons et mauvais jours. Les lignes droites relient les étoiles dans la constellation moderne de Persée. L'oeil correspond à Algol.

Un groupe de recherche de l'Université de Helsinki, en Finlande a étudié Algol, nommée « l'étoile du démon » par les anciens astronomes arabes. Ils ont remarqué que le cycle de variation de luminosité de cette étoile binaire à éclipse avait été correctement calculée il y a trois millénaires.

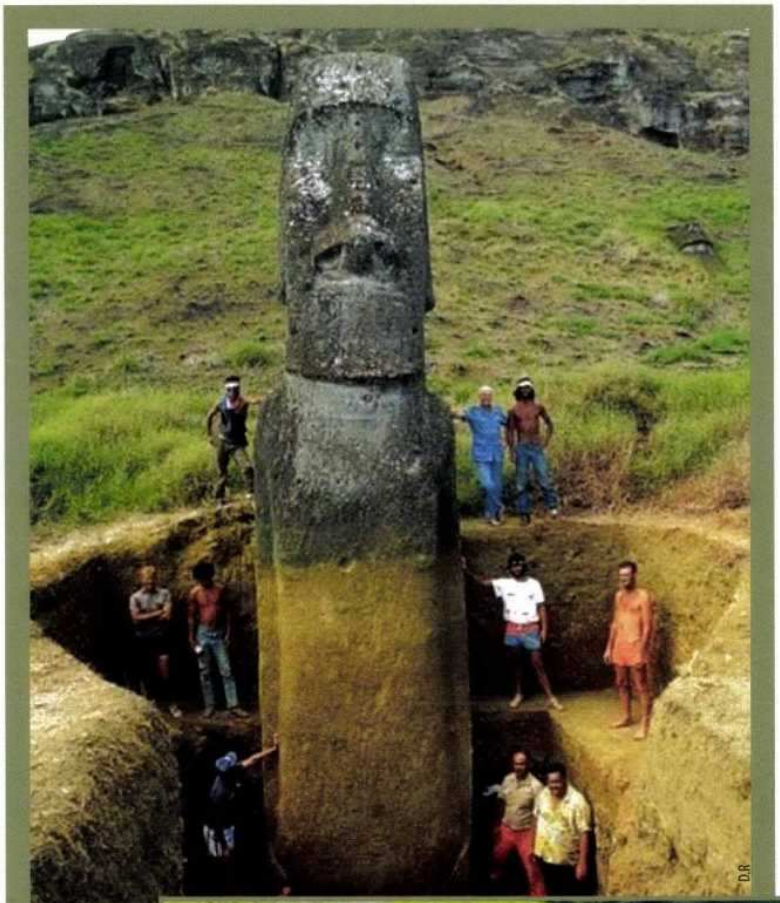
Dans le papyrus égyptien 86637 du Caire, on peut voir un calendrier qui est sans doute le plus ancien document historique faisant état d'observations d'une étoile variable à l'œil nu. Chaque jour d'une année égyptienne était divisée en trois parties dans ce calendrier. Un bon ou un mauvais pronostic était attribué à chacune de ces parties. « *Les textes concernant les pronostics sont reliés à des événements mythologiques et astronomiques* », explique le spécialiste Sebastian Porced. Une analyse récente a révélé que deux périodes statistiquement significatives de 29,6 et de 2.850 jours ont été notées correctement. La première est clairement le cycle de la Lune. La deuxième période est légèrement différente de la période d'Algol. Dans ce système binaire à éclipse, l'étoile variable couvre partiellement l'étoile brillante sur une période de 2.867 jours. Ces éclipses durent environ dix heures et peuvent être facilement observée à l'œil nu. « Leur cycle a été découvert par Goodricke en 1783 », précise Lauri Jetsu, chargé de cours, « *nous pouvons expliquer pourquoi la période d'Algol a augmenté d'environ 0.017 jours : la majoration de la période au cours des trois derniers millénaires pourrait avoir été causé par le transfert de masse observée entre les deux membres de ce système binaire.* »

En fait, ce serait la première observation qui confirme la majoration de la période d'Algol et elle donne également une estimation de la masse du taux de transfert. Les anciens Egyptiens auraient donc fait des mesures précises qui fournissent des données utiles pour les astronomes contemporains ! « *Il semble que la première observation d'une étoile variable a été faite 3000 ans plus tôt qu'on ne le pensait,* » ajoute Lauri Jetsu, «toutefois, je tiens à souligner que notre recherche n'a été envoyé à une revue scientifique qu'il y a deux semaines. Ce type de résultats peut soulever beaucoup de controverse avant qu'il ne soit accepté.» L'étude a été réalisée en collaboration entre les chercheurs du Département de Physique et le Département des Cultures du Monde de l'Université d'Helsinki. ■

Découverte de la plus ancienne forme d'art mural

Une équipe internationale d'anthropologues a découvert dans le sud-ouest de la France la plus ancienne forme d'art mural connue à ce jour, datant d'environ 37 000 ans. Un bloc de calcaire de 1,5 tonne contenant de nombreuses images gravées faisait partie d'une voûte effondrée du site très célèbre d'Abri Castanet dans le Périgord noir, haut-lieu de la culture aurignacienne (-40.000 à -28.000 ans). Les Aurignaciens furent les premiers hommes modernes descendants de ceux qui ont émigré d'Afrique il y a environ 45 000 ans. Ils prirent progressivement la place des Néandertaliens disparus il y a 28 000 ans environ. L'abri sous roche découvert de 250 à 300 m2 servait d'habitat à un groupe qui aurait pu comprendre jusqu'à 300 individus. Une analyse géologique montre que cette voûte se trouvait à deux mètres au-dessus du sol où vivaient les Aurignaciens, soit à portée de main. La richesse de ces gravures, comme celles de deux chevaux en rouge et noir, montre le rôle important joué par l'expression artistique dans la vie quotidienne de ces premiers humains modernes. Abri Castanet se situe non loin de la grotte de Lascaux qui date elle de 17 000 ans. ■

Les statues de l'île de Pâques ont un corps !



Les statues de l'ile de Pâques ont un corps ! Cette découverte qui n'est pas spécialement une révélation refait actuellement surface. Alors qu'elles sont vraisemblablement connues pour avoir une grosse tête, ces statues recèlent visiblement de nombreux secrets puisque plus de la moitié de leur taille est enfouie sous terre et révèle l'existence d'un corps et de mains. Un groupe privé de recherches a récemment excavé une des statues pour y découvrir de nombreuses écritures sur le corps. Située dans l'océan Pacifique, l'île volcanique de Pâques a été découverte par le navigateur néerlandais Jakob Roggeveen, le jour de Pâques de l'an 1722, et est devenue ensuite possession Chilienne en 1888. De nombreux mystères entourent l'ile de Pâques, et il est certain que la découverte de ces écritures enfouies sous terre risque de relancer de nombreux débats au sein de la communauté scientifique.■

Actualités

Si les scientifiques sont presque tous d'accord pour dire que c'est à la suite d'un écocide que la population (environ 4000) de l'île a disparu, les géants de Pierre enfouis sous terre conservent encore tous leurs secrets. L'ont-ils été dès le départ par les Rapanui (premières civilisations de l'île) ou bien le temps a t'il eu raison de ceux-ci ?

Un langage disparu découvert sur une tablette d'argile

Photographie détaillée de la tablette trouvée à Ziyaret Tepe, site probable de la ville antique de Tušhan. Elle contient les noms de 144 femmes déportées qui étaient probablement au service de l'administration assyrienne.

Le palais du gouverneur de la ville assyrienne antique de Tušhan a brûlé en 700 avant J.-C. Une tablette d'argile sur laquelle était apposée une liste de 144 noms de femmes s'est alors retrouvée littéralement « cuite » par la chaleur dégagée. Cinquante-neuf de ces noms ont pu être analysés et ils appartiennent majoritairement à une langue qui était inconnue jusqu'à présent ! Le site archéologique de Ziyaret Tepe, en Turquie, vient donc de livrer à l'humanité un véritable trésor archéologique. L'Assyrie était un État guerrier mésopotamien très puissant durant l'Antiquité, plus précisément de 884 à 609 avant J.-C. Il s'est construit par une succession de campagnes militaires et d'annexions de territoires menées par des grands rois tels que Assournazirpal II (883 à 859 avant J.-C.), Salmanasar III (858 à 824 avant J.-C.) et Téglath-Phalasar III (746 à 727 av. J.-C.). Afin d'inverser les rapports de force dans les zones annexées tout en rendant les peuples conquis dépendants de leur autorité et administration, ces grands rois guerriers avaient recours à une pratique d'une redoutable efficacité : la déportation.

Le site actuel de Ziyaret Tepe, sur les rives de Tigre dans le sud-est de la Turquie, fait l'objet de nombreuses campagnes de fouilles depuis 1997. Il se situerait à l'emplacement de l'ancienne cité assyrienne de Tušhan. Les ruines découvertes correspondraient même au palais du gouverneur construit sous le règne d'Assournazirpal II et détruit par un incendie vers 700 ans avant J.-C. Ce sinistre figea alors dans le temps, en la cuisant, une tablette d'argile recouverte de précieuses informations. John MacGinnis, de l'université de Cambridge, l'a décrite, et surtout analysée, dans les pages du *Journal of Near Eastern Studies.* Sa surprise a été de taille lors du décryptage. Ce support contient des preuves de l'existence d'un langage ancien qui était inconnu jusqu'à aujourd'hui.

Parmi les 59 noms de la tablette, il y a deux références assyriennes et 15 autres appartiennent à des langues connues de la même époque : égyptien, élamite, urartéen, hurrien, louvite et sémitique occidental. Plus de 40 noms proviendraient donc d'un langage inconnu. Cette langue disparue voici 2500 ans aurait pu être parlée par des peuples conquis par les Assyriens puis forcés de migrer en direction du sud-est de la Turquie. Il n'existe qu'une seule contrée annexée par les Assyriens pour laquelle aucune preuve d'un langage quelconque n'a été découverte à ce jour : les montagnes de Zagros, actuellement situées en Iran à proximité de la frontière irakienne. Cette hypothèse est corroborée par des écrits du roi assyrien Esarhaddon parlant alors d'un langage inconnu, le mekhranien, originaire du Zagros. Cette langue disparue était ainsi pratiquée par des peuples vivant sur le territoire de l'Iran actuel. La tablette d'argile est actuellement entreposée à Diyarbakir en Turquie, en attendant d'être un jour exposée au public.■

Actualités

Le plus ancien calendrier maya n'annonce pas la fin du monde

Des archéologues américains viennent de découvrir au Guatemala les plus anciens calendriers mayas jamais découverts. Et contrairement à d'autres calendriers, ils n'annoncent nullement la fin du monde. Il s'agit d'un calendrier cérémonial de 260 jours, d'un calendrier solaire de 365 jours, ainsi que du cycle annuel de 584 jours de la planète Vénus et celui de 780 jours de Mars, explique l'archéologue William Saturno, de l'Université de Boston, qui a dirigé ces fouilles. D'autres encore suivent les phases lunaires, ajoute-t-il. Cependant, il n'y a aucune indication que les calendriers mayas s'arrêtent, ou que la fin du monde coïnciderait avec la fin de l'année 2012, comme le laissent croire certaines théories en vogue. « *Ce que l'on voit, c'est simplement la fin de l'un des cycles calendaires mayas* », indique-t-il. « *Les anciens Mayas prédisaient que le monde continuerait et que dans 7000 ans les choses seraient exactement comme elles l'étaient alors* », ajoute William Saturno. « Nous sommes aujourd'hui toujours en quête de signes que le monde va s'arrêter alors que les Mayas recherchaient au contraire des assurances que rien ne changerait, c'est un état d'esprit totalement différent ».

Ces inscriptions murales sont les premières de l'art maya à être retrouvées dans une maison. Pour David Stuart, professeur d'art mésoaméricain à l'Université du Texas à Austin (sud) : « *Il y a de minuscules glyphes sur tout le mur, ce sont des barres et des points représentant des colonnes de chiffres, et c'est ce type de signes que l'on a pu voir jusqu'à présent uniquement dans le codex de Dresde, un cahier de 78 pages que les Mayas ont rédigé entre 1200 et 1250. Le plus exaltant dans cette découverte, c'est la révélation que les Mayas se livraient à ces calculs de cycles calendaires sur des murs, des centaines d'années avant que des scribes ne les écrivent dans des codex* ». Ces codex qui représentaient les archives de cette civilisation pré-colombienne furent détruits en grande partie par les Conquistadors espagnols, explique Anthony Aveni, professeur d'astronomie et d'anthropologie à l'Université Colgate (New York), un des co-auteurs de l'étude. Pour William Saturno : « *C'est aussi la première fois que nous découvrons ce qui pourrait être des annales préservées par un scribe, dont la fonction était d'être l'historien officiel de la communauté maya. Il semblait utiliser les murs de la maison comme tableau noir* ». Le site de Xultun, qui comprend 56 constructions, a une superficie de 31 km^2 où des milliers de Mayas ont vécu. Sa découverte remonte à une centaine d'années par des ouvriers guatémaltèques. Le lieu a été cartographié dans les années 1920, puis de façon plus détaillée dans les années 1970. La maison contenant les calendriers muraux a été mise au jour par un membre de l'équipe de William Saturno en 2010.■

Des couteaux sacrificiels pré-Aztèques encore tachés de sang

DR

Des couteaux de pierre vieux de 2000 ans découverts au Mexique confirment l'utilisation de ceux-ci lors de sacrifices humains, bien avant le règne des Aztèques. Confiés il y a 2 ans à Luisa Mainou, de l'Institut national mexicain d'anthropologie et d'histoire, qui les a analysés au microscope à balayage électronique, 31 couteaux d'obsidienne vieux de 2000 ans ont révélé une histoire macabre. Ils portaient en effet non seulement des traces anciennes de peau et de cheveux, mais aussi de muscles et de tendons humains ! Ils ont été utilisés pour des sacrifices rituels ! Ils proviennent d'un site localisé dans l'état de Puebla (centre du Mexique) et appartiennent à la culture dite Cantona, peu connue, qui a précédé de plus de 1000 ans celle des Aztèques. Il existait déjà d'autres indices qui soulignaient ces pratiques : marques sur des ossements anciens, œuvres d'art précolombien et récits recueillis par les Conquistadors. Pour Susan Gillespie, professeure agrégée d'anthropologie à l'Université de Floride : « *Il s'agit d'une démonstration convaincante que ces couteaux ont été utilisés pour couper la chair humaine. La confirmation archéologique de sacrifices humains est importante, tant pour soutenir que pour contester [donc pour jauger] les nombreux récits historiques post-conquête [européenne] et l'imagerie artistique d'avant la conquête, évoquant des sacrifices* ».■

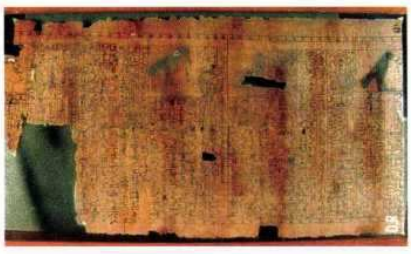
Nouvelles révélations sur le Stonehenge suédois

Ales Stenar est considéré comme le Stonehenge suédois.

Cette imposante structure en pierre aurait 1500 ans de plus que nous le pensions et une nouvelle étude suggère que les pierres représentent un ancien calendrier astronomique, selon la même configuration que Stonehenge. Les mégalithes de Ale se situent dans le sud de la Suède. Il s'agit de la plus grande construction mégalithique de Scandinavie encore visible - avec près de 70 mètres de long. Ales stenar était composé de 59 menhirs, chacun pesant près de 2 tonnes. Le monument se trouve sur une falaise et surplombe la mer Baltique.Les archéologues estiment que cette structure mégalithique a été assemblée 1000 ans avant J.C. en tant que monument funéraire. Mais une équipe de chercheurs affirme aujourd'hui que Ales Stenar a été érigé 2500 avant JC, et serait un calendrier astronomique. « Nous pouvons maintenant dire que Stonehenge à une sœur cadette... », a déclaré Nils-Axel Mörner, un géologue de l'Université de Stockholm. D'autres chercheurs qui connaissent bien le site sont sceptiques. ■

Découverte des fragments de papyrus manquants d'un Livre des morts égyptien

Depuis un siècle, les archéologues recherchaient les morceaux de papyrus absents d'un « Livre des morts » égyptien datant de l'an 1420 avant Jésus-Christ. L'égyptologue John Taylor repéra par hasard 100 fragments complétant le manuscrit, dans le Musée de Queensland, là où ils furent très bien conservés durant une centaine d'années. Ce papyrus aurait été la propriété d'Amenhotep, le constructeur en charge du temple d'Amon. Différentes sections de cet ancien manuscrit se retrouvèrent durant une centaine d'années en des emplacements distincts dans le monde dont certains fragments en lieu sûr dans des musées célèbres. En Égypte antique, lors du décès d'une personne, les membres de leur famille faisaient rédiger un livre des morts dans lequel s'inscrivaient les recommandations ainsi que des sorts magiques visant à guider le défunt dans l'au-delà. Le papyrus pouvait atteindre une longueur de 20 mètres. Le manuscrit d'Amenhotep se particularise par des étoiles à 5 branches ainsi que des disques soleil au haut et au bas du document. Seuls 4 ou 5 autres manuscrits ainsi identifiés furent retrouvés à ce jour. L'égyptologue qui mit la main sur ces pièces manquantes rares et d'une grande fragilité se réjouit du fait que la réunification des nouveaux et anciens fragments de papyrus contribuera au dévoilement de mystères que recèlent ce livre des morts enfin connu dans sa totalité. ■



L'INCROYABLE TECHNOLOGIE DES CIVILISATIONS DISPARUES

Par David Childress

Des tapis volants aux roues ardentes d'Ezéchiel, l'histoire est remplie de récits de voyages aériens. On ne compte plus les mythes et légendes où l'on voit voler des hommes, des chars ou des tapis tous récits généralement relégués au rayon des fables.

Fusées antiques

La mythologie chinoise parle, nous dit Robert Silverburg *(Wonders of Ancient Chinese Science)*, d'un peuple légendaire appelé Chi-Kung qui se déplaçait au moyen de « voitures aériennes » . Un ancien texte chinois intitulé *Documents des savants* rapporte que Chan Heng, grand astronome et ingénieur de la dynastie des Han confectionna un « oiseau en bois » dont le ventre renfermait un mécanisme lui permettant de voler sur près de 1,5 km. Un livre écrit vers 320 par l'alchimiste et mystique Ko Hung semble quant à lui decrire des hélices : « Certains ont fabriqué, avec le bois du jujubier, des voitures volantes pourvues de lanières de cuir de bœuf reliées à des lames en rotation, qui mettent la machine en mouvement... »

Les vols spatiaux modernes, y compris les vols habités sont les héritiers du développement, par la Chine ancienne, de la poudre à canon. Depuis longtemps déjà, le charbon de bois et le soufre entraient dans la composition de substances incendiaires. Dès 1044, les Chinois remarquèrent que l'ajout de salpêtre renforçait encore te pétillement produit. Quelqu'un, on ignore qui, s'avisa qu'en broyant finement charbon de bois, soufre et salpêtre, en les mélangeant soigneusement dans une proportion de 1/1/3,5 ou 1/1/4 et en tassant le tout dans un récipient, il suffisait d'y mettre le feu pour obtenir une détonation délicieusement sonore. Certains pensent qu'en expérimentant divers types de sel, supposé rendre le feu plus chaud parce qu'il le rendait plus vif, les Chinois tombèrent sur le nitrate de potassium, ou salpêtre.

Les fusées sont probablement une simple évolution de la flèche incendiaire. Comment produire un feu intense et durant plusieurs secondes avec une flèche utilisant la nouvelle poudre ? Pour éviter que la poudre s'échappe en une

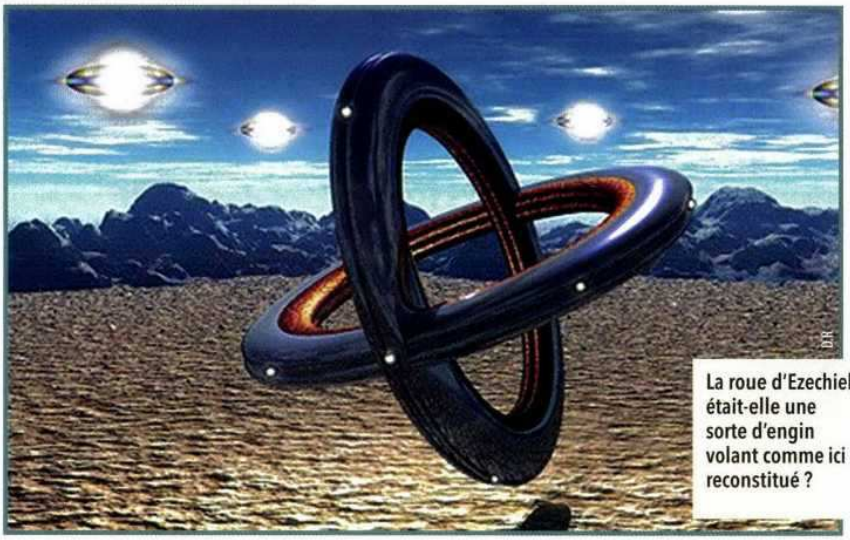
Quelle était donc la nature de l'étrange machine vue par le prophète Ezéchiel ?

seule fois, on commencera par l'enfermer dans un tube long et fin. Il faudra aussi permettre à la flamme et à la fumée de sortir par une extrémité du tube. On n'ouvrira pas l'avant du tube, bien entendu, car la réaction due à la décharge se ferait alors dans le sens opposé au but visé et le missile se retrouverait par terre ; si l'on ouvre l'arrière, au contraire, l'explosion contribuera au mouvement de la flèche. On découvrit bientôt qu'en orientant la décharge vers l'arrière, on pouvait même se passer d'arc pour lancer la flèche, la pression créée par l'explosion à l'intérieur du tube suffisant à lancer l'engin à haute vitesse. Les Chinois appliquèrent dès lors la propulsion par fusée à toutes sortes de flèches, de grenades et même de bombes en fer très semblables à celles d'aujourd'hui. On leur attribue la fabrication, au XIe siècle, de la première fusée à deux étages, un « dragon de feu » qui, tout en volant, mettait le feu à des flèches et les crachait par la gueule ; on peut y voir l'ancêtre des fusées multi-charges à deux étages. Quand les invincibles Mongols, en 1232, attaquèrent Kaïfeng, l'ex-capitale des Song devenue celle des Jin, ces derniers surent les retenir quelque temps grâce à leurs armes secrètes. Ils utilisèrent notamment le « tonnerre qui secoue le ciel » , une bombe en fer qu'une chaîne projetait au milieu des ennemis ; ou encore la « flèche de feu volant » , une fusée primitive qui s'abattait en sifflant, dans le fracas et la fumée, au milieu des chevaux mongols effarouchés.

Épouvanter les chevaux ou les éléphants de guerre était l'un des rôles principaux des premières fusées militaires. Les fusées de guerre étaient utilisées, non seulement en Chine, mais en Inde et en Asie du sud-est, pays où l'on utilisait traditionnellement des éléphants de guerre lourdement cuirassés. L'explosion de quelques fusées au milieu d'un escadron de soldats montés pouvait mettre une armée entière en déroute. Frank Edwards *(Stranger than Science)* rapporte à ce propos qu'Alexandre le Grand aurait été curieusement été bloqué près de l'Indus par des « boucliers volants » ou des disques ailés qui, venant vrombir près de ses éléphants de guerre, auraient provoqué leur débandade. Suite à cet épisode, les généraux d'Alexandre refusèrent de poursuivre l'invasion du sous continent indien, qui était probablement à l'époque l'état le plus riche et le plus civilisé du monde. Alexandre retourna en Asie mineure et fut bientôt empoisonné à Bagdad.

Avec le temps, la poudre à canon fut utilisée pour fabriquer des fusées, des chandelles romaines, des bombes et même des engins habités.

Russel Freedman (2000 Years of Space Travel) rapporte l'histoire d'un audacieux inventeur chinois nommé Wan Hu qui aurait créé le premier véhicule propulsé par une fusée. Vers 1500, il fixa sur une chaise confortable un cadre robuste en bois muni de 47 fusées éclairantes et surmonté de deux grands cerfs-volants ; ceci fait, il s'attacha à la chaise. À son signal, des aides s'approchèrent du véhicule et mirent le feu aux fusées à l'aide de torches. « L'instant d'après, il y eut une puissante explosion suivie d'un impressionnant nuage de fumée noire. Wan Hu s'évanouit, ne laissant derrière lui qu'une légende » . Certains témoignages montrent que les bombes et la poudre à canon étaient en usage au temps du Christ et même avant ; il ne s'agissait pas encore de « poudre à canon » au sens strict puisque le canon n'avait pas encore été inventé. Selon L. Sprague de Camp *(The Ancient Engineers),* un certain Marcus ou « Marc le Grec » écrivit au IIIe siècle un livre intitulé *Liber ignium* (« le livre des feux ») expliquant comment confectionner une poudre explosive en mêlant « une livre de soufre, deux de charbon de bois et six de salpêtre » - ce qui devait produire une légère explosion. Au XIIIe siècle, Albert le Grand proposa la même formule que Marcus ; son contemporain Roger Bacon préconisait quant à lui « sept parties de salpêtre, cinq de noisetier jeune et cinq de soufre » - mélange également détonant. Vers 1280, un Syrien nommé al-Hassan ar-Rammah écrivit *Le livre des combats à cheval et des engins de guerre* où il disait l'importance du salpêtre pour les mélanges incendiaires et la façon de le purifier. Il y parlait aussi des fusées, qu'il appelait « flèches chinoises. » Ce sont aussi les Chinois, d'après les spécialistes, qui créèrent les premières chandelles romaines, les lance-flammes et les mortiers. Les chandelles romaines se composaient à l'origine de couches alternées de poudre tassée et non-tassée, complétées de clous ou de cailloux destinés à jaillir tout ardents lors de la combustion de la poudre. On n'était plus très loin du canon.



La roue d'Ezechiel était-elle une sorte d'engin volant comme ici reconstitué ?

L'invention du véritable canon est un événement obscur et controversé qu'on pense généralement s'être produit en Allemagne. En 1313, la *Chronique de la cité de Gand* note : « cette année, un moine d'Allemagne découvrit pour la première fois l'usage des canons *(bussen)* ». Un manuscrit de 1326, le *De prudentiis regum* de Walter de Milemete, présente un canon primitif appelé *vasa* (vase), dispositif en forme de bouteille qui lançait des traits de grande dimension. Un manuscrit italien de la même année parle de canons. Dans les années 1340, des dépenses en poudre et en canons sont enregistrées chez Edouard III

Lorsqu'il a tenté d'envahir le continent indien, Alexandre le Grand a-t-il été confronté à une technologie aussi redoutable qu'inconnue ?

Au XIII[e] siècle, Albert le Grand s'essaya à la création de poudre explosive.

d'Angleterre et dans les cités d'Aix-la-Chapelle et de Cambrai. Les premiers canons étaient souvent de minces « barils » en bois renforcés de cerceaux en fer, en cuivre ou en cuir. Bientôt apparurent le véritable canon, le fusil et le canon à main, petit canon monté sur un fût et tenu sous le bras comme une lance. Puis s'opéra une différenciation entre canon long à tir direct et canon très court ou mortier - d'après sa forme - à tir plongeant. Au début, les canons à main utilisaient des boulets de fer ou de plomb tandis que les canons utilisaient des boulets de pierre. Mais le fer, plus dense et fournissant donc une énergie cinétique supérieure pour un calibre donné, remplaça bientôt la pierre ; dès lors, il fallut renforcer les canons et diminuer leur calibre car, à taille égale, les boulets en fer faisaient exploser les bouches à feu conçues pour des boulets en pierre. Le canon à main progressait parallèlement et en vint à éclipser le canon. Le mousquet à silex était devenu abordable, simple d'emploi et suffisamment meurtrier pour permettre à chacun de faire jeu égal avec des soldats professionnels. Avec cette arme, l'homme ordinaire ne craignait plus voleur, bandit ni soldat ivre, forte carrure ni longue et lourde épée. Le pistolet, arme mortelle utilisable même par des femmes, fut un grand niveleur : « Dieu a créé les hommes, Sam Colt les a rendus égaux. »

Aéronautique préhistorique : avions miniatures et chars volants

Le développement des armes modernes fut immédiatement suivi par celui de l'aviation, dont les succès initiaux enflammèrent l'imagination du monde entier. Au milieu des années 1800, les ballons devinrent un spectacle courant dans les grandes villes du monde. Ils furent bientôt suivis d'engins mus par leur propre énergie, conçus à l'imitation des oiseaux. Quid de l'antiquité ? Les frères Wright furent-ils vraiment les premiers à voler dans les airs à bord d'un véhicule autonome ? Wan Hu y aurait peut-être trouvé à redire. Devant la sophistication de l'appareil d'Anticythère, les chercheurs américains avaient affirmé que c'était « comme si on avait trouvé un avion à réaction dans la tombe du roi Tout » . Ils ne croyaient pas si bien dire : on a effectivement trouvé, dans des tombes de Colombie et d'Égypte, des sortes d'avions à réaction miniatures.

Les frères Wright furent-ils vraiment les premiers à voler ?
D'après les découvertes archéologiques, on peut aujourd'hui en douter fortement.

Le Musée de l'Or, à Bogota, renferme plusieurs de ces « avions à réaction ». Tout en or et pourvus d'ailes delta, ils seraient âgés de mille ans voire davantage et sont décrits tantôt comme des abeilles, tantôt comme des poissons volants ou d'autres animaux ; mais contrairement aux animaux connus, ils possèdent des nageoires caudales verticales et horizontales. La photographie qui montre neuf de ces artefacts disposés en V évoque à s'y méprendre une escadrile d'avions à ailes delta ! Sanderson *(Investigating the Unexplained)* signale un objet similaire, exposé au musée Field d'histoire naturelle de Chicago, avec ce commentaire : « évocation probable d'un poisson volant ». Comme pour le bulldozer du Panama, un âge probable de 800-1000 ans a été proposé pour ces miniatures zoomorphes. Rappelons toutefois que l'or, à la différence d'autres métaux que détruit la corrosion, est inaltérable. Certains objets en or, qu'ils soient bijoux, pièces de monnaie ou bibelots, ont pu circuler pendant des siècles ou des millénaires avant de parvenir jusqu'à nous. En 1898, un objet miniature fut trouvé dans une tombe égyptienne proche de Sakkara et catalogué comme « oiseau », sous le numéro 6347, au musée égyptien du Caire. En 1969, le Dr Khalil Messiha remarqua avec surprise que cet oiseau présentait des ailes rectilignes et un empennage vertical, et il eut l'impression d'avoir devant lui un modèle réduit d'avion. Cet objet est en bois, pèse 39,12 grammes et est en bon état ; il possède une envergure de 18 cm, un nez de 3,2 cm et une longueur totale de 14 cm. En dehors d'un œil symbolique et de deux courtes lignes sous les ailes, il est dépourvu de décoration. Sa forme est aérodynamique et l'a fait juger adapté au vol aérien par les experts.

Après cette découverte extraordinaire, le ministre égyptien de la culture confia l'étude d'autres « oiseaux » à une commission technique composée de Henry Riad, directeur du musée des antiquités égyptiennes, Abdul Quader Selim, directeur délégué du musée égyptien de recherche archéologique, Hismat Nessiha, directeur du département des antiquités, et Kamal Naguib, président de l'union aéronautique égyptienne. Le 12 janvier 1972 s'ouvrit, au musée égyptien des antiquités, la première

On ne peut être qu'étonné devant ces répliques d'avions en or venant du musée de Colombie, d'autant plus que ces objets seraient vieux d'au moins 1000 ans...

exposition consacrée aux avions miniatures de l'antiquité égyptienne ; Abdul Quader Hatem, porte-parole du premier ministre, et Ahmed Moh, ministre de l'aviation, y présentèrent quatorze « avions » miniatures antiques. Le musée égyptien du Caire possède une autre curiosité, à savoir une série importante de boomerangs trouvés dans la tombe du roi Toutankhamon. S'il est plus difficile d'y voir des modèles réduits d'avions, les boomerangs, au vol si singulier, constituent une preuve supplémentaire du grand intérêt des Égyptiens pour la mécanique du vol. Le boomerang apparaît dans certaines scènes de chasse représentées sur des bas-reliefs égyptiens, et a été retrouvé en Floride, en Pologne, au Texas et, bien sûr, en Australie. C'est peut-être aux anciens Égyptiens, voire à une culture précédente, qu'il doit sa diffusion dansle monde. Tomas rapporte d'autres exemples *(We Are Not the First)* :

« L'un des premiers ingénieurs aéronauticiens fut Dédale ; il fabriqua des ailes pour lui et pour son fils Icare qui, ayant poussé trop haut son planeur, tomba dans la mer qui porte aujourd'hui son nom. Les frères Wright, 4500 ans plus tard, eurent plus de chance car les bases de l'aéronautique avaient été développées avant eux. On aurait tort de croire que Dédale appartient à la mythologie. Ses collègues, les ingénieurs de Knossos, construisirent des chutes d 'eau à forme parabolique afin de respecter exactement le cours naturel de l'eau ; or, la réalisation d'un pareil profilage exige des siècles de savoir scientifique. Le profilage est en outre essentiel en aérodynamique, art où excellait Dédale. Roger Bacon a laissé dans un de ses ouvrages une phrase mystérieuse : « des machines volantes comme celles-ci existaient jadis, on en fait même de notre temps » . Phrase singulière en vérité puisqu'elle affirme, d'une part, que les engins volants étaient une réalité à une époque révolue, d'autre part, qu'ils existaient à l'époque de Bacon, au XIIIe siècle. Ces deux éventualités peuvent sembler saugrenues ; pourtant, l'histoire est remplie de légendes et chroniques évoquant les aéronefs d'un lointain passé. Plus frappant encore, peut-être : les annales chinoises relatent que l'empereur Shun (2258-2208 av. J.C) construisit un appareil volant ainsi qu'un parachute - à l'époque même où Dédale fabriqua ses planeurs.

L'empereur Cheng Tang (1766 av. J.C), quant à lui, ordonna au fameux inventeur Ki-Kung-Shi de concevoir un char volant. L'antique avionneur s'acquitta de sa tâche, puis effectua avec sa machine volante - peut-être un planeur - des essais qui l'amenèrent apparemment jusque dans la province du Hunan. Par la suite, Cheng Tang fit détruire

le vaisseau, redoutant sans doute que le secret de son mécanisme tombe entre de mauvaises mains. Vers 300 av. J.C, le poète chinois Chu Yuan relata avoir volé avec un char de jade en direction des monts Kunlun enneigés, à l'ouest, et avoir survolé à haute altitude le désert de Gobi. Selon Tomas, « il décrivit avec précision l'insensibilité de l'aéronef aux vents et à la poussière du Gobi ainsique le repérage aérien qu'il effectua. » Les traditions chinoises regorgent de récits de vols et de chars volants. C'est ainsi, note Tomas, qu'une inscription datant de 147, gravée sur une pierre tombale de la province de Shantung, dépeint le vol au-dessus des nuages d'un char en forme de dragon. Nous avons parlé plus haut de Ko Hung, qui décrivit au IVe siècle « des voitures volantes [fabriquées] avec le bois du jujubier et pourvues de lanieres de cuir de bœuf reliées à des lames en rotation qui mettent la machine en mouvement ». On sait que Léonard de Vinci avait conçu un hélicoptère fonctionnel. Il n'est pas exclu qu'il se soit inspiré d'idées chinoises. L'hélicoptère ne requiert pas de longue piste d'atterrissage comme le planeur mais est beaucoup plus difficile à contrôler ; on peut néanmoins penser qu'il était tout à fait à la portée des anciens Chinois d'associer des propulseurs à un ballon pour le faire avancer. Jim Woodman a expérimenté une technologie analogue en construisant au Pérou un ballon doté d'une nacelle en roseau et d'une enveloppe d'air chaud faite de fibres et de drap. Il s'est élevé à plus de 400 mètres avec des amis et a réussi à atterrir sans dommage. Woodman estime que les anciens prêtres de Nazca survolaient la plaine désertique à bord de ballons à air chaud primitifs - mais efficaces - leur permettant d'observer les lignes de Nazca, que l'on ne voit entièrement que du ciel ; il a raconté l'histoire de cet aéronef, nommé Condor 1, dans *Nazca : Journey to the Sun* (1977).

Sommes-nous en présence d'un avion miniature de l'antiquité égyptienne ?

Vers 300 av. J.C, le poète chinois Chu Yuan relata avoir volé avec un char de jade.

Les aéronefs du roi Salomon

Si l'on en croit les textes religieux, certains personnages historiques auraient possédé des aéronefs ou des chars volants. C'est le cas du prince indien Rama, le héros du Ramayana. C'est aussi le cas de Salomon, roi hébreu qui vécut un millier d'années av. JC. Salomon passe pour avoir construit le célèbre temple de Jérusalem afin d'y enfermer l'Arche d'Alliance qui était apparemment une sorte d'appareil électrique. Il eut une liaison avec la reine de Saba qui fit un grand voyage pour lui rendre visite. La tradition éthiopienne ancienne, consignée dans le *Kébra Nagast* (« la Gloire des Rois », sorte d'Ancien Testament qui est le livre le plus important des Éthiopiens), raconte qu'ayant quitté Axoum, alors capitale de Saba, la reine Makéda franchit la

mer Rouge, gagna l'actuel Yémen et remonta par le Hijaz jusqu'à Jérusalem où se trouvaient la cour du roi Salomon ainsi que l'Arche d'Alliance, l'un des buts essentiels de sa visite. Après avoir vécu quelques mois avec Salomon, elle retourna dans son royaume où elle donna naissance à un fils nommé Ménélik Ier, le premier d'une lignée ininterrompue de souverains éthiopiens qui ne s'éteindrait que trois mille ans après, avec la mort du 225e souverain Haïlé Sélassié (août 1975).

D'après le *Kébra Nagast,* le roi Salomon allait voir Makéda et son fils Ménélik en volant dans une « voiture céleste » : « Le roi... et tous ceux qui luiobéissaient volèrent sur un chariot sans douleur ni souffrance, sans sueur ni effort, et parcoururent en un jour la distance que l'on fait en trois mois [à pied] ». L'ensemble du Moyen-Orient, jusqu'au Cachemire, est parsemé de montagnes appelées « trônes de Salomon » - tel le Takht-i-Suleiman (trône de Salomon) qui dresse son sommet plat au nord-ouest de l'Iran - dont on a conjecturé qu'elles avaient servi de terrains d'atterrissage pour l'aéronef de Salomon. Selon Nicholas Roerich, la croyance en l'aéronef de Salomon serait largement répandue dans toute l'Asie Centrale : « Aujourd'hui encore, les gens pensent que le roi Salomon continue de filer avec son engin volant miraculeux au-dessus des vastes étendues asiatiques. Dans les montagnes, il n'est pas rare de trouver des ruines ou des pierres portant, vestige de ses longues prières, la marque de son pied ou de ses genoux. Ces montagnes sont appelées les trônes de Salomon. Le grand roi s'y rendait en volant et, gagnant les hauteurs, oubliait les soins du gouvernement et rafraîchissait son esprit » .

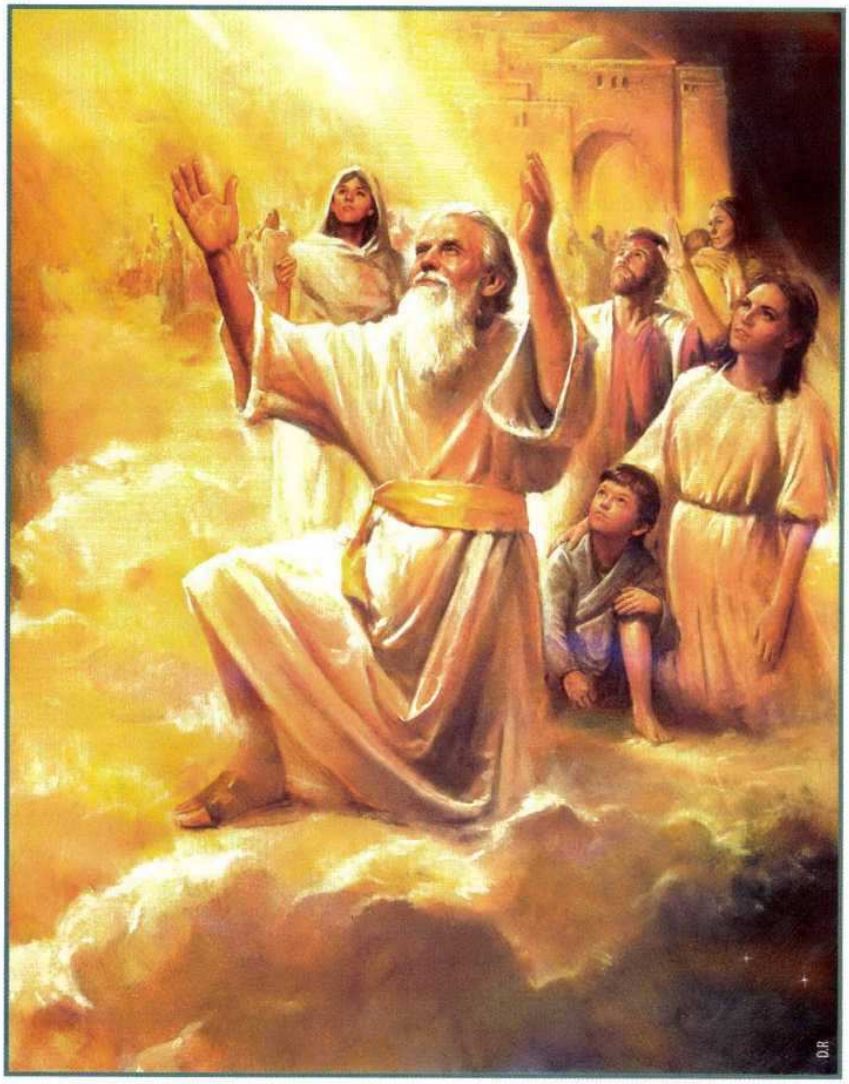
Le roi Salomon se déplaçait-il en engin volant ?

Salomon possédait-il un véhicule volant grâce auquel il se rendait en Perse, en Inde et au Tibet ? Qui rencontra-t-Il dans ces contrées ? Au vu des nombreux récits de véhicules volants que recèlent les anciennes épopées indiennes, l'idée n'a rien d'extraordinaire. Partout dans le monde, on trouve des ruines sur les sommets des montagnes ; Machu Pichu, cité péruvienne perchée sur une montagne en est l'exemple le plus fameux. Les vastes zones herbeuses de ces cités étaient-elles destinées à l'atterrissage de véhicules volants semblables à nos zeppelins ?

Les premiers programmes spatiaux

Alors que certains textes anciens - telle la vision biblique d'Ezéchiel – se bornent à décrire des vaisseaux, d'autres vont jusqu'à rapporter des témoignages oculaires à propos de voyages effectués dans l'espace extérieur. *L'épopée d'Etana,* texte babylonien vieux de 4700 ans, contient par exemple le poème du *Vol d'Etana* : « Je t'emmènerai vers le trône d'Anou », dit l'aigle. Ils montaient depuis une heure quand l'aigle dit : « regarde, en bas, ce qu'est devenue la terre ! » Étana regarda en bas et vit que la terre était devenue comme une colline, et la mer comme un puits. Ils volèrent encore une heure, et Etana baissa les yeux de nouveau ; la terre était à présent comme une meule, et la mer comme une cruche. Au bout de la troisième heure, la terre n'était qu'un grain de poussière, et l'on ne voyait plus la mer. » Anou, l'homologue babylonien de Zeus, était le dieu des Grandes Profondeurs Célestes - de l'espace, dirions-nous. Le texte décrit exactement ce qui se produit quand on s'éloigne de la terre, signe d'un témoignage oculaire authentique. Le *Livre d'Énoch,* qui fait partie des *Apocryphes,* contient un passage faisant lui aussi penser à un voyage spatial :

« Et ils m'élevèrent dans le ciel... (14:9)
Et c'était chaud comme le feu et froid comme la glace... (14:13)
Je vis les emplacements des luminaires... (17:3)
Et j'arrivai dans une grande obscurité... (17:6)
Je vis un grand abîme (17:11). »

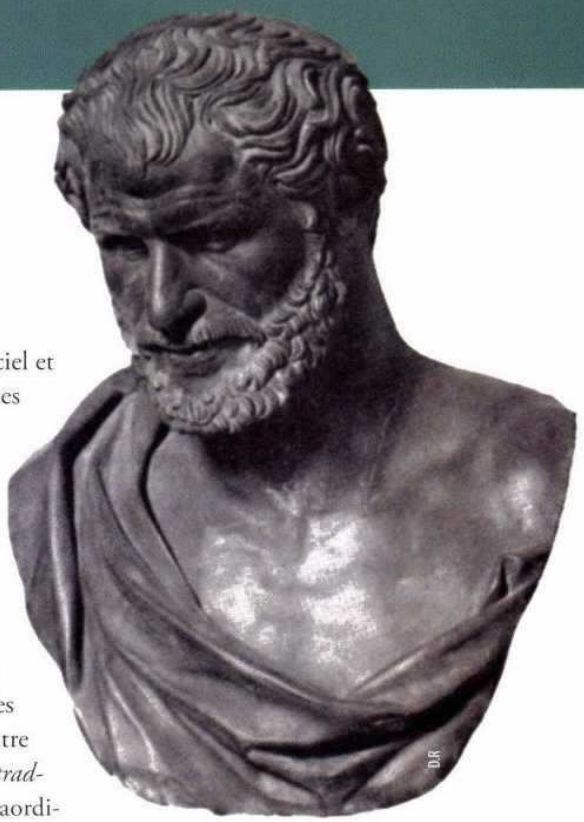


Le prophète Enoch a écrit un texte faisant penser à un voyage spatial.

Ne dirait-on pas le compte rendu visuel d'un voyage dans l'espace ? L'espace est effectivement un abîme sombre, où les objets sont chauds sur la face illuminée par le Soleil et glacés sur la face obscure ; c'est, comme dit Énoch, la demeure du Soleil, de la Lune des planètes et des étoiles. Le Grec Lucien, qui visita au IIe siècle l'Asie Mineure, la Syrie et l'Egypte, a laissé un roman intitulé *Histoire véritable* dans lequel est décrit un voyage sur la Lune qui semble préfigurer le programme spatial américain : « Ayant donc poursuivi notre course dans le ciel pendant sept jours et autant de nuits, au huitième jour nous apparut dans les airs une sorte de terre semblable à une île vaste, brillante et circulaire, et qui répandait autour d'elle une lumière d'un éclat remarquable. » Dans un récit chinois traditionnel rapporté par Andrew Tomas, un certain Hou Yih (ou ChihChiang Tzu-Yu),ingénieur de

l'empereur Yao et expert en astronautique, décida en 2309 av. JC d'aller sur la Lune grâce à un oiseau céleste, lequel l'informa d'abord - comme pourrait le faire l'équipement de bord d'un vaisseau spatial - des heures exactes où le Soleil se levait, culminait et se couchait. Hou Yih explora l'espace en « remontant le courant de l'air lumineux » (gaz d'échappement d'une fusée ?). Au cours de son vol, Hou Yih ne « percevait plus le mouvement de rotation du soleil » : phrase capitale pour l'authenticité du récit puisqu'il faut aller dans l'espace pour que le mouvement diurne du Soleil cesse d'être apparent. Une fois sur la Lune, l'astronaute chinois vit un « horizon d'aspect gelé » et y bâtit le « palais du Grand Froid. » Sa femme Chang Ngo goûta elle aussi du voyage spatial : les textes chinois anciens disent qu'elle s'envola jusqu'à la Lune, qui lui parut « une sphère lumineuse, brillante comme le verre, de taille énorme et très froide ; la lumière de la Lune naît dans le Soleil. » Compte rendu parfaitement correct et qui rend ce récit - vieux de 4300 ans - éminemment troublant. La Lune, les astronautes d'Apollo 11 l'ont effectivement constaté, possède un sol d'apparence vitreuse ; les régions à l'ombre y sont plus froides encore que les pôles terrestres ; et l'éclat de la Lune est bien entendu l'œuvre du Soleil.

Le *Recueil de contes anciens,* compilé au IVe siècle et que cite Tomas, contient une histoire intéressante datant de l'époque de l'empereur Yao, celle donc où Hou Yih et Chang Ngo allèrent sur la Lune. Il apparut sur la mer un énorme navire dont les lumières brillaient le jour et s'éteignaient la nuit. Comme il était capable de naviguer vers la Lune et les étoiles, on l'appela « navire suspendu parmi les étoiles », ou encore « bateau vers la Lune. »



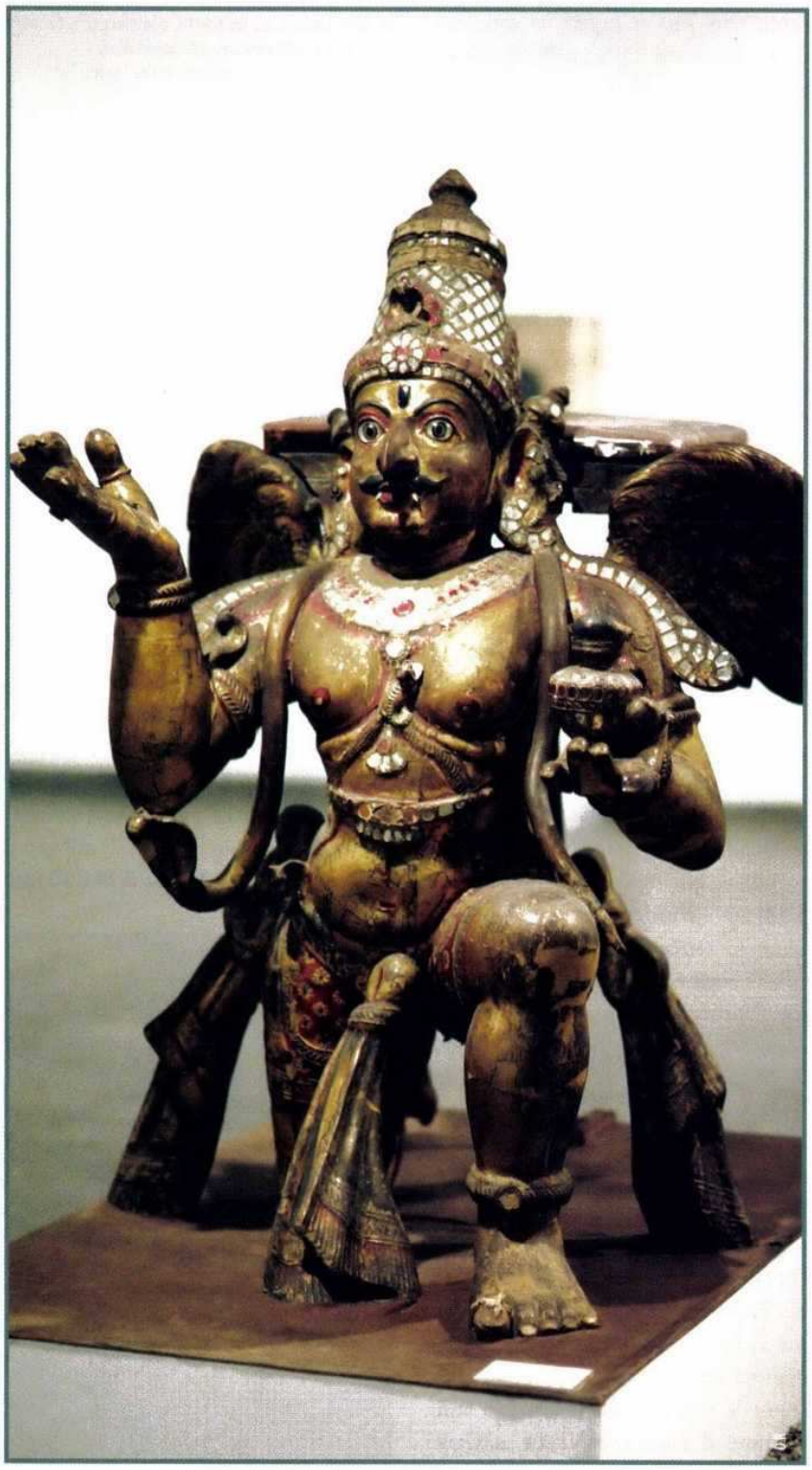
Le Grec Lucien, au IIe siècle, a laissé un roman intitulé Histoire véritable dans lequel est décrit un voyage sur la Lune.

Ce navire géant qui sillonnait le ciel et la mer resta visible 12 ans. L'un des plus anciens ouvrages d'astronomie, selon Tomas, est le *Sout - ya Siddhanta* hindou. Il y est question de *siddhas* et de *vidya-hat-as,* des philosophes et savants d'un autre temps qui avaient la faculté d'orbiter autour de la Terre « au-dessous de la Lune, mais au-dessus des nuages. » Citons Tomas : « Autre livre indien, le *Samarangana Soutradhara* contient un paragraphe extraordinaire sur une époque lointaine où des hommes sillonnaient les airs avec des vaisseaux aériens, et où des êtres célestes descendaient des cieux. Y aurait-il eu, en un temps oublié, des allées et venues entre la Terre et l'espace ? Dans un essai sur le *Rig-Véda,* le Pr H. L. Hariyappa, de l'université de Mysore, écrit qu'à une

Les Nagas étaient des créatures volantes qui accomplissaient de longs voyages dans le ciel.

lointaine époque, « les dieux venaient souvent sur la terre » et que c'était « le privilège de quelques hommes de visiter les immortels dans le ciel » . Les traditions de l'Inde insistent sur la réalité, pendant l'Âge d'Or, de cette communication avec d'autres mondes. D'anciens textes sanskrits parlent des *Nagas,* dieux-serpents vivant dans des palais souterrains éclairés de pierres lumineuses et situés dans les immensités himalayennes. Les Nagas sont des créatures volantes qui accomplissent de longs voyages dans le ciel. La croyance aux Nagas est gravée si intimement dans la conscience indienne qu'aujourd'hui encore, films et pièces de théâtre en exploitent le thème pour le ravissement des spectateurs indiens. Bhogawati, la cité souterraine des Nagas illuminée de diamants, n'est peut-être que la transposition, par les masses, d'une base spatiale munie d'éclairages et d'air conditionné. Qui sait si ces cosmonautes sont encore là ? Le dieu Garouda, d'après les brahmanes, est un mélange d'homme et d'oiseau qui voyage dans l'espace. Il passe pour être allé sur la Lune et même sur l'étoile polaire, à cinquante années-lumière de nous. Le cinquième volume du *Mahabharata* contient un passage qui ne peut signifier autre chose que l'existence de la vie sur d'autres planètes : « Infini est l'espace que peuplent les parfaits et les dieux ; il n'y a pas de limites à leurs demeures merveilleuses. »

Dans le monde entier, des récits évoquent la descente des dieux célestes sur la terre. Le Nouveau Testament contient par exemple ce passage : « N'oubliez pas l'hospitalité ; car certains, en l'exerçant, ont nourri des anges sans le savoir. » *(Hébreux* 13:2). On ignore si les anges ont besoin d'être nourris mais les pilotes et les



Le dieu Garouda, d'après les brahmanes, est un mélange d'homme et d'oiseau qui voyage dans l'espace.

astronautes, eux, ne dédaignent pas un vrai repas ! Même au vingtième siècle, on a pu voir se développer des mythes. En Mélanésie, par exemple, existait dans certaines tribus un culte de la Cargaison, croyance curieuse selon laquelle de « grands canoës », ou de « grands oiseaux » devaient apporter un jour une « cargaison » , c'est-à-dire des articles manufacturés tels que couteaux, aliments en conserve, savons ou brosses à dents. Quand les avions américains, en 1943, lâchèrent en pleine jungle du ravitaillement pour soutenir l'avance des troupes australiennes et américaines, les indigènes y virent la réalisation du mythe. La guerre finie, ils continuèrent à aménager de pseudo pistes d'atterrissage pour permettre aux grands oiseaux de livrer leur « cargaison » et allèrent jusqu'à construire d'immenses magasins pour les marchandises attendues. Ayant observé des installations radio, ils dressèrent des mats avec antennes et « postes radio » , en bambou en espérant ainsi contacter les « dieux » . Selon eux, c'étaient leurs ancêtres morts qui leur faisaient parvemr cette « cargaison » de nourriture gratuite. Influencé par le christianisme, certains pensèrent pouvoir parler à Jésus-Christ ou « John Fromme » , au moyen de ces transmetteurs radio en bambou. Derrière ces croyances naïves, toutefois, se cachaient des éléments très concrets : « grands oiseaux » (avions), « grands canoës » (navires à vapeur) et « cargaison » (articles manufacturés de la société industrielle) étaient on ne peut plus réels. Dans le même orde d'idée, les légendes anciennes qui parlent de « dieux » qui descendaient sur terre », et d'une époque où se mêlaient « les hommes et les dieux » , ne sont peut-être que le souvenir déformé d'un temps où des vaisseaux aériens croisaient autour de la planète et atterrissaient dans les aéroports des grandes cités. De fait, bien des cultes antiques, en Amérique du Sud et en Amérique Centrale par exemple, comportent d'immenses terrains libres s'étendant, soit devant la cité, soit à l'intérieur - des terrains plats qui auraient tout à fait convenu à l'atterrissage de gros aéronefs.

Récits et légendes de lévitation

D'après les physiciens, plusieurs types de « forces », s'exercent sur nous en permanence : forces atomiques, forces électromagnétiques, force gravitationnelle. Cette dernière, la plus faible est aussi la moins bien comprise et donc, paradoxalement, la plus difficile à maîtriser. Les cas d'utilisation de la lévitation rapportés par les anciens textes n'en sont que plus étonnants. Citons Tomas : « Certains des plus incroyables récits de l'antiquité concernent la levitation, c'est-à-dire la faculté de neutraliser la gravité. François Lenormant indique par exemple *(Magie chaldéenne)* que les prêtres de l'ancienne Babylone étaient capables, en utilisant des sons, de soulever des rochers si pesants qu'un millier d'hommes n'auraient pu les ébranler. Est-ce ainsi que fut édifiée Baalbek ? Les Titans qui construisirent la terrasse de Baalbek ont laissé dans la carrière proche un bloc monstrueux de 21 m x 4,80 m x 4,20 m : une masse colossale nécessitant, pour être déplacée, les efforts de quarante mille ouvriers. Mais une foule pareille aurait-elle vraiment pu accéder à ce bloc pour le soulever ? Ajoutons que notre époque, technologiquement si brillante, ne sait toujours pas construire de grue capable d'arracher ce monolithe à sa carrière ! De curieux récits arabes racontent la

Comment les hommes de l'antiquité pouvaient-ils déplacer ou soulever de telles pierres gigantesques. Nous en serions incapables aujourd'hui. Quelle est la technologie qu'ils mirent en oeuvre ?

façon dont furent érigées les pyramides égyptiennes. D'après l'un d'eux, les pierres furent enveloppées de papyrus puis frappées par un prêtre avec une baguette ; leur poids fut alors annihilé et elles se déplacèrent dans l'air sur une cinquantaine de mètres. La répétition de cette procédure permit d'amener les pierres auprès de la pyramide et de les mettre en place. Ainsi s'expliqueraient l'absence - que nous avons pu constater - d'écornures sur les blocs de pierre, et ces jointures impénétrables même à une feuille de papier. A ce jour, aucune structure mégalithique n'égale en taille la pyramide de Khoufou, même si celle-ci n'est plus l'édifice le plus haut du monde. Si l'on en croit les tablettes babyloniennes, le son serait capable de soulever les pierres. La Bible, de son côté, raconte l'effet qu'eurent des ondes sonores sur les murs de Jéricho. Et les écrits coptes rapportent que les blocs des pyramides auraient été soulevés au moyen de chants. Au stade actuel de nos connaissances cependant, nous n'entrevoyons aucun lien possible entre le son et l'apesanteur ? »

Au Mont-Cassin, en Italie, existe une grosse et lourde pierre que saint Benoît (448-548), selon la tradition, aurait soulevée en neutralisant la gravité.

Lucien, écrivain du IIe siècle dont nous avons déjà parlé, cautionne lui aussi la réalité des phénomènes d'apesanteur qui se seraient produits dans l'antiquité. Il relate par exemple ce fait survenu dans un temple de Hiérapolis (Syrie) et dont il fut personnellement témoin : « Apollon laissa les prêtres sur le sol et fut emporté en l'air. » On trouve dans le *Shen Hsien Chuan* (IVe siècle) - selon Tomas, qui a sillonné la Chine et l'Inde - une biographie de Liu An où figure un cas de lévitation. Liu An, ayant avalé un élixir taoïste, se mit à flotter en l'air ; mais il avait oublié derrière lui le récipient contenant l'élixir, et les chiens et les poules ne furent pas longs à le vider : « Eux aussi naviguèrent dans le ciel, et l'on entendit coqueriquer les coqs dans le ciel et japper les chiens dans les nuages ». Toujours selon Tomas, un récit *jataka* bouddhiste parle d'une gemme magique ayant la vertu de soulever dans les airs celui qui la prenait dans la bouche. Au Ier siècle, des milliers de gens, à Rome, venaient écouter Simon le Mage parler de la gnose, ou philosophie de la connaissance. La tradition rapporte que les esprits de l'air « l'aidaient à s'élever haut dans les airs, car Simon était « un homme versé dans les arts magiques ». Les historiens chrétiens, bien qu'incertains quant à la source d'un tel pouvoir, lui reconnurent néanmoins la faculté de lévitation. Le magicien passait aussi pour avoir en certaines occasions aboli le poids de statues et les avoir fait glisser dans l'air. Iamblichus, philosophe néoplatonicien du IVe siècle, était lui aussi connu pour avoir flotté en l'air à un demi-mètre de hauteur.

L'Eglise catholique ne répertorie pas moins de deux cents saints ayant prétendument maîtrisé la gravité.

Rufin indique par exemple que saint Christianna, missionnaire chrétien en Espagne au IIIe siècle, accomplit l'action suivante. Au cours de la construction d'une église ordonnée par le roi et la reine d'Ibérie, une colonne s'avéra trop lourde pour être mise en place. Le saint se rendit sur le chantier à minuit et fit une prière pour demander de l'aide, sur quoi la colonne s'éleva en l'air où elle resta suspendue jusqu'au matin ; les ouvriers éberlués n'eurent aucun mal à l'amener jusqu'à son emplacement après quoi elle reprit son poids. Au Mont-Cassin, en Italie, existe une grosse et lourde pierre que saint Benoît (448-548), selon la tradition, aurait soulevée en neutralisant la gravité. Cette pierre était destinée aux murs d'un monastère en cours de construction et les maçons ne parvenaient pas à l'ébranler. Saint Benoît fit sur elle le signe de la croix et, à la stupéfaction des sept hommes qui n'avaient pu la mouvoir, la souleva tout seul sans effort. Tomas rapporte que le roi Ferdinand Ier, ayant rendu visite à saint François de Paule (1416-1507) à Naples, aperçut par une porte entrebâillée le saint en méditation flottant à une bonne hauteur au-dessus du sol. Elle aussi coutumière du fait, sainte Thérèse d'Avila (1515-1582) se voyait parfois fort inopportunément enlevée au plafond devant une abbesse ou un évêque en visite. Le plus fameux de ces saints volants fut sans doute Joseph de Copertino (1603-1663). Voulant aider onze hommes qui peinaient à soulever une croix de onze mètres, saint Joseph vola sur 60 mètres, prit la croix dans ses bras et l'installa sur son emplacement. En 1645, devant l'ambassadeur espagnol auprès du pape, il se mit à flotter dans l'église, frappant de stupeur l'ambassadeur, sa femme et le reste de l'assistance.

Le plus fameux des saints volants fut sans doute Joseph de Copertino (1603-1663).

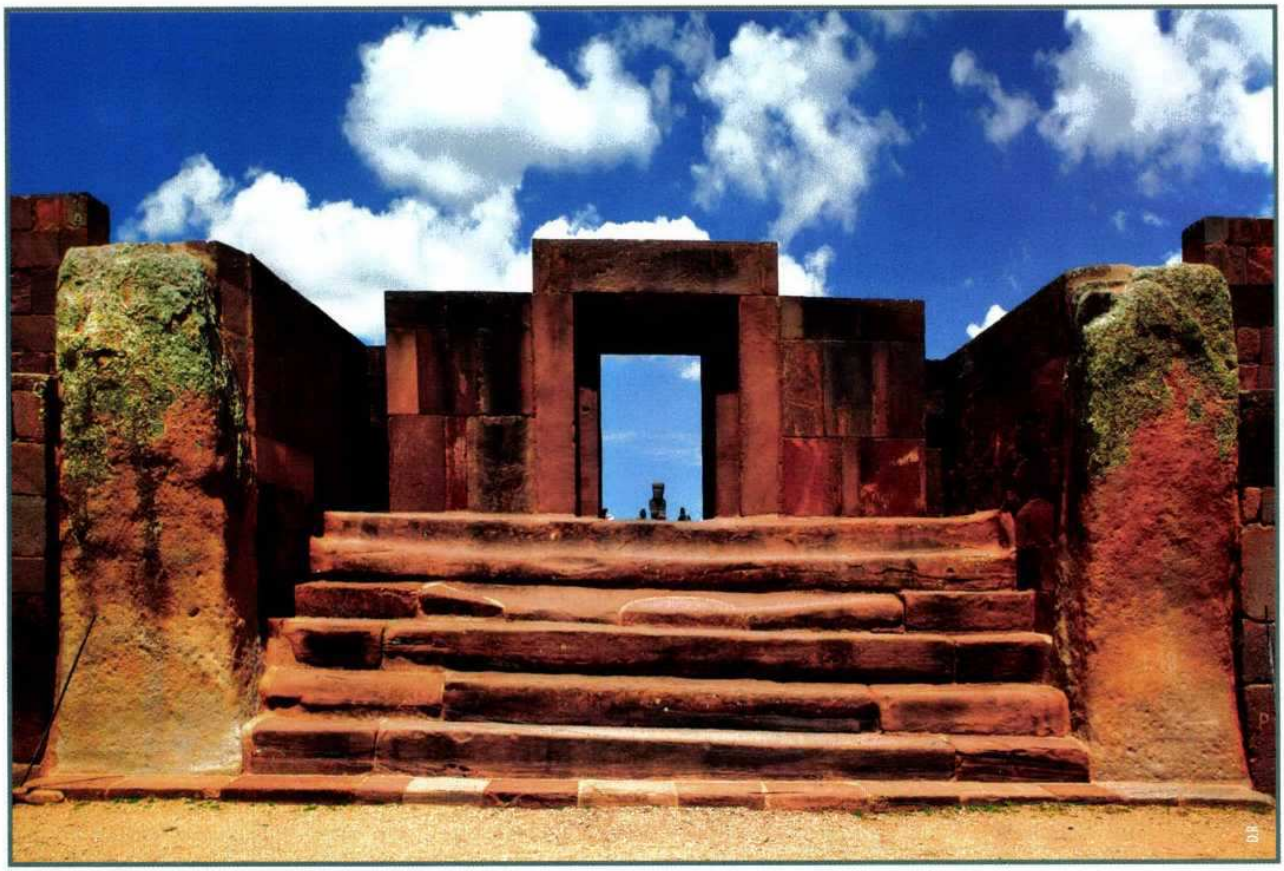
En Inde, la presse britannique a relaté de nombreux cas de yogis assis sur l'air ou sur l'eau en posture de bouddhas, ou encore de fakirs montant à une corde suspendue en l'air ou lévitant avec un bâton à la main. Un cas relativement récent, signalé par Tomas, a été rapporté en 1951 par E. A. Smythies, conseiller auprès du gouvernement du Népal, à propos d'un jeune domestique indigène : « sa tête et son corps tremblaient et titubaient, son visage était baigné de sueur et il produisait des sons des plus singuliers. Il n'était visiblement pas conscient de ce qu'il faisait ni des regards que les autres domestiques et moi-même, à trois ou quatre mètres de là et passablement effrayés, lui jetions par la porte entre-ouverte. Cela continua pendant dix à quinze minutes, puis soudain, les jambes croisées et les mains jointes, il s'éleva d'une soixantaine de centimètres, demeura ainsi une seconde et retomba lourdement à terre. La même chose se renouvela deux fois à l'identique, sinon pour les mains et les jambes qui s'étaient séparées. » Tomas ajoute : « d'après le *Sourya Védanta,* vieux de 2000 ans, les *siddhas,* adeptes d'une Haute Science,

Alexandra David-Neel lors de l'une de ses expéditions au Tibet.

pouvaient devenir extrêmement lourds ou légers comme une plume. Cette conception antique, selon laquelle la gravité serait variable plutôt que constante, est en soi remarquable car rien - que l'on sache - dans l'expérience des anciens brahmanes n'indiquait que des objets pussent devenir plus lourds ou plus légers. »

En 1939, un ingénieur aéronauticien suédois nommé Henry Kjellson prétendit avoir vu des moines tibétains faire léviter des pierres au moyen du battement de gros tambours. Dans un livre publié en suédois, il affirma que 14 tambours gros et moyens, suspendus à un cadre et accompagnés de trompettes et d'une foule de 200 moines, avaient été battus suivant un rythme particulier jusqu'à ce qu'un gros bloc de granit se mette à léviter. La pierre pesante aurait alors traversé les airs, avant de se poser sur une corniche située 250 mètres au-dessus de la foule, sur un versant escarpé. Kjellson déclara avoir filmé la scène en 16 mm ; ce film est toutefois resté indisponible. La réalisation de la lévitation par des moyens acoustiques tels que cors et tambours a été étudiée par la NASA (on remarquera en passant l'étonnante ressemblance que présentent les cônes de haut-parleurs avec les photographies et schémas de soucoupes volantes). Lors de la bataille biblique de Jéricho, des cors furent utilisés pour abattre les murs de la cité. Les armes ultrasoniques, capables de produire des ondes sonores destructrices, sont devenues une réalité. En était-il de même dans l'antiquité ?

Alexandra David-Neel, célèbre exploratrice française morte en 1969 à l'âge de 101 ans, a raconté dans *Mystiques et magiciens du Tibet* les étranges expériences qu'elle a connues en matière de lévitation dans ce pays où elle vécut quatorze années : « toute exagération à part, je suis convaincue d'après mes expériences limitées et ce que j'ai entendu de la bouche de lamas dignes de confiance, que l'on atteint alors un état dans lequel on ne ressent plus le poids de son propre corps. » A. David-Neel eut la chance de voir un *lunggom-pa,* lama somnambule qui, après un long entraînement, perd la quasi-totalité de son poids et parvient à glisser dans l'air. Celui qu'elle vit au cours de son voyage dans le nord du Tibet sautait « avec l'élasticité d'une balle et rebondissait chaque fois que ses pieds touchaient le sol » . Les Tibétains recommandèrent à A. David-Neel de ne s'arrêter près du lama ni de l'accoster car celui-ci risquait un choc mortel. Lorsque le lama passa de sa course onduleuse et rapide, l'exploratrice et ses compagnons décidèrent de le suivre à cheval; il leur fut impossible de le rattraper ! Dans cet état de transe, le lama passe pour avoir une totale conscience du terrain et des obstacles. A. David-Neel apprit plusieurs détails importants sur la lévitation, et notamment que le matin, le soir et la nuit étaient plus propices à ces marches somnambuliques que le midi ou l'après-midi, ce qui laisse soupçonner un lien entre la position du soleil et la gravité. Ce pouvoir s'obtiendrait par des respirations rythmiques et par la concentration mentale. Au bout de longues années de pratique, écrit A. David-Neel, les pieds du lama ne touchent plus terre ; il devient aérien et glisse à grande vitesse. Elle ajoute que certains lamas pour éviter un flottement excessif, s'alourdissent artificiellement en portant des chaînes pesantes ! La lévitation est un phénomène que certains jugeront bien utile et qui présente un intérêt indéniable par le défi qu'elle jette aux lois physiques connues.■



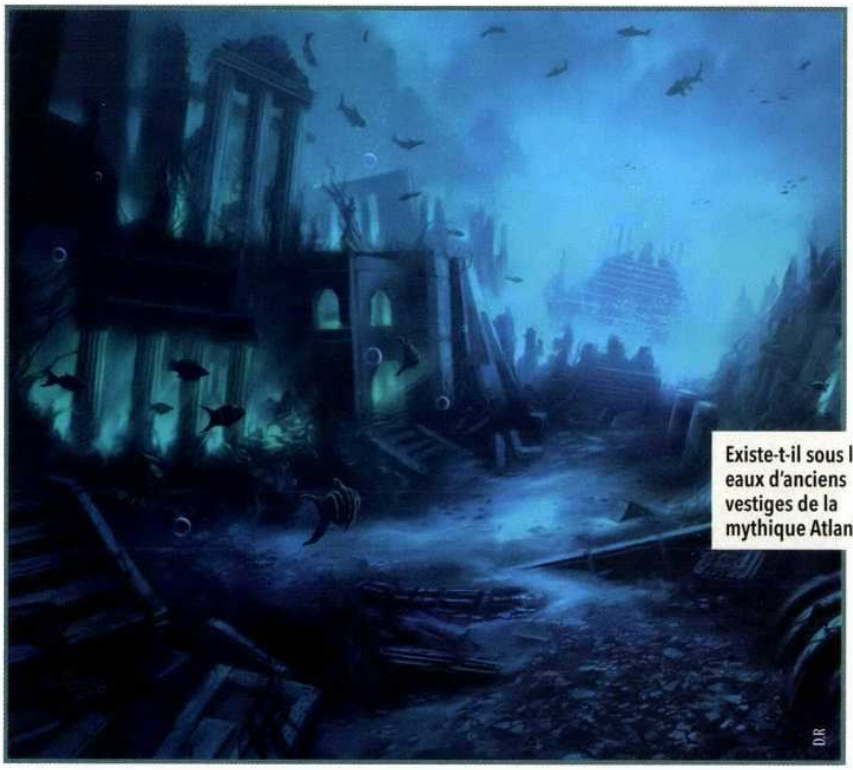
L'archéologue polonais Arthur Posnansky considère que la cour du palais de Kalasasaya à Tiahuanaco, date d'entre 15 000 et 10 000 avant l'ère chrétienne.

Il est manifeste que parmi les nombreuses créatures qui ont vécu sur la Terre, nombre d'entre elles n'y vivent plus. Lorsqu'elles disparaissent « naturellement » ou ont toutes été tuées, nous disons que leurs espèces sont « éteintes ». L'idée m'est venue que l'« extinction » est peut-être un symptôme de la perte de vigueur du cosmos dans lequel une espèce a pu prospérer. Peu importe comment l'espèce s'éteint, car en fin de compte, cette extinction est seulement un symbole. En outre, le fait qu'une certaine espèce ne s'impose pas une nouvelle fois après avoir disparu, suggère que certaines conditions ont changé, et que ces changements sont définitifs. Lorsque nous étudions les cultures sud-américaines, la première chose que l'on nous fait remarquer c'est qu'elles sont très « récentes ». L'archéologue polonais Arthur Posnansky considère que la cour du palais de Kalasasaya à Tiahuanaco, près du Lac Titicaca, en Bolivie date d'entre 15 000 et 10 000 avant l'ère chrétienne. Les experts « classiques » nous assurent que cela n'est manifestement pas possible, car la datation radiométrique donne des dates différentes. Mais nous savons déjà que la datation radiométrique est une cause perdue, donc nous pouvons la mettre de côté pour le moment et envisager d'autres facteurs.

Cela nous ramène au sujet de l'Atlantide. Selon Platon, « en ce temps-là, l'Atlantique était navigable, et il y avait une île située devant les détroits que vous nommez Colonnes d'Hercule ». Nous pourrions nous demander ce que Platon a voulu dire en faisant cette remarque, car d'après ce que nous savons des fonds marins de l'Atlantique, celui-ci a toujours été navigable. Cependant, quelqu'un qui travaille dans l'industrie maritime m'a écrit la remarque suivante : « Je suis intrigué par les remarques de Platon, lorsqu'il dit que l'Atlantique était « navigable » jadis. En tant que fournisseurs d'équipements pour navires, quand nous disons que l'eau est navigable, cela ne signifie pas seulement que l'eau est suffisamment profonde (L'Atlantique était profond au temps où le récit de Critias a été reconstitué, alors comment aurait-il été plus commode avant ?), mais de nos jours, « navigable » signifie également qu'à terre il existe suffisamment

de possibilités d'assistance à l'orientation par radio ou signaux éclairants, et que lorsqu'un navire est trop éloigné de la terre pour un contact visuel, il a des radars, ou des sonars qui, utilisés conjointement avec des cartes précises, lui permettent de relever sa route en toute sécurité, pour éviter un naufrage. Dès lors « navigable », pour un océan profond, signifie eu réalité qu'il existe sur terre et à bord des navires, des instruments, et que des cartes précises existent (avec des sondages) - les trois[1]. »

Depuis Ignatius Donnelly, des érudits ont produit des tonnes de livres spéculant sur la localisation de l'Atlantide. J'ai deux étagères pleines de ces livres et les théories vont de la destruction de l'île de Santorin par l'éruption du Théra aux environs de 1600 A.J.C.[2] , en passant par l'Indonésie, jusqu'à la Mer Noire. Plus récemment, Rand et Rose Flem-Ath ont suggéré que l'Antarctique était « l'Ile d'Atlantide » et qu'elle « glissait » ou « bougeait » vers le sud en fonction du déplacement de l'écorce terrestre. Platon a décrit l'Atlantide comme un « Empire insulaire » qui « en un seul jour disparut dans les profondeurs de l'océan ». Mais il nous dit aussi que cette « île » était plus grande que la Libye et l'Asie mineure réunies. Du coup, nous nous doutons que ces termes diffèrent quelque peu de ceux que nous utiliserions nous-mêmes. Nous pourrions penser que le terme d'île signifie simplement que cet ensemble de territoires n'était pas relié à l'Eurasie ou à l'Afrique - qu'il s'agissait d'un territoire distinct, entouré d'eau - sauf que Platon a ajouté quelque chose d'autre : il nous dit que l'Atlantide était « le chemin vers d'autres îles, et de celles-là il était possible d'atteindre tout le continent d'en face. » Ceci nous suggère une formation géographique inhabituelle : un isthme. Son allusion à sa « disparition dans les profondeurs de l'océan » exprime probablement que l'Atlantide a été balayée par de gigantesques tsunamis à la suite de quelque événement cataclysmique. Dès lors, si nous tenons compte de ces indices : son vaste territoire, la définition du terme « navigable » et l'idée d'une « disparition dans les profondeurs de l'océan », très probablement balayée par de terrifiantes murailles d'eau, jetons un coup d'œil par- delà les Colonnes d'Hercule. Que voyons-nous ? Eh bien, nous voyons les Amériques. Nous voyons l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud reliées par un isthme. Et nous voyons aussi un tas de petites îles dans la Mer Caraïbe.



Existe-t-il sous les eaux d'anciens vestiges de la mythique Atlantide ?

Un autre indice que donne Platon, c'est qu'il y avait beaucoup d'éléphants en Atlantide. Quelque chose de catastrophique est arrivé aux grands mammifères de l'époque du Pléistocène. Les mammouths laineux, les mastodontes, toxodons, machérodes, rhinocéros laineux, paresseux terrestres géants, et autres animaux géants du Pléistocène, ne sont tout simplement plus parmi nous. Le fait est que plus de 200 espèces d'animaux ont complètement disparu à la fin du Pléistocène, il y a approximativement 12 000 ans, dans ce que les paléontologues sont convenus d'appeler « L'Extinction du Pléistocène. » Pendant que les paléontologues débattent de l'idée dérangeante d'une mort en masse aussi récente, les géologues sont confrontés aux témoignages de terrifiants changements géologiques : volcanisme et séismes intenses, raz-de-marée, fonte des glaces, montée du niveau des mers, etc. C'est sur que le Pléistocène

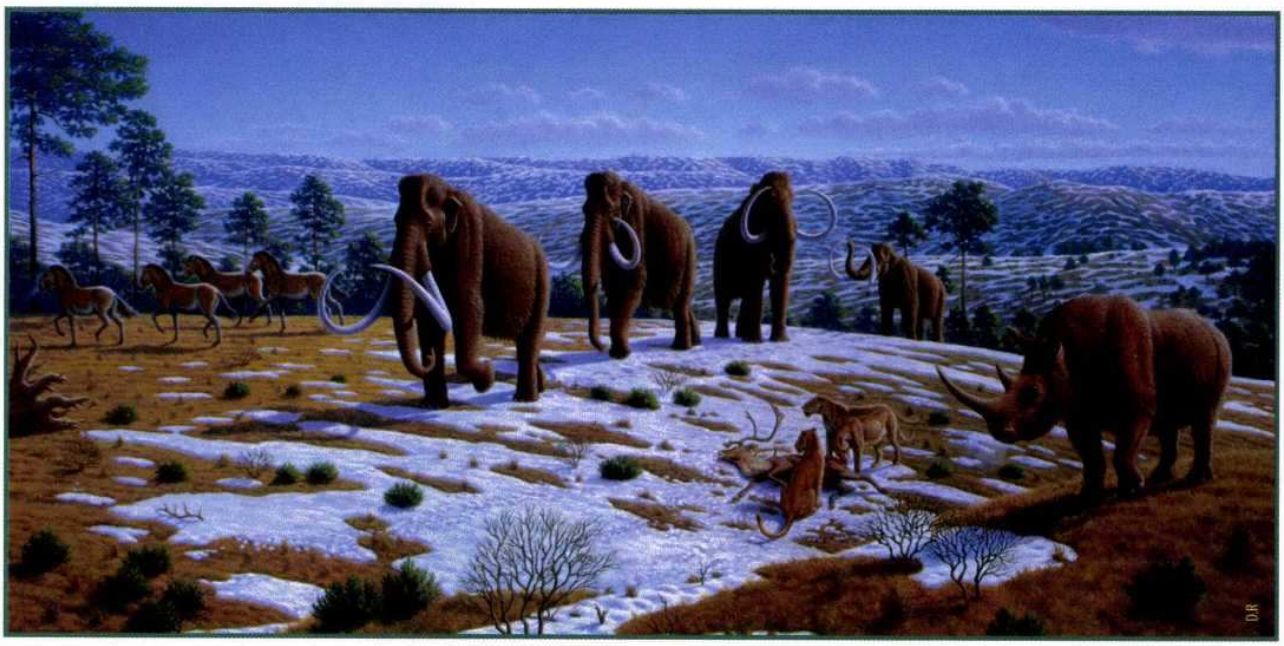
1 Matthew Walker, correspondance privée avec l'auteur.

2 Cette date approximative est pratiquement confirmée par Sturt Manning, dans son livre A Test of Time, consacré à la datation de l'éruption du Théra calibrée de trois cratères.

Comment expliquer la disparition et la congélation soudaine de millions de mammouths ?

ne s'est pas terminé dans un faible gémissement : il a fini dans des rugissements et des coups de tonnerre. Nous savons déjà que ni les géologues ni les paléontologues n'aiment entendre parler de catastrophisme - cela les empêche de dormir la nuit. Ils se sont battus bec et ongles contre les catastrophistes, et ce pendant longtemps. Mais de nos jours, les scientifiques des deux camps doivent admettre le fait que les catastrophistes ont eu raison quasiment sur toute la ligne, depuis le début, même si ceux-ci se sont laissé emporter par leur élan et ont voulu tout expliquer en termes de catastrophes. Il est évident qu'il y a des « changements graduels », mais quand il se produit des changements importants, la plupart des événements sur la Grande Bille Bleue sont catastrophiques.

L'un des faits majeurs qu'ont eu à expliquer paléontologues et géologues, c'est le nombre effarant de carcasses congelées au Canada et dans les régions occidentales de l'Alaska, ainsi qu'en Russie septentrionale et dans les régions orientales de la Sibérie : et toutes datent d'il y a environ 12 000 ans. Cela suggère, naturellement, que quelque chose de terrible s'est produit sur la planète, et que les effets de cet événement ont été plus sévères dans l'hémisphère nord que dans l'hémisphère sud. Dans les années 1940, le Dr. Frank C. Hibben, professeur d'archéologie à l'Université du Nouveau Mexique a mené une expédition en Alaska pour y examiner des restes humains. Il n'a pas trouvé de restes humains ; il a trouvé des kilomètres et des kilomètres de boue gelée, truffée de mammouths, mastodontes, différentes sortes de bisons, chevaux, loups, ours et lions. Juste au nord de



L'extinction des animaux du Pléiostocène serait-elle dû à un impact cométaire ?

Fairbanks, en Alaska, les membres de l'expédition ont été pétrifiés d'horreur en voyant des bulldozers pousser la boue à demi-dégelée dans des cuves de lavage destinées à l'extraction de l'or. Les défenses et ossements d'animaux roulaient sous les lames, « comme de la sciure sous l'action d'un rabot géant ». Les carcasses se trouvaient dans toutes les attitudes de la mort, la plupart « démembrées par quelque inexplicable perturbation préhistorique catastrophique[3]. »

La violence manifeste de la mort de ces masses d'animaux, combinée avec la puanteur de la chair pourrissante était intolérable tant en observant qu'en imaginant ce qui avait pu la causer. Les champs de mort s'étendaient littéralement sur des centaines de kilomètres dans toutes les directions. Il y avait des arbres et des animaux, des couches de tourbe et de mousse, tordus, emmêlés et mélangés, comme si quelque robot-mixeur cosmique les avait tous aspirés il y a 12 000 ans, et les avait ensuite immédiatement surgelés en une masse solide.[4] Juste au nord de la Sibérie, des îles entières sont constituées d'ossements d'animaux du Pléistocène, balayés en direction du nord depuis le continent vers le glacial Océan Arctique. Une des estimations suggère que près de dix millions d'animaux sont enterrés le long des rivières de la Sibérie septentrionale. Des milliers et des milliers de défenses ont généré un commerce massif de l'ivoire au bénéfice des maîtres-graveurs de la Chine ; le tout provenant des mammouths et mastodontes congelés de Sibérie. Le fameux mammouth de Bereskova a d'abord attiré l'attention sur les propriétés de conservation par congélation rapide, quand on a trouvé des boutons d'or dans sa bouche. Quel est l'événement terrible qui a emporté ces millions de créatures en un seul jour ? Ces témoignages suggèrent qu'un énorme tsunami a fait rage à travers toute la région, culbutant ensemble animaux et végétation, et les congelant ensuite instantanément pour les 12 000 années suivantes. Mais l'extinction n'a pas été limitée à l'Arctique, même si la congélation a préservé les signes de la rage de la Nature.

Le paléontologue George G. Simpson considère l'extinction du cheval du Pléistocène dans le nord de l'Amérique comme l'un des épisodes les plus mystérieux de l'histoire zoologique ; il confesse que « personne n'a la réponse ». Il est aussi assez honnête pour admettre qu'il y a le problème plus mystérieux encore de l'extinction de nombreuses autres espèces en Amérique au même moment[5]. Le cheval, la tortue géante vivant dans la mer Caraïbe, le paresseux géant, le machérode, le glyptodonte et le toxodon. Tous des animaux tropicaux. Ces créatures n'ont pas péri à cause d'une installation « graduelle » d'une ère glaciaire,

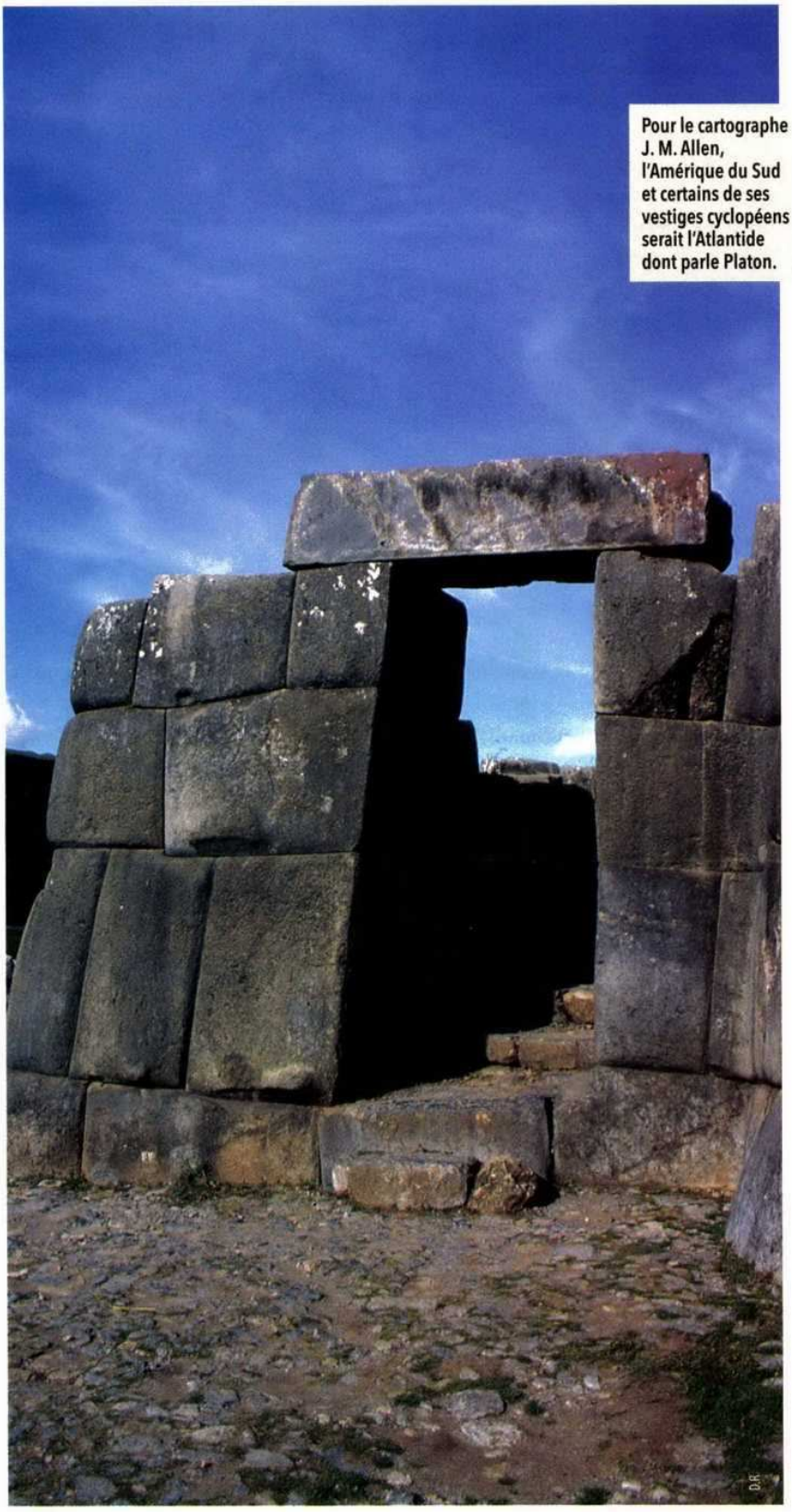
3 Hibben, Frank, The Lost Americans, Thomas & Crowell Co., New York, 1946.

4 Sanderson, Ivan T., "Riddle of the Frozen Giants", Saturday Evening Post, No. 39, January 16, 1960.

5 Simpson, George G., Horses, New York, 1961.

à moins que quelqu'un souhaite postuler qu'il y avait des températures sous zéro à l'équateur, une telle explication pose clairement la question[6]. Des piles et des piles d'ossements de mastodontes et de machérodes ont été découverts en Floride[7]. Des mastodontes, toxodons, paresseux géants et autres animaux ont été trouvés au Venezuela, congelés en un instant, dans des glaciers. Le rhinocéros laineux, le tatou géant, le castor géant, le jaguar géant, le paresseux géant, des antilopes, et des dizaines d'autres espèces, ont été entièrement effacés de la surface de la terre à la fin du Pléistocène, il y a approximativement 12 000 ans.

Cet événement a été global. Les mammouths de Sibérie ont disparu au même moment que les rhinocéros géants d'Europe ; les mastodontes d'Alaska, les bisons de Sibérie, les éléphants d'Asie et les chameaux d'Amérique. Il est évident que la cause de ces extinctions doit être commune aux deux hémisphères, et qu'elles n'ont pas été graduelles. Une « glaciation progressive » n'aurait pas provoqué des extinctions, car les différents animaux auraient tout simplement émigré vers des pâturages plus accueillants. Ce que l'on constate c'est un événement d'une violence effroyable, survenu par surprise[8]. Autrement dit, il y a 12 000 ans, une date sur laquelle nous tombons à répétition, quelque chose de terrible s'est produit ; si terrible que la vie sur Terre a pratiquement disparu en un seul jour. Harold P. Lippman admet que le volume de fossiles et défenses encastrés



Pour le cartographe J. M. Allen, l'Amérique du Sud et certains de ses vestiges cyclopéens serait l'Atlantide dont parle Platon.

6 Martin, P. S. & Guilday, J. E., "Bestiary for Pleistocene Biologists," Pleistocene Extinction, Yale University, 1967.
7 Valentine, cité par Berlitz, Charles, The Mystery of Atlantis, New York, 1969.
8 Leonard, R. Cedric, Appendix A dans "A Geological Study of the Mid-Atlantic Ridge", Special Paper No. 1, Cowen Publ., Bethany, 1979.

dans le permafrost sibérien représente une « insurmontable difficulté » devant la théorie d'une glaciation progressive, puisqu'aucun processus graduel ne peut avoir pour résultat la conservation de dizaines de milliers de défenses et d'individus entiers, « même s'ils ont péri en hiver[9] ». Et spécialement quand l'estomac de nombreux de ces spécimens contient des herbes et des feuilles non digérées. Le géologue expert en Pléistocène William R. Farrand, de l'Observatoire Géologique de Lamont-Doherty, qui est un adversaire du catastrophisme sous toutes ses formes, déclare : « La mort subite est attestée par la condition robuste des animaux et leur estomac plein… Les animaux étaient robustes et en bonne santé quand ils ont péri[10] ». Malheureusement, en dépit de cet aveu, le pauvre homme semble avoir été incapable de regarder en face la réalité d'une catastrophe mondiale dont attestent cependant les millions d'ossements dispersés sur toute la planète à la fin du Pléistocène. Hibben résume la situation en une courte déclaration : « La période du Pléistocène s'est terminée par la mort. Ce n'est pas l'extinction ordinaire d'une vague période géologique qui se serait estompée en une fin incertaine. Cette mort a été catastrophique et globale. »

Le lac Titicaca de nos jours.

La conclusion est à nouveau que la fin de l'Ere Glaciaire, l'extinction du Pléistocène, la fin du Paléolithique supérieur, du Magdalénien, du Périgourdien, etc. et la fin du « règne des dieux », tout cela est arrivé lors d'un événement global, catastrophique il y a environ 12 000 ans. Et il se fait que, même avant de constater l'évidence, nous voyons qu'il s'agit de la même date que celle donnée par Platon pour la disparition de l'Atlantide. Il y a quelques années, un cartographe du nom de J. M. Allen a publié un livre intitulé Atlantis : The Andes Solution. Allen a considéré que c'est l'Amérique du Sud qui a été l'Atlantide. Il souligne que le nom indien de l'Amérique du Sud, avant l'arrivée de Colomb, était « Atlanta. » Il nous informe qu'il se rapporte au mot Quechua qui désigne le cuivre : « antis. » Allen croit qu'il a trouvé le réseau de canaux sur l'Altiplano du Pérou méridional et de la Bolivie septentrionale. Il pense que ce plateau très uni et aplani, était entouré de montagnes de tous les côtés, et se trouvait très au-dessus du niveau de l'océan. C'est en effet une description fidèle de l'Altiplano, qui est supposé être la plus vaste plaine plate du monde, et qui contient des mers intérieures : le Lac Titicaca et le Lac Poopo. Allen a trouvé les restes d'un chenal d'énormes dimensions en Bolivie et est certain qu'il a trouvé là l'ancienne cité d'Atlantis. Malheureusement, tout comme William Farrand cité plus haut, Allen est incapable de se débarrasser de certaines idées, telles les chronologies établies par les partisans d'un changement progressif. Il émet l'hypothèse que la civilisation andine a disparu à l'époque de l'éruption du Théra.

9 Lippman, Hamid E., "Frozen Mammoths," Physical Geology, New York, 1969.
10 Farrand, William R., "Frozen Mammoths and Modern Geology", Science, Vol. 133, No. 3455, March 17, 1961.

Nous avons déjà noté qu'Arthur Posnansky pense que l'époque de la construction de la cour du palais de Kalasasaya à Tiahuanaco, près du Lac Titicaca, en Bolivie est de 15 000 – 10 000 avant l'ère chrétienne. Et Allen mentionne qu'il est admis que le Lac Poopo a débordé il y a environ 12 000 ans. Il y a d'anciens champs en terrasse destinés à la culture du maïs sur les flancs des montagnes qui surplombent le Lac Titicaca ; le maïs n'y pousse plus : il pousse seulement à des altitudes plus basses. Les niveaux moins élevés où se trouvent des terrasses de culture où le maïs est encore cultivé sont encore au-dessus du niveau du Lac Titicaca. Ce que cela suggère est que les peuples qui ont construit les terrasses et qui ont cultivé le maïs, doivent l'avoir fait à une époque où le pays se trouvait à un niveau plus bas. Il y a une chaussée pavée de pierre, qui « sort » du Lac Titicaca et ne mène nulle part. Cette chaussée est construite comme un ancien quai, ce qui suggère qu'elle a été bâtie lorsque le lac et la ville se trouvaient au niveau de la mer. Ce qui reste de Tiahuanaco, un site d'une culture technologiquement avancée, est considéré par de nombreux archéologues (romantiques, non orthodoxes) comme les plus vieilles ruines du monde. Bien que certains savants mal renseignés aient attribué les constructions de Tiahuanaco aux Incas, il est maintenant établi que cette cité était déjà en ruines quand les Incas sont venus à cet endroit pour la première fois.

« En 1540, le chroniqueur espagnol Pedro Cieza de Leon, s'est rendu dans cette région, et sa description des statues et monolithes correspond assez fidèlement à ce qui est encore visible de nos jours. Le site se trouve à une altitude de 3 990 mètres (13 300 pieds), ce qui le place à quelque 240 mètres (800 pieds) au-dessus de l'actuel niveau du Titicaca. La plupart des archéologues sont d'accord avec l'hypothèse selon laquelle, dans un passé lointain, Tiahuanaco a été un port florissant au bord du lac. Cela signifie que le niveau de l'eau s'est retiré de pratiquement 18

kilomètres (12 miles) et a baissé d'environ 240 mètres depuis ce temps. Tout concourt à suggérer que le lac s'amenuise, principalement à cause de l'évaporation, puisqu'aucun cours d'eau ne s'y jette. En novembre l980, l'auteur bolivien Hugo Boero Rojo, spécialiste bien connu des cultures pré-colombiennes, a annoncé la découverte de mines archéologiques à environ 15 - 20 mètres sous la surface du Lac Titicaca, au large de la côte de Puerto Acosta, un village portuaire bolivien près de la frontière péruvienne, à l'extrémité nord-est du lac. Si au cours des 3000-4000 dernières années le Lac Titicaca s'est lentement retiré, comme cela semble être le cas, et tous les scientifiques sont d'accord à ce sujet, alors comment s'explique l'existence de temples en pierre, escaliers et routes encore submergés ? La seule réponse est qu'ils ont été bâtis avant que le lac ne fasse son apparition. Il nous faut retourner en arrière, aux vestiges de Tiahuanaco, et re-examiner les 400 acres de ruines, dont seulement 10 % ont été fouillés. Nous avons souligné que la boue recouvre l'ancienne civilisation sous une couche d'au moins l m 80 (6 pieds). La seule explication à cette accumulation est l'inondation.

Les habitants de Tiahuanaco pourraient avoir été victimes d'un déluge mondial.

Une grande quantité d'eau a dû inonder la ville ; et quand elle s'est retirée, elle a laissé une couche de vase recouvrant tout signe d'une civilisation avancée, pour ne laisser visibles que les plus grandes statues et les plus grands monolithes. Il est dès lors logique de conclure que Tiahuanaco a été construit avant l'apparition du lac, et non comme un port sur ses rives. Comme de nos jours les eaux continuent à reculer, nous devrions pouvoir trouver de nouveaux témoignages des habitants qui ont peuplé la cité. Des scientifiques émettent la théorie que la région du Lac Titicaca s'est jadis trouvée au niveau de la mer, à cause de la profusion de fossiles marins trouvés dans la région. La région s'est ensuite élevée en même temps que le soulèvement andin, et un bassin a été créé et s'est rempli en prenant la forme d'un lac. Personne n'a suggéré que la vie marine aurait pu être apportée sur l'altiplano par la mer, dans des conditions d'inondation. Les habitants de Tiahuanaco pourraient avoir été victimes d'un déluge mondial, et leur civilisation effacée lorsque leurs maisons et structures ont été recouvertes par l'eau de la mer. A cause de la géographie de la région, qui présente l'aspect d'un bassin, les eaux d'inondation qui sont devenues ensuite le Lac Titicaca n'ont pas pu s'écouler, et se sont par la suite évaporées au fil des siècles.

Le Professeur Schindler-Bellamy, disciple de Posnansky et Horbiger (celui qui a mis au point la fameuse théorie sur

la cosmogonie glaciaire dans les années 1930) a travaillé pendant des dizaines d'années dans la région de Tiahuanaco et a écrit des livres sur ce sujet. D'après lui, la grande porte monolithique de Tiahuanaco dédiée au Soleil était, d'évidence, à l'origine, la partie centrale, la plus importante, du Kalasasaya, le grand temple principal de Tiahuanaco. Sa partie supérieure est couverte de sculptures en bas-reliefs étonnamment complexes. Elles ont été qualifiées de « calendrier » depuis pratiquement le début de la découverte de cette porte monolithique ; c'est pourquoi, la Porte du Soleil a aussi été nommée Porte du Calendrier. Cette sculpture calendaire, bien que décrivant indubitablement une « année solaire », est impossible à faire entrer dans l'année solaire telle que nous la divisons de nos jours. L'« année solaire » du temps du calendrier avait pratiquement la même longueur que la nôtre, mais, comme le montre symboliquement la sculpture, la Terre avait une rotation plus rapide en ce temps-là, et donc l'année de Tiahuanaco n'avait que 290 jours, divisés en 12 « douzièmes » de 24 jours chacun, plus 2 jours intercalaires. Ces groupes (290, 24, 12, 2) apparaissent clairement et indubitablement dans la sculpture.

Selon Schindler-Bellamy, du temps de la prospérité de Tiahuanaco, la lune actuelle n'était pas encore le satellite de notre Terre, mais était encore une planète extérieure indépendante. Un autre satellite tournait alors autour de la Terre, assez près... A cause de sa proximité, il tournait autour de la Terre plus rapidement que ne tournait notre planète. C'est pourquoi, il se levait à l'ouest et se couchait à l'est (comme le satellite Phobos de Mars), et de ce fait a provoqué un grand nombre d'éclipses solaires : 37 pendant un « douzième », 447 en une « année solaire ». Ces groupes (37, 447) apparaissent dans la sculpture, avec de nombreuses références croisées corroborant ce fait. Divers symboles montrent quand ces éclipses solaires, d'une certaine durée, se sont produites : au lever du soleil, à midi, au coucher du soleil. Ce qui précède n'est qu'un petit échantillon des informations astronomiques précises données par le calendrier. Il donne aussi le début de l'année, les journées d'équinoxe et de solstice, l'incidence des deux jours intercalaires, des renseignements sur l'oblicité de l'écliptique (alors environ 16,5 degrés ; à présent 23,5 degrés) et sur la latitude de Tiahuanaco (alors environ 10 degrés ; à présent 16,27 degrés), et de nombreuses autres références astronomiques et géographiques à partir desquelles il nous est possible de calculer des choses intéressantes et importantes.

Les habitants de Tiahuanaco pourraient avoir été victimes d'un déluge mondial, et leur civilisation effacée lorsque leurs maisons et structures ont été recouvertes par l'eau de la mer. A cause de la géographie de la région, qui présente l'aspect d'un bassin, les eaux d'inondation qui sont devenues ensuite le Lac Titicaca n'ont pas pu s'écouler, et se sont par la suite évaporées au fil des siècles.

D'autres faits encore, révélés par le calendrier, sont à la fois intéressants et surprenants. D'après les indications données par une disposition d'éléments « géométriques », nous pouvons conclure que les habitants de Tiahuanaco divisaient le cercle en se basant sans doute sur l'astronomie dans la pratique, mais certainement mathématiquement en 264 degrés plutôt que 360. Ils ont aussi déterminé (longtemps avant Archimède et les Egyptiens) le rapport de pi, le rapport le plus important entre la circonférence du cercle et son diamètre, comme étant 22/7 ou, selon notre notation : 3. 1416 +. Ils pouvaient calculer les carrés (et donc les racines carrées). Ils connaissaient la trigonométrie et les mesures des angles (30, 60, 90 degrés) et leurs fonctions. Ils pouvaient calculer et écrire les fractions, mais ne semblent pas avoir connu le système décimal, et ils n'ont pas non plus fait usage du système duodécimal, bien qu'ils en aient eu connaissance. (Pour une raison encore inconnue, cependant, le nombre 11 et ses multiples se retrouvent fréquemment.) Le fait le plus troublant est que la culture de Tiahuanaco n'a pas de racines dans cette région. Elle ne s'est pas développée à partir d'humbles débuts, et aucun autre lieu d'origine n'est connu. Elle paraît avoir surgi tout-à-coup dans sa maturité. Seuls quelques monuments « plus anciens » d'après les « inscriptions calendaires » qu'ils portent, ont été trouvés, mais la différence d'âge ne peut avoir été très grande. Les diverses cultures très inférieures découvertes à des distances considérables de Tiahuanaco proprement dit, qualifiées de « Tiahuanaco Décadent » ou « Tiahuanaco Côtier » n'ont eu que de lointains rapports avec la culture révélée par la Porte du Calendrier.

La célèbre porte du soleil de Tiahuanaco serait-elle en fait un très ancien calendrier d'avant le Déluge ?

« Lorsque le satellite se trouva à quelques milliers de kilomètres, des forces gravitationnelles le brisèrent ». Selon la formule de Roche, tout planétoïde ou astéroïde se désintègre à proximité de la distance critique de 50 à 60 000 km. Les fragments s'éparpillèrent sur la terre, les océans, ne dépendant plus de la gravité du satellite, refluèrent vers les continents, laissant exposées des régions tropicales et submergeant des régions polaires. Ainsi donc, l'approche de la « Lune » aurait déclenché un déluge universel, provoquant des changements de climat et des tremblements de terre, accompagnés d'éruptions volcaniques. Le « cratère » laissé par le satellite après son éclatement en fragments a eu pour résultat une chute soudaine des températures, d'au moins 20 degrés. .. Cela s'avère, par exemple, de la découverte des mammouths congelés dans la toundra sibérienne. Il est possible que la gravité - et donc le poids physique - ait aussi été modifiée sur Terre, et de ce fait, la croissance biologique. Cela expliquerait les nombreux et énormes monuments mégalithiques, ainsi que la présence de géants - hommes et animaux - dans les strates fossiles, les tombeaux et les mythes. D'après Horbiger, quatre Lunes seraient tombées sur la Terre, provoquant quatre ères glaciaires. Notre Lune actuelle, la cinquième, sera de la même manière attirée dans la configuration critique d'un cinquième de sa distance actuelle (380 000 km) et déclenchera le cinquième cataclysme. Apparemment, Tiahuanaco n'est resté que peu de temps au faite de sa perfection (dont témoigne la Porte du Calendrier) et a péri soudainement, sans doute à cause des événements cataclysmiques liés à la disparition de la « Lune » précédente. Nous n'avons actuellement aucun moyen de déterminer quand Tiahuanaco a atteint le point culminant de sa culture, ni quand celle-ci a disparu, puisque bien sûr, le calendrier ne peut rien nous

révéler à ce sujet. En tout cas, ce ne doit pas avoir été dans le passé historique, mais bien plus tôt, dans la préhistoire. Ce doit en tout cas avoir été avant que la planète Lune ne soit capturée en tant que lune actuelle de la Terre, il y a environ 12 000 ans[11]. »

Il y a plusieurs points fascinants dans le texte ci-dessus. Un point qui m'intéresse particulièrement est la spéculation que l'année pourrait avoir été différente avant le déluge, et que le nombre 11 avait une importance mystérieuse. Les idées au sujet de la capture de la lune, et d'un satellite précédent qui aurait éclaté et dont les fragments seraient tombés en une pluie destructrice sur la Terre sont intéressantes, mais font soupçonner qu'il ne s'agit là que d'une interprétation. La théorie d'une lune qui tombe a été commentée par le Dr. John O'Keefe, un scientifique du Goddard Laboratory for Astronomy dans le Maryland. O'Keefe prétend que les fragments résultant de la collision de la lune ont formé un anneau autour de notre planète, bloquant ainsi les rayons du soleil, ce qui aurait provoqué une chute des températures à l'échelle mondiale. Après un certain temps, les fragments se seraient désintégrés et seraient tombés sur la Terre sous forme de tectites. Selon O'Keefe, ces tectites sont des fragments d'une lune tombée.

Ce qui est manifeste, c'est que le cataclysme mondial d'il y a 12 000 ans est mentionné dans les mythes de tous les endroits du globe. Le papyrus égyptien Ipuwer nous dit que « Le Soleil se couche où il se levait » et dans un tombeau égyptien (de Senmout), des peintures montrent Orion et Sirius en position renversée. Le Kalevala finlandais révèle que la Terre tournait comme « le tour d'un potier » et le Popol Vuh décrit une « averse de grêle ardente » tombée

11 Helmut Zettl, CATASTROPHISM AND ANCIENT HISTORY VOLUME VI Part 2, July 1984, A Joumal Of Interdisciplinary Study, Marvin Arnold Luckermnn Executive Editor.

des cieux. Dans les environs de Brno, en Moravie, il existe une carrière où des ouvriers ont découvert les ossements d'un mammouth laineux. Là, dans la carrière, a été découverte une séquence de 48 m de profondeur des multiples cycles du sol. Chaque cycle climatique, du chaud au froid y est exprimé en une séquence de gradations de types de sols reflétant les changements, partant d'une forêt humide, à feuillages caducs, pour arriver à une toundra aride, gelée, craquelée par un permafrost profond. Au travers de chacun des anneaux, à mi- parcours, il y a de nombreuses bandes de fine poussière qui a dû être soufflée par des vents violents, de monstrueuses tempêtes sur tout le continent. Les spéculations de certains experts suggèrent que cette poussière a pu envelopper la Terre toute entière pendant des semaines ou des mois d'affilée, et provoquer un effet de refroidissement du climat européen. Au cours de la période la plus froide de chaque cycle, l'environnement a dû devenir si sec que même de grands fleuves se sont asséchés. Il semble que les plaques de glace qui se sont à maintes reprises dirigées vers le sud, ont été accompagnées d'un développement de vastes mais éphémères déserts à travers toute la Russie et l'Ukraine, et même jusqu'au sud-est de l'Europe et aux rivages de la Mer Noire. Chaque passage du froid gelant au chaud, a été abrupt dans chaque cycle.

Des océanologues de Turquie, Russie, Bulgarie et des USA ont uni leurs efforts pour l'exploration de la Mer Noire. Utilisant des ultrasons et des appareils d'échantillonnage, ils ont découvert que la Mer Noire a été jadis un vaste lac d'eau douce. Glenn Jones, de la Woods Hole Oceanographic Institution, a daté les échantillons prélevés

Le Popol Vuh décrit une « averse de grêle ardente » tombée des cieux.

au fond de la Mer Noire et a confirmé qu'il y a environ 7500 ans, les mers ont jailli au travers de la vallée du Bosphore et l'eau salée de la Méditerranée s'est déversée avec une force inimaginable dans le lac. Il a été constaté que cela s'est produit de manière soudaine et presque instantanée. Les équipes ont aussi remarqué que les immenses quantités d'eau salée déversée dans la Mer Noire étaient pauvres en oxygène[12]. Pendant que les recherches étaient poursuivies pour trouver les réponses à ce mystère, des carottes de corail ont été extraites par forage du fond de la mer afin de déterminer le taux de croissance par année, de nos jours à il y a 20 000 ans. Apparemment, la fonte des glaces affecte la croissance des coraux. Les résultats obtenus en étudiant ces échantillons ont montré qu'il y a eu un « excès » de fonte de glaces aux environs de 12 500 ans av. J.C. Les volumes d'eau qui ont résulté de cette fonte ont été énormes. Ces eaux ont rempli des dizaines de lacs qui n'existent plus, des lacs formés par des dépressions dans la croûte terrestre enfoncée par le poids de l'énorme dôme de glace. Immédiatement après cette fonte, l'ère glaciaire a refait une brève apparition pendant la période dite « Dryas récent ».

« A 20 heures, le 5 juin 8498 av. J,C, des fragments provenant du cœur de l'astéroïde « A » ont foré le premier trou dans la zone de fracture de la Crête atlantique. Toutes les forces de l'Enfer se sont déchaînées. Par ces deux ouvertures nouvellement formées, le magma chauffé au rouge a jailli à une vitesse terrifiante et s'est mélangé à l'élément liquide qui se trouvait au-dessus de lui : les eaux de l'Atlantique. Tout cela a déclenché une éruption volcanique sous-marine de la plus grande violence. Le bourrelet longeant la fracture a été déchiré. Le fond de la mer s'est ouvert

12 Ryan, William, Pitman, Walter, Noah's Flood, 1998, Simon and Schuster, New York.

brusquement. Tous les volcans existants sont entrés en activité et de nouveaux cratères se sont ouverts. Le feu terrestre et l'eau de l'océan se sont mélangés en augmentant sans cesse de volume. Le magma s'est mélangé à la vapeur. La chaîne de feu s'est étendue tout au long des deux continents, du volcan Beerenberg sur l'île de Jan Mayen au nord, jusqu'à l'île de Tristan da Cunha au sud[13]. » Cette description assez spectaculaire, extraite de la dernière de couverture du livre de Otto Muck - The Secret of Atlantis - se base sur les idées d'un lien de cause à effet entre les isothermes et le climat favorable du nord de l'Europe occidentale, et le parcours ininterrompu du Gulf Stream en travers de l'Atlantique. Muck s'appuie sur ce parcours pour prouver l'existence d'un vaste territoire localisé dans l'Atlantique, dont l'affaissement a modifié les courants océaniques et réchauffé les Iles Britanniques il y a environ 10 500 ans, à un ou deux jours près. Se basant sur un ensemble varié et intéressant de données fiables, Muck suggère que le massif sous-marin des Açores émergeait jadis de l'eau, et pourrait avoir bloqué et dévié le Gulf Stream, empêchant ainsi la circulation des eaux plus chaudes, et contribuant aux basses températures des Iles Britanniques... Muck écrit :

« Si nous datons la transition du Quaternaire au Quintenaire à il y a environ 12 000 ans, ou aux alentours de 10 000 av. J.C, nous le faisons de l'autorité des géologues et paléontologues contemporains. En même temps, nous fixons la date à laquelle l'île barrière X, qui avait jusque là empêché le Gulf Stream d'atteindre les côtes de l'Europe, a sombré dans l'Atlantique... un moment où... les eaux chaudes et les vents porteurs de pluie poussés par le Gulf Stream n'ont plus été déviés vers l'ouest par la barrière de l'île atlantique, mais ont pu passer librement vers l'est puisque l'obstacle avait sombré sous les flots. Nous avons découvert les traces du plus grand cataclysme terrestre jamais vécu par l'homme. Car il n'y a aucun doute que cette catastrophe survenue il y a 12 000 ans est l'événement le plus terrible qui se soit jamais produit dans toute l'histoire dramatique de l'humanité[14]. » Ce que Muck a fait, essentiellement, c'est noter que les isothermes géologiquement inscrits se sont déplacés à cette époque. Je suis toujours convaincue que ce livre est l'un des meilleurs écrits sur ce thème, parce qu'il rassemble une grande quantité de données fiables intéressantes, même si je n'admets pas nécessairement qu'il y ait eu une grande île qui aurait « sombré sous les flots de l'Atlantique ». Il existe d'autres solutions au problème de ces isothermes, y compris une recherche actuelle qui conclut que cela pourrait être le résultat d'un réchauffement global. Même si nous ne nions pas la possibilité d'une sévère rupture lithosphérique telle que décrite par Muck (et nous ne sous-estimons pas l'idée de la destruction massive des espèces), il semble bien qu'un événement capable de provoquer l'immersion totale d'un aussi vaste territoire doive avoir été un cataclysme qui n'aurait laissé absolument aucune chance de survie sur la Terre.

Le cataclysme à l'origine de la destruction de l'Atlantide serait un des événements les plus terribles de toute l'histoire dramatique de l'humanité.

Néanmoins, Otto Muck attire notre attention sur les cratères météoriques des Carolines. Les baies des Carolines sont des territoires mystérieux ; elles sont en général couvertes de lauriers et autre végétation des zones aquatiques. A cause de leur forme ovale et

13 Texte sur la couverture de livre The Secret of Atlantis, Otto Muck, 1976, New York Times Books, New York.

14 Muck, Otto, 1976.

Les Carolina Bays sont constitués d'une multitude de cratères désormais recouverts par la végétation dont l'origine témoigne d'un intense bombardement d'astéroïdes.

de leurs orientations semblables, elles sont considérées par certaines autorités en la matière comme le résultat d'une énorme pluie de météorites qui se serait produite il y a approximativement 12 000 ans. Ce qui est le plus étonnant c'est leur nombre : il y a plus de 500 000 de ces bassins peu profonds qui pointillent la plaine côtière de la Georgie au Delaware. C'est un nombre effrayant. « A l'inverse de n'importe quelle autre pièce d'eau ou changement d'élévation, ces traits topographiques suivent un modèle stable et indubitable. Les baies des Carolines sont circulaires, généralement étendues, forment des dépressions elliptiques dans le sol, sont orientées selon leur axe le plus long du nord-ouest vers le sud-est. Elles sont en outre caractérisées par une crête élevée de sable fin qui entoure leur périmètre. Ces vingt dernières années ont vu une explosion de preuves que la Terre a souvent rencontré des objets qui altèrent profondément notre environnement. Par exemple, il est à présent communément admis que c'est l'impact de la chute d'un objet énorme dans le Golfe du Mexique qui a provoqué l'extinction des grands dinosaures - une théorie considérée comme bizarre et irresponsable du temps où Kacrowski a étudié les baies.

Robert Kobres, un chercheur indépendant basé à Athens en Géorgie, a étudié les baies des Carolines pendant près de 20 ans, intéressé par les menaces d'impacts en provenance de l'espace. Les résultats de ses investigations, récemment publiés par lui-même sont d'une grande importance pour l'étude des baies des Carolines, et méritent des recherches par des universités, car il s'agit d'informations sérieuses, pertinentes et nouvelles. L'essence de la théorie de Kobres est que la présence de « débris », et une comparaison des baies avec des cratères d'impact « traditionnels », laissent supposer, à tort, que les cratères circulaires contenant des fragments extraterrestres seraient les seuls témoignages terrestres de collisions avec des objets entrés dans notre atmosphère. Kobres va une étape (logique) plus loin en supposant que des forces associées aux corps entrant dans l'atmosphère, principalement une chaleur intense, laissent également des signatures visibles sur la Terre, et enfin, que la physique n'exige pas qu'il y ait « collision » entre des corps pour provoquer d'énormes changements sur terre. Pour prouver que de tels contacts sont possibles en dehors d'un laboratoire de physique, nous nous arrêterons à ce que l'on a appelé « l'événement de Tunguska ».

Le 30 juin 1908, dans le voisinage du fleuve Tunguska dans la Sibérie profonde, une énorme explosion a en un instant rasé 2000 km2 de toundra, abattant des millions d'arbres, qui tous sont tombés le sommet dirigé vers l'extérieur d'une zone centrale. Des comptes rendus de l'époque ont raconté que les Londoniens avaient pu lire leur journal grâce à la lueur qui illuminait le ciel cette nuit-là, et pendant plusieurs nuits encore. Dans le monde entier, les sismographes ont enregistré un cataclysme survenu apparemment en Sibérie. Malheureusement (ou heureusement, selon le point de vue), l'explosion avait eu lieu en un endroit tellement reculé et à une époque de tels bouleversements politiques, qu'aucun chercheur n'a pu repérer ni aller visiter le site pendant plus de vingt ans. Il a fallu attendre que Léonard Kulik, le pionnier russe en matière de recherche en météorites, parvienne à gagner cette région inhospitalière en 1927, pour que quelqu'un d'autre que des membres de tribus locales puisse contempler le désastre et constater sa nature particulière. A l'épicentre de l'explosion il n'y avait pas un large cratère contenant une « roche » en son milieu, comme on aurait pu s'y attendre, mais seulement quelques flaques de boue d'un ovale

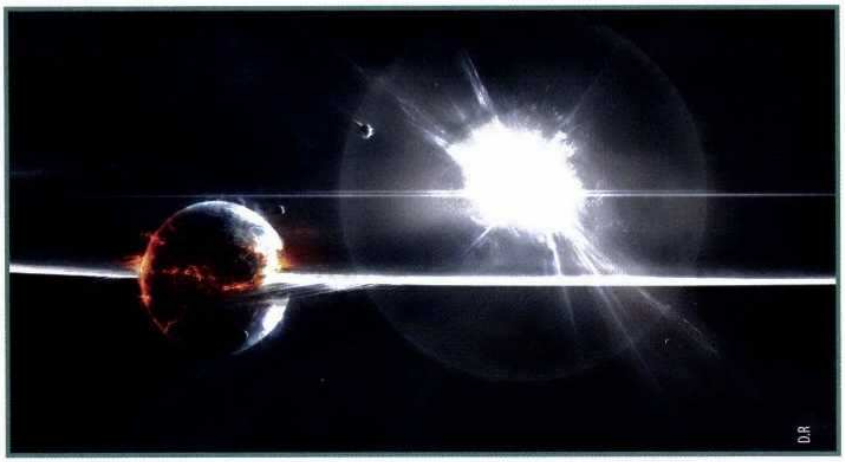
L'événement de la Tunguska en 1908 a sans doute pour origine l'explosion d'un débri cométaire ou d'un astéroïde dans l'atmosphère.

très net. La documentation sur Tunguska passe généralement rapidement sur les flaques de boue, puisque Kulik n'a pas pu faire état de fouilles prouvant qu'il y avait eu une météorite et s'est contenté d'examiner les autres aspects de l'explosion[15]. »

De quoi disposons-nous jusqu'ici ? Nous avons un événement qui semble avoir affecté la Sibérie orientale et le nord de l'Amérique septentrionale plus sévèrement que d'autres lieux, bien que ce qui s'est produit ait certainement été un événement affectant le monde entier. Nous avons déjà parlé de l'évidence d'un « bombardement nucléaire » dans la région des Grands Lacs, fournie par Firestone et Topping, qui nous disent : « Les datations au radiocarbone des vestiges trouvés au nord-est de l'Amérique du Nord montrent que lesdits restes sont de 10 000 ans plus récents dans la partie occidentale du pays. Du matériel en provenance du site paléo-indien de Gainey dans le Michigan, daté de 2880 ans av. J.C. par Ie radiocarbone, donne par la thermoluminescence un âge de 12 400 Av. J.C. Les anomalies de ce genre concernant le nord des Etats-Unis et le Canada sont tellement nombreuses qu'il n'est pas possible de les expliquer par d'anciennes aberrations dans l'atmosphère ou d'autres contenants de radiocarbone, ni par une contamination des échantillons. [...] Notre recherche indique que toute la région des Grands Lacs, et même au-delà, a été soumise à des bombardements de particules et à une irradiation nucléaire catastrophique, qui a produit des neutrons thermiques secondaires à partir d'interactions avec les rayons cosmiques. Les neutrons ont produit d'inhabituelles grandes quantités de Pu239 qui a substantiellement altéré les quantités naturelles d'uranium. [...]

De fortes augmentations en C14 sont observées dans les données marines correspondant aux années 4000, 32 000 – 34 000, et 12 500 av. .J.C. Ces augmentations coïncident avec des déplacements géomagnétiques. [...] L'énorme énergie libérée par la catastrophe de 12 500 av. J.C peut avoir chauffé l'atmosphère jusqu'à plus de 1000° C au-dessus du Michigan, et le flux de neutrons en des endroits situés plus au nord peut avoir provoqué la fonte d'un volume considérable de glace. Les effets des radiations sur les plantes et les animaux exposés aux rayons cosmiques doivent avoir été mortels, comparables à une irradiation dans un réacteur de 5 mégawatts pendant plus de 100 secondes. Le schéma général de la catastrophe correspond au schéma des extinctions en masse avant la période de l'Holocène. L'hémisphère occidental a été plus affecté que l'hémisphère oriental, l'Amérique du Nord plus que l'Amérique du Sud, et l'Amérique septentrionale orientale plus que l'Amérique septentrionale occidentale.

15 Howard, George A., The Carolina Bays : http://www.georgehoward.net/cbays.htm



L'explosion d'une supernova peut avoir des conséquences désastreuses pour les planètes à proximité.

L'extinction dans la région des Grands Lacs a été plus rapide et plus prononcée que partout ailleurs. Les plus grands animaux ont été plus affectés que les plus petits, un modèle conforme aux attentes selon lesquelles l'exposition à des radiations affecte davantage les grands organismes que les petits[16]. »

Firestone et Topping penchent en faveur de l'idée que ces preuves d'une irradiation nucléaire sont le résultat d'un « bombardement de rayons cosmiques » à partir, peut-être, d'une supernova. D.S. Allan, un biologiste de Cambridge, et J. B. Delair, coauteur de Cataclysm !, publié en 1995 au Royaume-Uni, penche aussi pour l'hypothèse de la supernova. La preuve de l'explosion d'une supernova, sous la forme d'aluminium 22 (accompagnée d'autres preuves scientifiques et mythologiques), trouvé en importante concentration aux extrémités de notre système solaire, a permis à Allan et Delair de conclure qu'une explosion stellaire a probablement causé cette destruction massive. Du minerai de fer séjournant dans la terre depuis 11 000 ans a montré que sa polarité magnétique s'était violemment renversée. Cela suggère sans aucun doute une rencontre extraterrestre avec un agent puissamment magnétique à cette période. L'explication par une supernova ne tient cependant pas compte de toutes les évidences, et en particulier des preuves géologiques et mythiques de bombardements massifs par des astéroïdes.

Le Dr. Paul LaViolette, auteur de Earth Under Fire, affirme qu'il a découvert des preuves d'un cataclysme d'un type différent : une volée d'ondes cosmiques résultant d'une explosion au sein de la galaxie. En entrant dans notre système solaire, cette super-onde galactique (le phénomène énergétique le plus puissant survenu dans la galaxie) aurait interrompu la faculté qu'ont les vents solaires de repousser la plupart des particules de poussière cosmique qui tentent d'entrer. LaViolette construit, pour étayer sa théorie scientifique, un échafaudage mythologique dont la partie la plus branlante est qu'il suggère que les explosions au sein de la galaxie sont des événements cycliques qui se produisent tous les 26 000 ans, période en correspondance avec la précession des équinoxes. Il affirme que c'est une grande horloge et que le cycle précessionnel équivaut à la durée d'une Grande Année telle que reconnue par les anciens Grecs, Zoroastriens, et Chinois. La théorie de LaViolette ne repose pas sur du solide, car les explosions qui surviennent au cœur de la galaxie, tout comme les autres phénomènes nucléaires, ne sont que statistiquement probables. En outre, les données dont nous disposons montrent une fréquence plus grande que 26 000 ans, et ses tentatives pour introduire des « mini-explosions » pour expliquer tout cela équivalent a de la prestidigitation. Et puis, sa théorie ne tient pas compte non plus de toutes les preuves, en particulier de l'évidence géologique et mythique de bombardements massifs par des astéroïdes. Qui plus est, la théorie de LaViolette, selon laquelle le cycle précessionnel est « une grande horloge » suppose que l'orientation polaire actuelle est restée stable pendant des éons, et la preuve mythique même sur laquelle il s'appuie contredit cette idée, en particulier les informations décodées qui se trouvent sur la Porte du Soleil à Tiahuanaco, comme nous l'avons dit précédemment.

De ces recherches faites dans tous les sens pour retrouver l'Atlantide, et de ces comparaisons d'évidences paléontologiques, géologiques et archéologiques avec le récit de Platon, il appert que ce que tout le monde oublie est ceci : le récit de Platon parle d'une GUERRE suivie de cataclysmes. Selon le récit de Platon, l'Atlantide était au centre d'un empire d'une extrême richesse économique et d'une grande puissance militaire qui a cherché à réduire toute l'Europe en esclavage. Les Atlantes sont parvenus à défaire de nombreux pays européens. Cependant, la grande

16 Firestone, Richard B., Topping, William, Terrestrial Evidence of a Nuclear Catastrophe in Paleoindian Times, dissertation research, 1990 - 2001.

Le cycle précessionnel de la Terre est-il une grande horloge cosmique ?

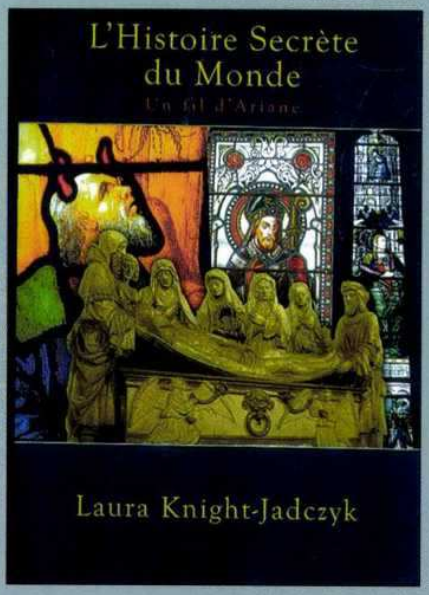
civilisation d'Athènes est parvenue à repousser leurs attaques puis à les repousser hors d'Europe.

Malheureusement, la plupart des témoignages de ce grand exploit ont été perdus à cause d'un énorme déluge qui a anéanti la plus grande partie d'Athènes et tout le continent atlante en un seul jour et une seule nuit. Sans cesse, nous retrouvons le fait que quelque chose de terrible s'est produit sur Terre il y a environ 12 000 ans. Cette période est reprise en permanence par de nombreuses disciplines qui étudient l'antiquité. Il s'agit, comme par hasard, de la période dont parlent les personnages de Platon lorsqu'ils font allusion à la destruction de l'Atlantide à la suite d'une terrible guerre dans laquelle l'Atlantide a été défaite après avoir tenté de conquérir le monde entier, au temps resté dans les mémoires comme du « plus grand déluge de l'histoire de l'humanité » : le Déluge de Noé. ■

Pour en savoir plus

L'Histoire Secrète du Monde

Un fil d'Ariane



Laura Knight-Jadczyk

Editions Pilule Rouge

LES COMÈTES GÉANTES Messagères de Vie et de Mort

Par Docteur William P. Napier

Les comètes sont des jokers dans l'ensemble des corps célestes. Elles font irruption, habituellement sans prévenir, dans la progression ordonnée du ciel. Elles traversent la sphère céleste durant des semaines ou des mois, avec une ou plusieurs queues, avant de s'estomper et disparaître de la vue. À de rares occasions, une comète peut représenter une vision effrayante, et la littérature historique des deux mille ans passés est parsemée de récits de peur provoquée quand une grande comète, avec sa queue rouge enfumée déchirant les cieux, apparaît dans le ciel nocturne.

Dans un passé éloigné, les comptes rendus de ces apparitions étaient souvent amalgamés à des histoires de désastres sur Terre. Une comète appelée Typhon dans la mythologie grecque était liée à une inondation mythologique et la légende de Phaéton, dans laquelle le chariot du Soleil dévia de sa route et où la Terre fut brûlée et puis inondée, peut décrire un impact de météorite exceptionnel. Il y a de bonnes preuves que le ciel néolithique était dominé par une comète géante récurrente et que la Terre passait annuellement à travers une tempête de météores d'une énorme intensité. L'origine de la religion date de ces époques et peut être reliée à ce ciel nocturne spectaculaire. La probabilité que les mythes cosmiques, les mégalithes et l'art datant de cette époque puissent avoir été des réponses sur le sol à des menaces dans le ciel est passée dans les années récentes de l'imagination de Velikovsky à un sujet de discussion érudite sérieuse. À des époques plus scientifiques, aussi, il était souvent suggéré qu'une comète frappant la Terre pourrait créer un chaos mondial. Par exemple, des rencontres passées avec la comète de Halley étaient censées avoir coïncidé avec le déluge de Noé en 2342 av. J.-C. Cette vision catastrophique de l'histoire de la Terre a été largement populaire jusqu'à la fin

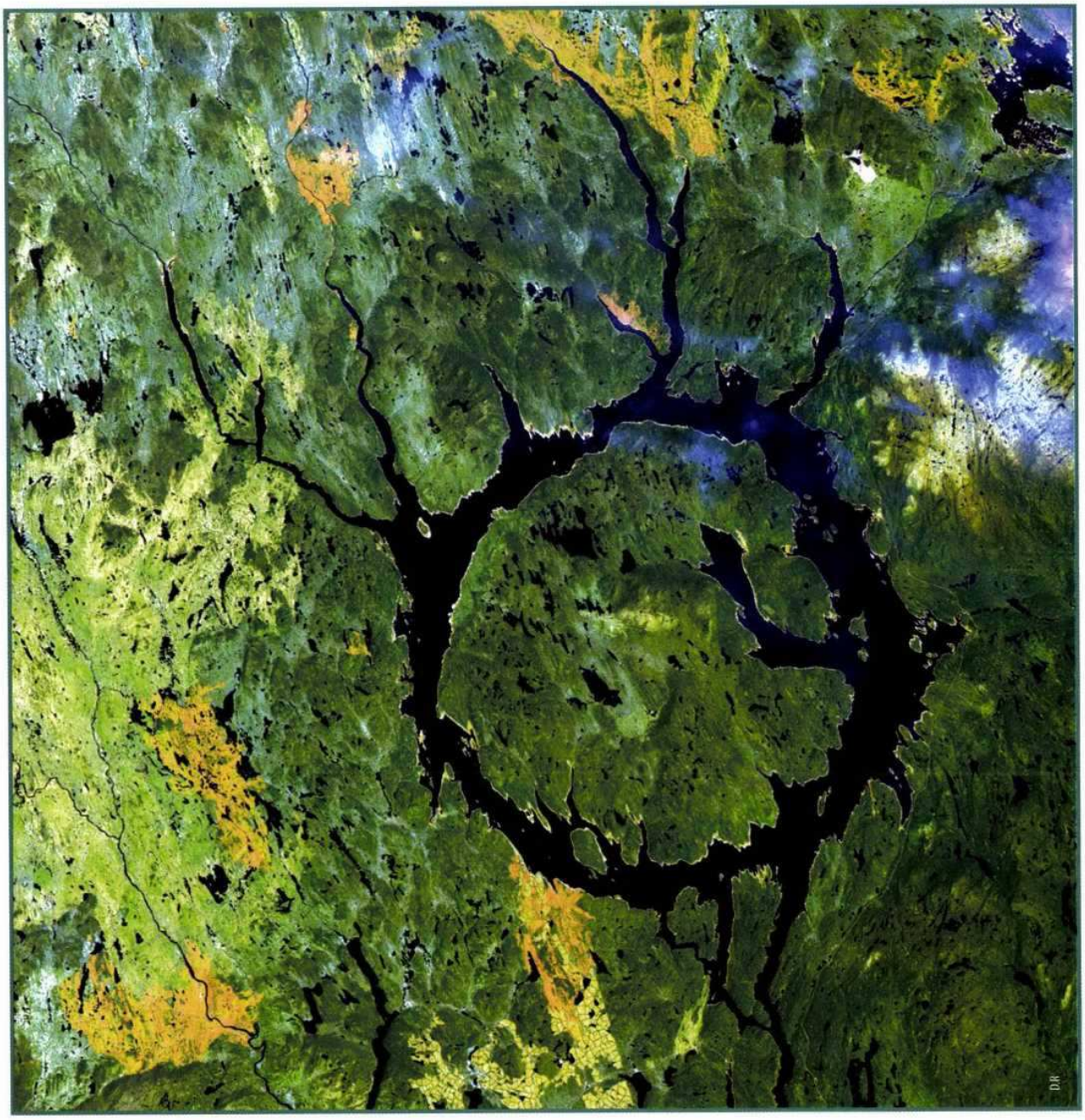
À de rares occasions, une comète peut représenter une vision effrayante.

des années 1830. À partir du milieu du XIXe siècle environ, cependant, elle a été supplantée par une vision uniformitariste, du moins dans le monde anglo-saxon. Cela s'est produit en partie parce que les géologues en sont venus à reconnaître que le paysage terrestre avait été formé sur de longues périodes de temps par des forces graduelles, par l'érosion et une lente formation des montagnes. Les astronomes ont aussi joué leur rôle dans ce changement de perception. Plusieurs comètes revenant périodiquement ont été trouvées associées à des flots de météores annuels. Il semblait que l'état final des comètes n'était rien de plus excitant qu'un essaim de poussières. À l'époque victorienne, les scientifiques étaient libres d'expliquer l'évolution sans être entravés par des pensées de perturbation céleste. Les renaissances occasionnelles de la vision mondiale catastrophiste devinrent le domaine des illuminés. Ce long sommeil dura jusqu'à la fin des années 1970.

Le destructeur des mondes

A la fin des années 1970, une renaissance du catastrophisme est finalement apparue. Quelques facteurs apportèrent ce changement de perception. Primo, des relevés du ciel avec télescopes à grand angle révélèrent l'existence d'une population de petits astéroïdes à grande vitesse, qui transformaient les impacts sur Terre en événements tout à fait communs à des échelles de temps géologiques. Secundo, de grands cratères d'impacts ont été trouvés sur Terre en nombres croissants. Habituellement, ceux-ci étaient recouverts de sédiments ou étaient devenus méconnaissables, étant vus par des géologues avec une pensée terrestre comme rien de plus que, disons, des lacs circulaires. Un exemple est le lac Manicouagan au Canada, de 80 km de diamètre, environ la taille du cratère d'impact Copernicus sur la Lune. Les cadences d'impact à partir des indices sur le terrain et dans le ciel convergent vers la même image : la Terre est une planète fortement bombardée. À partir de ces nouvelles preuves, il ne fut pas long de déduire que les grandes extinctions massives qui peuplent les relevés de fossiles peuvent avoir été provoquées par des forces célestes. Après tout, une comète ou un astéroïde de 10 km frappant la Terre à 25 km par seconde libérerait une énergie de 100 millions de mégatonnes, équivalente à une petite bombe à hydrogène sur chaque kilomètre carré de la surface de la Terre. Il est difficile de croire qu'un tel événement ne laisserait pas de traces géologiques ou biologiques ! Un mécanisme tueur pourrait être l'éjection de poussière, occultant la lumière du Soleil, abaissant la photosynthèse et effondrant ainsi la chaîne alimentaire à la base. La chaleur générée par un grand impact, dispersée globalement par des débris ardents, est un autre mécanisme tueur possible : le monde serait sujet à une pluie de feu. Il n'est pas surprenant que de nombreux chercheurs (Urey en 1975, Napier & Clube en 1979, Alvarez en 1980), aient proposé au cours des années que les impacts énormes sont liés aux extinctions massives de la vie comme les extinctions des dinosaures il y a 65 millions d'années.

Contrairement à la littérature populaire, cependant, il est improbable que les bolides de 10 km de diamètre qui créent les plus grands cratères sur Terre soient des astéroïdes. Les astéroïdes dans la ceinture entre Mars et Jupiter sont confinés sur des orbites très stables. Pour être éjecté de la ceinture, un astéroïde doit être poussé par collision de son orbite stable sur une orbite proche



Lac de Manicouagan au Canada.

et instable. Ce mécanisme d'éjection des astéroïdes fonctionne probablement pour des objets de la taille du kilomètre, mais un gros astéroïde est trop difficile à dévier. Les tueurs majeurs alors – les destructeurs planétaires – sont probablement des comètes ou leurs débris. Mais dès que nous regardons les comètes comme les agents des extinctions massives, nous entrons dans un tout nouveau domaine. Et les objets les plus massifs qui entrent dans l'environnement proche de la Terre sur des échelles de temps géologiquement intéressantes sont de rares comètes géantes (disons 100 à 200 km de diamètre). Il est très improbable qu'un tel monstre ait frappé la Terre durant le dernier milliard d'années, sinon il aurait stérilisé la planète. Le sort d'une comète à courte période approchant

du Soleil est de se désintégrer. La poussière créée par une très grande comète formera un disque temporaire autour du Soleil, à l'intérieur duquel la Terre orbitera. Actuellement, nous sommes immergés dans un tel disque, le nuage zodiacal. Cependant, dans le sillage d'une désintégration d'une comète géante, la masse de ce nuage zodiacal augmentera de centaines ou de milliers de fois sa masse actuelle. A l'intérieur, se trouveront des débris plus grands, allant de graviers glacés centimétriques à des fragments de plusieurs kilomètres de la comète d'origine. Le résultat est que pour une période de dizaines de milliers d'années suivant l'arrivée d'une super comète, l'environnement de la Terre devient extrêmement dangereux. Des petites particules de poussière peuvent affluer. Le refroidissement résultant peut diminuer le niveau des océans de quelques centaines de mètres, changeant la vitesse de rotation de la Terre et provoquant des contraintes à l'interface noyau-manteau comparables à celles impliquées dans le mouvement tectonique des plaques.

Des variations climatiques rapides, coupées probablement par des perturbations tectoniques mondiales, sont ensuite attendues. Une extinction cosmique massive est ensuite une affaire bien plus compliquée qu'un simple impact énorme. C'est plutôt une affaire d'impacts multiples couplés peut-être avec du volcanisme, des épanchements de lave et des changements climatiques rapides étendus. Il se trouve que cette image plus complexe correspond nettement mieux aux relevés détaillés des événements aux limites d'extinction bien étudiées, en particulier les extinctions par étapes et les sévères refroidissements de la Terre il y a 36 à 39 millions d'années, et l'extinction des dinosaures il y a 65 millions d'années qui était précédée par un réchauffement à effet de serre rapide sur 200 000 ans suivi par un refroidissement durant les derniers 300 000 ans, accompagné par un épanchement massif de lave en Inde au cours de la même période et le dépôt de plusieurs couches de petites sphérules au Mexique, dans l'Océan Indien et autres endroits, indiquant probablement une multiplicité d'impacts. Les extinctions de nombreuses formes de vie comme les bivalves ou les ammonites étaient en cours longtemps avant le gros impact qui créa le cratère Chicxulub de 170 km il y a 65 millions d'années.

Cratère Copernicus, sur la Lune.

La connexion galactique

L'arrivée des comètes donne aussi une structure au relevé terrestre des catastrophes. Beaucoup de comètes dérivent du nuage d'Oort, un grand essaim comprenant 100 milliards de comètes dont certaines orbitent à des distances jusqu'à 50 000 unités astronomiques, un quart du chemin vers l'étoile la plus proche. Les comètes orbitant au-delà de cette distance seraient envoyées dans l'espace interstellaire par l'action gravitationnelle des étoiles et des nébuleuses qui passent tout près. Le Soleil a une emprise gravitationnelle ténue sur les comètes du nuage d'Oort et il n'est pas surprenant que ce nuage soit sensible à l'environnement galactique. Il est perturbé de temps en temps par des étoiles qui passent, par des nébuleuses massives ou quand le système solaire pénètre dans les bras spiralés de la Galaxie – car notre Galaxie est une spirale à bras ouverts. Toute perturbation de ce type envoie un essaim de comètes qui plongent dans le système planétaire intérieur et avec de la chance nous pourrions être capables de voir les effets des pénétrations dans les bras de la spirale ou du passage d'une nébuleuse dans le relevé géologique. En fait, quand nous examinons la distribution des âges des cratères d'impacts terrestres bien datés (il y en a moins de cinquante), un modèle remarquable apparaît. Il existe une concentration distincte des âges, avec des épisodes d'impact nettement identifiables (sept au cours des derniers

Le nuage de Oort.

250 millions d'années). La plupart des plus grands cratères appartiennent à ces épisodes d'impacts. Il semble qu'il y ait une « bruine » de petits impacts – probablement des égarés de la ceinture des astéroïdes – sur lesquels sont superposés de puissants épisodes de bombardement, chacun comprenant un essaim de projectiles, comprenant des impacteurs majeurs produisant des collisions d'une énergie de 50 à 100 millions de mégatonnes. On peut s'attendre à ce que des épisodes de bombardement de cette sorte produisent des extinctions massives de la vie et des perturbations géologiques.

D'une manière remarquable, les deux plus grandes extinctions massives coïncident avec des passages du système solaire à travers les bras spiralés de la Galaxie. La vie la plus proche qui s'est éteinte à l'époque précambrienne semble avoir été l'événement du Permo-Triassique il y a 245 millions d'années, quand peut-être 95 % des espèces se sont éteintes. À cette époque, le système solaire passait à travers un bras spiralé connu comme le bras Scutum. Et il y a environ 60 à 70 millions d'années, couvrant l'époque de l'extinction massive du Crétacé-Tratiaire, le système solaire passait à travers le bras du Sagittaire. Sans ce passage, les dinosaures pourraient bien être encore avec nous et l'homo sapiens n'existerait probablement pas : nous sommes des enfants de la Galaxie. Et pourtant, la vie a perduré sur Terre, sans aucun doute survivant pendant longtemps à de nombreux impacts et autres perturbations cosmiques. Antérieurement à cela, nous entrons dans l'ère de ce qu'on appelle le Grand Bombardement Tardif. C'était une époque concernant les premiers 10 % de l'histoire de la Terre quand le taux d'impacts était peut-être un millier de fois plus élevé qu'aujourd'hui : les Highlands lunaires fortement cratérisés appartiennent à cette ère. La chaleur générée par ces grands impacts, à cette époque, aurait élevé à plusieurs reprises la température de la croûte à plus de 100 °C et donc stérilisé la Terre. Probablement, les océans ne pourraient exister parce qu'ils seraient en ébullition. Quelle que soit la cause de ce bombardement gigantesque, il semble s'être terminé brutalement il y a environ 3,8 milliards d'années. Il est frappant qu'on trouve de la vie sur la Terre aussitôt que ce bombardement se soit apaisé.

Sans Jupiter et Saturne, les comètes arrivant du nuage d'Oort soumettraient la Terre à un bombardement soutenu comparable à celui de la jeune Terre. Mais ces planètes géantes agissent comme de puissants aimants, déviant gravitationnellement les comètes à longue période du système planétaire intérieur. Nous devons notre existence à Jupiter et Saturne. Cela soulève une contrainte intéressante sur l'existence des formes de vie basées sur le carbone dans d'autres systèmes solaires : un environnement protégé est essentiel. L'argument est tout à fait général et ne dépend que des énergies cinétiques et des fréquences d'impacts des petits corps qui sont vraisemblablement un accompagnement universel aux systèmes planétaires. L'évidence Le passé de la terre met en évidence que la vie a une capacité à résister aux frondes et flèches cosmiques sur de très longues périodes, à partir du moment où ces impacts ne sont pas trop énergétiques au point de stériliser la planète. Cela doit se résumer aux pouvoirs de réplication de la vie. Un seul micro-organisme avec un temps de réplication d'une heure, survivant à un grand désastre cosmique, repeuplerait en un an un océan riche en nutriments.

Un mécanisme pour une panspermie interstellaire

Nous pouvons spéculer que la vie est peut-être un phénomène cosmique plutôt que simplement terrestre, flottant dans la Galaxie et prenant racine où elle peut. Si c'est ainsi, cela affecterait profondément notre perception

La vie est-elle venue de l'espace ?

de la signification cosmique de la vie. Mais nous avons besoin d'un mécanisme pour une panspermie interstellaire. Et ici, de manière inattendue, les comètes géantes semblent le fournir. Il est évident depuis longtemps qu'un grand impact peut éjecter des matériaux d'une planète. Les stries du cratère Tycho, facilement observables aux jumelles, couvrent tout l'hémisphère lunaire et sont une preuve que des matériaux peuvent être envoyés à des milliers de kilomètres d'un site d'impact. Un grand impact rapide sur le sol de la Terre enverrait une masse de roches terrestres égale à une fraction d'un pour cent de la masse de l'impacteur en orbite autour du Soleil. La plupart de ces matériaux seraient rapidement capturés par la Terre, une partie tombant finalement sur le Soleil, mais une petite proportion, sujet à la faible influence des perturbations planétaires

Sans Jupiter et Saturne, les comètes arrivant du nuage d'Oort soumettraient la Terre à un bombardement soutenu comparable à celui de la jeune Terre. Mais ces planètes géantes agissent comme de puissants aimants, déviant gravitationnellement les comètes à longue période du système planétaire intérieur.

aléatoires serait finalement éjectée du système solaire. On estime qu'environ 10 tonnes de matériaux de surface terrestre sont arrachées tous les ans en raison d'impacts. Un gramme de sol rocheux peut contenir 10 millions de microbes et les micro-organismes occuperont chaque micro fissure du bloc rocheux. Protégés de la lumière ultraviolette, il est probable que les micro-organismes pourraient survivre durant, disons, une centaine de milliers d'années avant que les rayons cosmiques ne les détruisent finalement. Ce chiffre peut être prudent : des temps de survie de 100 millions d'années contre les rayons cosmiques ont été proposés. Ici, cependant, nous avons un problème. Ces blocs rocheux auraient de grandes chances de se perdre dans l'espace interstellaire. Il est improbable que tout bloc rocheux porteur de vie émanant de la Terre

n'ait jamais atterri sur une autre planète : les distances à couvrir sont trop grandes.

Mais la situation change radicalement si, lorsque les blocs rocheux porteurs de vie sont éjectés de la Terre, ils sont ensuite érodés en particules sub-microscopiques. Une particule de quelques microns de diamètre est rapidement éjectée du système solaire par la pression solaire. Une érosion rapide se produit quand une comète géante est envoyée sur une orbite à courte période et croise l'orbite de la Terre. Dans ce cas, la masse du nuage zodiacal est augmentée dans de très grandes proportions. Un bloc métrique, frappé à 15 km/s par les particules de poussière cométaire, peut être réduit à des particules de la taille du micron en une décennie. Ces comètes sont envoyées sur des orbites convenables tous les 100 000 ans environ et le processus n'est pas rare. Le résultat de cette érosion rapide est, non une poignée de corps, mais peut-être 10^{18} particules envoyées chaque année dans l'espace interstellaire. La Terre est ainsi entourée par une biosphère en expansion d'une taille de plusieurs années-lumière, contenant un grand nombre de particules de poussière porteuses de vie. Le passage du système solaire à travers ou près d'une nébuleuse qui forme des étoiles se produit tous les 100 millions d'années environ, et ces particules porteuses de vie seront injectées directement dans des systèmes proto-planétaires. De cette manière, tant que des systèmes avec la capacité de développer la vie seront créés dans le processus de formation des étoiles, les codes nécessaires pour la réplication seront déjà présents. Supposons que nous ayons commencé avec une Galaxie dans laquelle les planètes

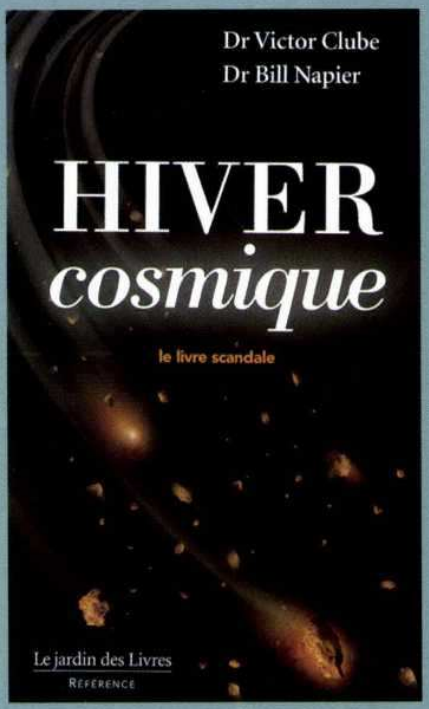
Sir William Herschel a présenté une vision du monde dans laquelle les comètes se déplaçaient d'un système solaire à un autre, renouvelant la vie à leur passage.

réceptives à la vie soient communes mais sur lesquelles la vie n'a pas encore pris. Alors avec un ensemencement initial de la Terre seule, tout le disque galactique deviendrait porteur de vie en quelques milliards d'années. La vie se répandrait comme une réaction en chaîne dans une explosion nucléaire.

Tout comme la notion des comètes destructrices de mondes est très ancienne, de même leur dimension créatrice l'est aussi. En 1790, Sir William Herschel a présenté une vision du monde dans laquelle les comètes se déplaçaient d'un système solaire à un autre, renouvelant la vie à leur passage. Il n'y a rien de nouveau sous le Soleil ! Ainsi, ces rares grands corps glacés – les comètes géantes – ont bien plus de signification pour la vie que nous pouvions nous y attendre. L'une d'elles peut avoir eu un effet profond sur la manière dont nos ancêtres ont perçu le monde autour d'eux. Elles peuvent avoir été un facteur majeur dans l'évolution de la vie sur notre planète. Et elles peuvent aussi avoir joué un rôle vital dans l'expansion de la vie dans notre Galaxie.■

Pour en savoir plus

HIVER Cosmique



Dr Victor Clube
Dr Bill Napier

Editions
Jardin des Livres

MYSTÈRES
Mythes & Légendes

> www.exportpresseditions.com

BULLETIN DE COMMANDE À RENVOYER AVEC VOTRE RÈGLEMENT À :

EXPORT PRESS EDITIONS. 36, RUE DES PETITS CHAMPS - 75002 PARIS

(les frais de port sont inclus dans le prix)

☑ **Je commande le(s) numéro(s) des « Mystères Mythes & Légendes » cochés ci-dessous au prix de 8€ l'unité :**

☐1 ☐4 ☐5 ☐6 ☐7 ☐8 ☐9 ☐HS1(12,50€) ☐HS2(9,90€)

☐ **Je règle par chèque à l'ordre de Export Press Editions**

Pour nos amis de l'étranger, paiement par mandat postal SVP

NOM : _____ **Prénom :** _____

Adresse : _____

Ville : _____ **Code postal :** _____

E-mail : _____ **Téléphone:** _____

Conformément à la loi informatique et libertés, vous disposez d'un droit d' accès et de rectification aux données vous concernant.

La fin de toute chair Création et destruction DE LA PREMIERE CIVILISATION

Par Zecharia Sitchin

Cette conviction persistante de l'homme qu'il eut un âge d'or dans sa préhistoire ne peut, en aucun cas, reposer sur la mémoire humaine, car cet événement eut lieu il y a trop longtemps, et l'homme était trop primitif pour enregistrer une seule information concrète pour les générations à venir. Si l'humanité conserve cependant inconsciemment la sensation qu'en ces époques premières l'homme vécut une période de paix et de bonheur, c'est tout simplement par pure ignorance. C'est également parce que les récits de cette époque furent, tout d'abord, racontés à l'humanité, non pas par les premiers hommes, mais par les Néfilim eux-mêmes.

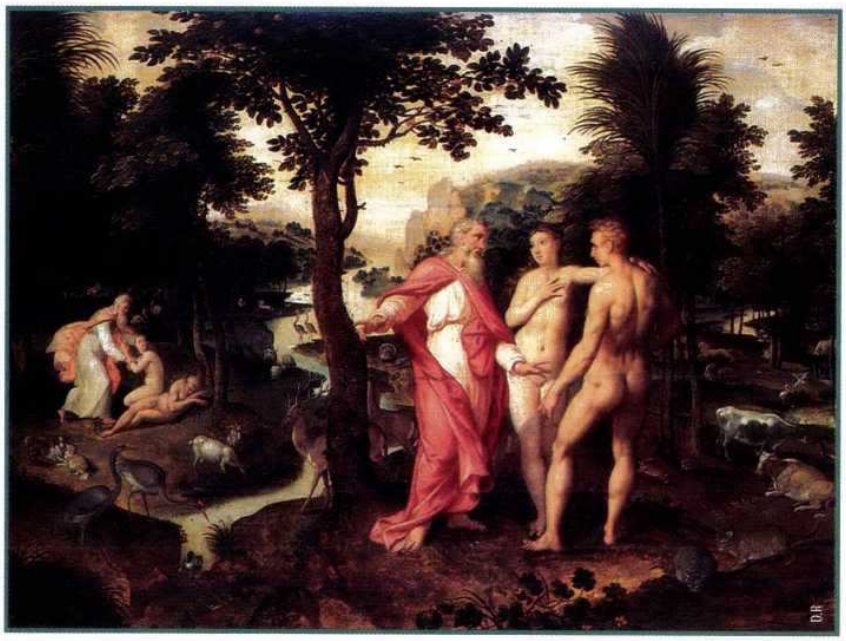
Le seul compte rendu complet des événements qui touchèrent l'homme après son exclusion de la demeure des dieux en Mésopotamie est le conte biblique d'Adam et Ève dans le Jardin d'Éden :

« Et le Dieu Yahvé planta un verger
En Éden, à l'est ;
Il y installa l'Adam
Qu'il avait créé.
Et le Dieu Yahvé
Fit pousser de la terre
Tous les arbres qui plaisent au regard
Et sont bons à manger ;
Et l'Arbre de Vie était dans le verger
Et l'Arbre de la Connaissance du bon et du mauvais...
Et le Dieu Yahvé prit l'Adam
Et l'installa dans le Jardin de l'Éden
Pour qu'il le travaille et l'entretienne. Et le dieu Yahvé
Commanda à Adam :
« De chaque arbre du verger tu peux manger ; mais l'arbre de la Connaissance du bon et du mauvais tu ne mangeras pas ; car le jour où tu en mangeras tu en mourras sûrement ».

Quoique les Terriens eussent à leur disposition deux arbres aux fruits vitaux,

il leur était défendu de cueillir les fruits d'un seul : l'Arbre de la Connaissance. Le Dieu - à ce moment-là - semblait peu soucieux que l'homme cueille le Fruit de Vie. Or l'homme ne put même pas respecter une simple interdiction ; c'est ainsi que commença la tragédie. Le tableau idyllique laissa bientôt la place aux événements dramatiques que les savants et les théologiens de la Bible appellent Chute de l'Homme. C'est un conte fait de commandements divins non respectés, de mensonges divins d'un serpent rusé (mais qui lui dit la vérité), de sentence et d'exil. Surgissant de nulle part, le Serpent défia les avertissements solennels de Dieu :

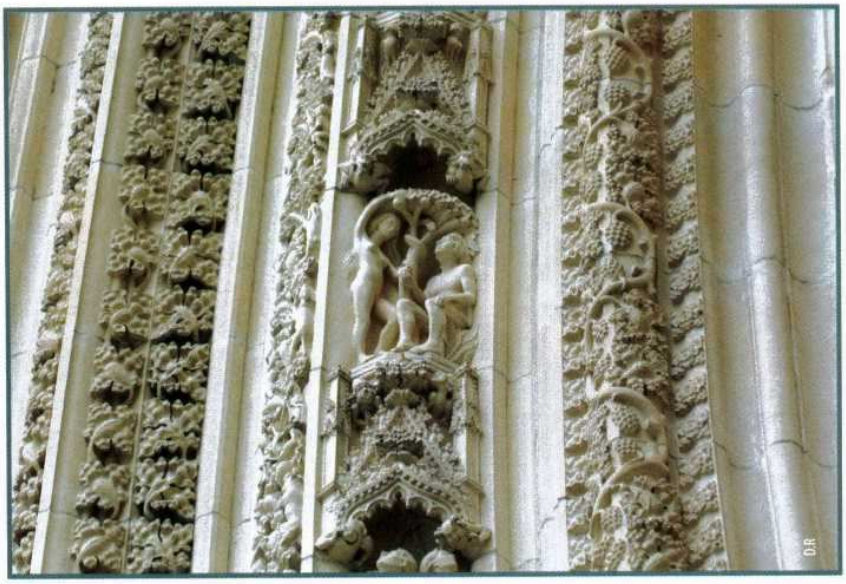
« Et le Serpent... dit à la femme :
« Le Dieu a-t-il vraiment dit
« Tu ne devras te nourrir à aucun arbre du verger ? »
Et la femme répondit au Serpent :
« Des fruits des arbres du verger nous pouvons manger ;
c'est le fruit de l'arbre au
cœur du verger dont Dieu a dit :
« Vous n'en mangerez pas ni le toucherez sous peine de mourir ».
Et le Serpent dit à la femme :
« Nenni, en vérité, tu ne mourras point ;
c'est seulement que Dieu sait bien
que le jour où tu en mangeras
tes yeux s'ouvriront
et tu seras comme le Dieu -
en connaissance du bien et du mal. »
Et la femme vit que l'arbre était bon à manger
Et qu'il était plaisant à admirer ;
Et l'arbre. avait le désir de rendre chacun sage ;
Et elle prit de son fruit et mangea,
Et en donna aussi à son compagnon, et il mangea.
Et les yeux de chacun d'eux s'ouvrirent,
Et ils surent qu'ils étaient nus ;
Et ils assemblèrent des feuilles de figuiers,
Et s'en firent des pagnes. »



Adam et Eve au jardin d'Eden.

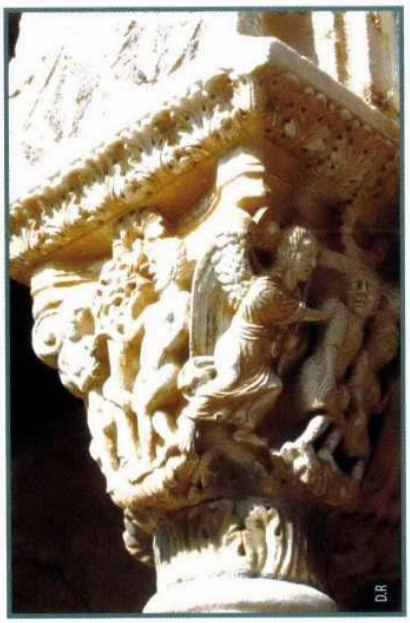
Le serpent tentant Eve et l'incitant à manger des fruits de l'arbre défendu.

On a beau lire et relire ce conte précis et concis, on ne peut s'empêcher de se demander ce que fut véritablement cette confrontation. Ayant reçu l'interdiction, sous peine de mort, même de toucher à l'Arbre de la Connaissance, les deux Terriens se laissèrent convaincre de saisir et de manger ce qui les rendraient aussi « savants » que la divinité. Or, que se passa-t-il ? Ils prirent subitement conscience de leur nudité ! Cet état de nudité était, par conséquent, un aspect principal de tout l'incident. Le conte biblique d'Adam et Ève dans le Jardin d'Éden s'ouvre sur cette phrase : « Et tous deux étaient nus, l'Adam et sa compagne, ils ne ressentaient pas la honte. » Ilfaut comprendre qu'ils étaient à un stade du développement humain moindre que celui d'humains complètement développés : non seulement ils étaient nus, mais ils n'avaient pas conscience de ce qu'impliquait une telle nudité. Une étude plus approfondie du conte biblique suggère que son thème est, en fait, l'acquisition par l'homme de certaines prouesses sexuelles. La « connaissance » dissimulée à l'homme n'avait rien de scientifique. Elle concernait le sexe masculin et féminin, car, dès que l'homme et la femme eurent acquis la « connaissance », « ils surent aussitôt qu'ils étaient nus » et couvrirent leurs organes sexuels. Plus loin le récit confirme le rapport entre la nudité et le manque de connaissance, car, en un rien de temps, la Divinité avait fait le rapprochement :



Que symbolise l'arbre de la connaissance si souvent représentée dans les sculptures médiévales et antiques ?

« Et ils entendirent les pas de Dieu Yahwé
Qui avançait dans le verger dans la brise du jour,
Et l'Adam et sa compagne se cachèrent
Du dieu Yahwé parmi les arbres du verger.
Et Dieu Yahwé appela l'Adam
Et dit « Où es-tu ? »
Et il répondit :
« J'ai entendu ton pas dans le verger
et je fus effrayé, car je suis nu ;
et je me suis caché ».
Et Il dit :
« Qui t'as dit que tu étais nu ?
As-tu mangé du fruit de l'arbre,
dont je t'avais commandé de ne pas manger ? »



Adam et Eve chassés du paradis.

Reconnaissant la vérité, le Travailleur Primitif accusa sa compagne qui, à son tour, accusa le Serpent. Terriblement courroucé, Dieu maudit le Serpent et les deux Terriens. Puis, de façon surprenante, « Dieu Yahvé confectionna pour Adam et sa femme des vêtements de peau, et les en vêtit ». Personne ne peut sérieusement en conclure que le but de cet incident - qui conduisit à l'expulsion des Terriens du Jardin de l'Éden - sert à expliquer, sous forme de conte, comment l'homme en vint à porter des vêtements. Le port des vêtements n'était qu'une manifestation extérieure de la nouvelle « connaissance ». L'acquisition de cette « connaissance » et les tentatives de Dieu à vouloir en priver l'homme constituent le thème central de ces événements. A défaut d'avoir encore mis au jour un équivalent mésopotamien du récit biblique, il reste peu de doute que - comme tous les matériaux bibliques concernant la création et la préhistoire de l'homme - le récit est d'origine sumérienne. Nous avons les lieux : la demeure des dieux en Mésopotamie. Nous avons le jeu de mots très parlant du nom Ève (« celle de la vie », « celle de la côte »). Et enfin, comme dans la demeure d'Anou, les deux arbres vitaux, l'Arbre de Connaisance et l'Arbre de Vie. Les paroles même de la Divinité évoquent une origine sumérienne, car la divinité hébraïque unique reprend le pluriel en s'adressant aux collègues divins qui figuraient, non pas dans La Bible, mais dans les textes sumériens :

« Alors Dieu Yahvé dit :
« Regardez, l'Adam est devenu comme l'un de nous,
pour connaître le bien et le mal.
Et à présent ne pourrait-il pas tendre la main
Et prendre aussi de l'Arbre de Vie,
en manger, et vivre pour toujours ? »
Et Dieu Yahvé chassa l'Adam
du verger de l'Éden. »

Comme le montrent de nombreuses illustrations sumériennes, il y eut une époque où l'Homme, le Travailleur Primitif, servait ses dieux, complètement nu. Il était nu, aussi bien loraqu'il servait à ses dieux le boire et le manaer, que lorsqu'il travaillait dans les champs ou sur les chantiers. Ceh indique clairement que le statut de l'homme vis-à-vis des dieux ne différait guère de celui des animaux domestiques. Les dieux

la Maternité. Tous deux sont entourés de déesses subalternes, qui font penser aux déesses des récits de la création. Face à ces créateurs de l'homme, se trouvent des rangées d'êtres humains dont le trait le plus frappant est qu'ils sont tous semblables, comme des produits d'un même moule. Notre attention se porte aussi à nouveau sur l'ancien conte sumérien traitant des mâles et des femelles imparfaits qu'Enki et la déesse mère firent naître au commencement ; ils étaient dénués de sexualité, c'est-à-dire des êtres sexuellement incomplets. Ce texte évoque-t-il la première phase de l'existence d'un Homme hybride -un être ayant la ressemblance et l'image des dieux, mais incomplet sexuellement : manquant de « connaissance »?

Qui étaient les mystérieux Nephilim des textes antiques ?

Une fois le « modèle parfait » - Adapa/Adam - mis au point par Enki, les techniques de « production-de-masse » utilisées sont décrites dans les textes sumériens : implantation des ovules traités génétiquement dans une «chaine de production » de déesses de naissance, tout en sachant auparavant qu'une moitié produirait des mâles et l'autre des femelles. Non seulement cela indique la technique par laquelle l'homme hybride fut « manufacturé », mais cela implique aussi que l'homme ne pouvait pas procréer lui-même. Il a été découvert récemment que l'incapacité de procréer chez les hybrides est due à une déficience dans les cellules reproductrices. Alors que toutes les cellules contiennent seulement un ensemble de chromosomes héréditaires, l'homme et les autres mammifères peuvent se reproduire car leurs cellules sexuelles - le sperme du mâle et l'ovule de la femelle - en contiennent chacune deux. Mais cette caractéristique unique fait défaut chez les hybrides. Dès à présent, des essais en science génétique sont entrepris afin de pourvoir les hybrides d'un double ensemble de chromosomes dans leurs cellules génétiques, ce qui les rendrait sexuellement « normaux ». Est-ce cette modification que le dieu, dont l'épithète était « Le Serpent », apporta à l'humanité ? Le Serpent de la Bible n'était certes pas un vulgaire serpent : il pouvait tenir une conversation avec Ève, ilconnaissait la vérité au sujet de la « connaissance », et il était d'un rang très élevé pour se permettre, sans hésitation, de dévoiler le mensonge de la divinité. Nous nous souvenons que, dans toutes les traditions anciennes, la divinité principale lutta contre un adversaire Serpent - un conte dont les racines remontent, sans aucun doute, aux dieux de Sumer.

Le conte de la Bible révèle de nombreuses traces quant à son origine sumérienne, y compris la présence d'autres divinités : « l'Adam est devenu l'un d'entre nous. » La possibilité que les rivaux de la Bible -la divinité et le Serpent - représentent Enlil et Enki nous semble entièrement plausible. Leur antagonisme, comme nous l'avons découvert, découlait à l'origine du transfert du commandement de la Terre à Enlil, et cela bien qu'Enki en eut été le vrai pionnier. Pendant qu'Enlil se trouvait confortablement installé au Centre de Contrôle de Mission à Nippour, Enki fut envoyé au Monde d'En-Bas pour organiser les opérations minières. La mutinerie des Anounnaki fut dirigée contre Enlil et son fils Ninourta ; le dieu qui prit la défense des mutins fut Enki. C'est Enki qui suggéra et entreprit la création des Travailleurs Primitifs ; et ce n'est que par

Les Nephilim viendraient-ils de l'espace ? C'est ce que laisse supposer les récits de l'ancienne Sumer.

la force qu'Enlil put obtenir quelques-unes de ces merveilleuses créatures. Au fur et à mesure que les textes sumériens rapportent le cours des événements humains, en règle générale Enki fait figure de protagoniste de l'humanité, et Enlil de maître disciplinaire ou d'antagoniste pur et simple. Le rôle d'une divinité souhaitant priver sexuellement les nouveaux humains, et celui d'une autre divinité désireuse et capable de transmettre le fruit de la « connaissance » à l'humanité, conviennent parfaitement respectivement à Enlil et Enki.

Une fois de plus, les jeux de mots sumériens et bibliques nous viennent en aide. Le terme de la Bible pour « Serpent » est *nahash,* qui signifie bien « serpent ». Mais le mot provient de la racine NHSH, qui veut dire « déchiffrer, découvrir » ; par conséquent *nahash* pourrait vouloir dire « celui qui peut déchiffrer, celui qui découvre les choses », une épithète qui convient à Enki, le principal savant, le Dieu de la Connaissance des Néfilim. En établissant des parallèles entre le conte mésopotamien d'Adapa (celui qui obtint la « connaissance », mais ne réussit pas à obtenir la vie éternelle) et la destinée d'Adam, S. Langdon *(Semitic Mythology)* reproduisit une illustration, mise au jour en Mésopotamie, qui évoque le conte de la Bible : un serpent enlaçant un arbre et désignant son fruit. Les symboles célestes sont significatifs : bien au-dessus, se trouve la Planète du Croisement, représentant Anou ; près du serpent, se trouve le croissant de la Lune, qui signifie Enki. Ce qui conforte le plus nos découvertes est le fait que, dans les textes mésopotamiens, le dieu qui accorda éventuellement la « connaissance » à Adapa n'était autre qu'Enki :

« Il perfectionna pour lui une grande compréhension...
La Sagesse [il la lui avait donnée]...
A lui, ilavait donné la Connaissance ;
La Vie Eternelle, ilne lui avait pas donnée. »

Un conte illustré, gravé sur un sceau cylindrique trouvé à Mari, pourrait très bien représenter une ancienne illustration de la version mésopotamienne du conte de la Genèse. L'illustration montre un grand dieu assis sur un haut monticule dominant des vagues d'eau. Une description évidente d'Enki. Des serpents crachant de l'eau dépassent de chaque côté de son « trône ». La figure centrale est flanquée de deux dieux ressemblants à des arbres. Celui de droite, dont les branches se terminent en forme de pénis, porte un bol qui, semble-t-il, contiendrait le Fruit de Vie. Celui de gauche, dont les branches se terminent en forme de vagin, offre des branches portant des fruits représentant l'Arbre de la « Connaissance » - le don divin de procréation. Debout, à côté, se trouve un autre Grand Dieu ; nous suggérons qu'il s'agit d'Enlil. Sa colère contre Enki est évidente. Nous ne saurons jamais la cause du « conflit dans le Jardin d'Éden ». Mais quels que fussent les motifs d'Enki, ilréussit à perfectionner le Travailleur Primitif et à créer *l'homo sapiens* qui pouvait engendrer sa propre progéniture. Après que l'homme eut acquis la « Connaissance », l'Ancien Testament cesse de le désigner par l'expression « l'Adam » et

Sceau sumérien où le dieu Enki trône.

il adopte pour sujet Adam, une personne spécifique, le premier patriarche de la lignée du peuple auquel s'intéresse la Bible. Cependant, cette prise de conscience de l'homme marqua aussitôt le début du schisme entre Dieu et l'homme.

L'homme n'étant plus un serf muet des dieux, mais une personne se prenant en charge, le Livre de la Genèse attribue cette séparation, non pas à une décision de l'homme lui-même, mais à la mise en vigueur d'une punition décidée par la Divinité : pour éviter que la créature terrestre acquière également la capacité d'échapper à la mort, il devait être chassé du Jardin de l'Éden. Selon ces sources, l'existence indépendante de l'homme ne commença pas en Mésopotamie du Sud, là où les Néfilim avaient établi leurs villes et leurs vergers, mais à l'est, dans la chaîne de montagne de Zagros : « Et Il chassa l'Adam et le fit résider à l'est du Jardin de l'Éden. » Une fois de plus, l'information de la Bible est conforme aux résultats scientifiques : la culture humaine commença dans la région montagneuse au bord de la plaine mésopotamienne. Quel dommage que le récit de la Bible, qui concerne la première vie civilisée de l'homme sur Terre, soit si bref. Chassé de la demeure des dieux, condamné à la vie d'un mortel, mais capable, lui aussi de procréer, l'homme se mit à procréer. Le premier Adam, dont les générations concernent l'Ancien Testament, « connut » sa femme Ève et elle lui donna un fils Caïn, qui laboura la terre, Ensuite Ève donna naissance à Abel, qui était un berger. Tout en laissant supposer que l'homosexualité pouvait être mise en cause, la Bible raconte comment « Caïn se retourna contre son frère Abel et le tua ».

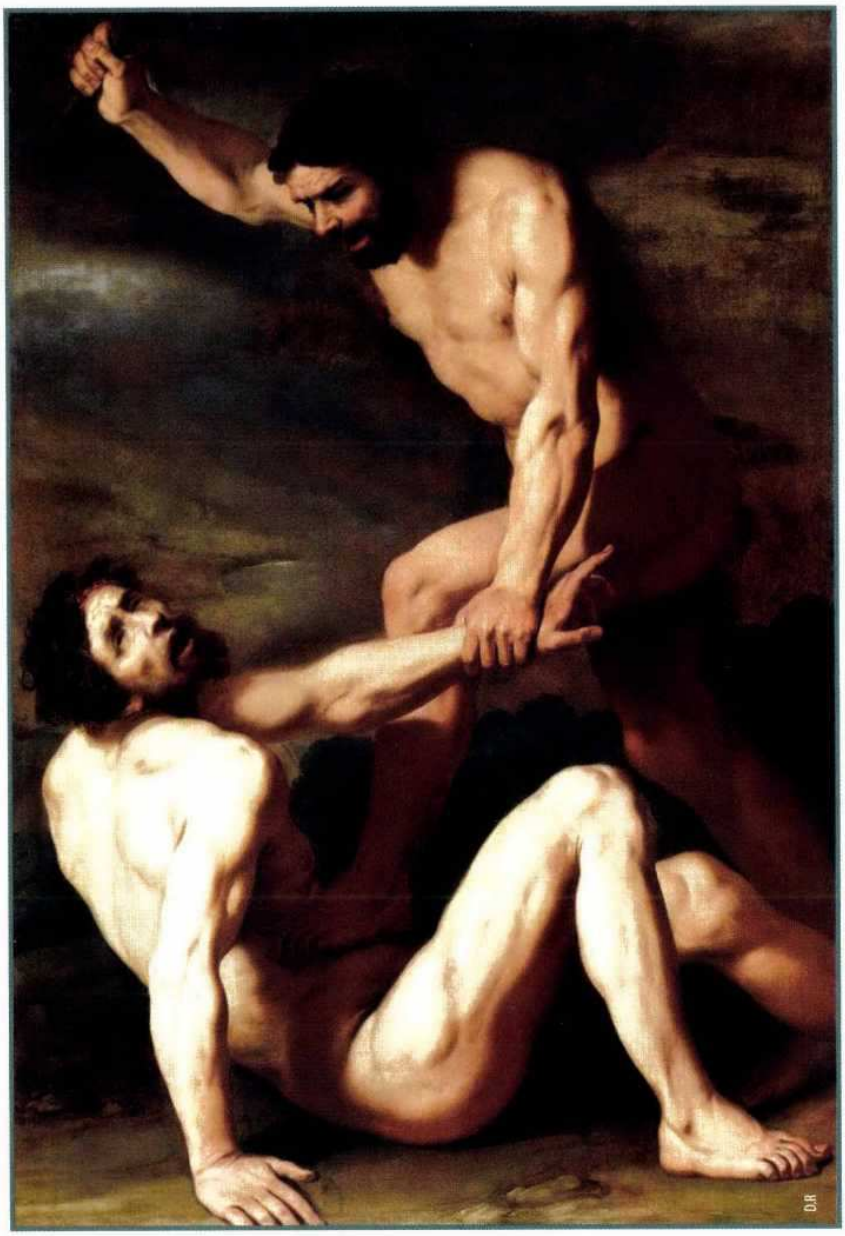
Craignant pour sa vie, la Divinité offrit à Caïn un signe protecteur et lui ordonna d'aller plus vers l'est. Vivant comme un nomade, il finit par s'installer dans « la Terre des Migrations, bien à l'est de l'Éden ». Là, il eut un fils qu'il nomma Énoch (« inauguration ») « et il construisit une ville à laquelle il donna le nom de son fils ». Énoch, à son tour, eut des enfants, des petits-enfants et des arrière-petits-enfants. Lamech naquit au cours de la sixième génération après Caïn ; la Bible attribue à ses trois fils le statut de fondateurs de la civilisation : Jabal « fut le père de ceux qui vivent dans des tentes et ont du bétail » ; Jubal « fut le père de tous ceux qui tiennent la lyre et la harpe » ; Tubal-Caïn fut le premier forgeron. Mais Lamech, tel son ancêtre Caïn, fut mêlé à un meurtre - cette fois-ci d'un homme et d'un enfant. On peut aisément supposer que les victimes n'étaient pas de simples étrangers, car le livre de la Genèse insiste sur cet incident et le considère comme un point crucial dans la lignée d'Adam. La Bible raconte que Lamech fit venir ses deux femmes, mères de trois fils, et leur confessa le double meurtre, déclarant : « Si Caïn pouvait être par sept fois vengé, Lamech le sera soixante-dix et sept fois. » On doit supposer que ce commentaire peu clair concerne la succession ; nous le comprenons comme l'aveu de Lamech à ses deux femmes que l'espoir de la malédiction de Caïn aurait été racheté au bout de la septième génération (la génération de leurs fils), mais en vain. A présent, une nouvelle malédiction d'une bien plus grande durée s'imposait sur la maison de Lamech.

Confirmant que l'événement en question concernait la ligne de succession, les vers suivants nous font part de l'établissement immédiat d'une lignée nouvelle et pure :

« Et Adam connut sa femme à nouveau
et elle lui donna un fils
et l'appela Seth (« fondation »)
car la Divinité a créé pour moi
une autre graine à la place d'Abel, qui
avait été tué par Caïn. »

A partir de là, l'Ancien Testament cesse de s'intéresser à la lignée souillée de Caïn et de Lamech. Sa poursuite des événements humains est dorénavant un récit ancré dans la lignée d'Adam par son fils Seth, puis le premier-né de Seth, Énosh, dont le nom a pris en hébreu la connotation générique d'« être humain ». « C'est dès

lors », précise la Genèse, « que l'on commença à invoquer le nom de la Divinité ». Cette énigmatique déclaration a déconcerté les savants et les théologiens de la Bible à travers les temps. Elle est suivie par un chapitre dressant la généalogie d'Adam, par Seth et Énosh pendant dix générations qui conduisent à Noé, le héros du déluge. Les textes sumériens, qui décrivent les premiers temps où les dieux vivaient seuls à Sumer, détaillent avec la même précision la vie des humains à Sumer, à une époque plus récente, mais avant le déluge. L'histoire originelle et sumérienne du déluge a son « Noé », un « homme de Shourouppak », la septième ville qui fut établie par les Néfilim lorsqu'ils atterrirent sur Terre. A un moment donné, il fut donc permis, aux êtres humains bannis d'Éden - de revenir en Mésopotamie vivre auprès des dieux, de les servir et de les vénérer. Lorsque nous interprétons, cette déclaration de la Bible, cela se déroula aux temps d'Enosh. C'est alors que les dieux permirent aux hommes de revenir en Mésopotamie, pour servir les dieux « et pour invoquer le nom la divinité ».



Lutte entre Abel et Caïn.

Impatient de passer à l'événement épique suivant de la saga humaine, le déluge, le livre de la Genèse donne très peu d'informations, mis à part les noms des patriarches qui suivirent Énosh. Mais la signification du nom de chaque patriarche peut bien faire allusion aux événements qui se déroulèrent durant sa vie. Caïnan (« petit Caïn ») était le fils d'Énosh, par lequel la lignée pure fut assurée. Certains savants interprétèrent le nom comme signifiant « métallurgiste ». Le fils de Caïnan était Mahalal-El (« glorificateur de dieu »). Il était suivi de Jared (« celui qui descendit »), dont le fils Énoch (le « consacré »), à l'âge de 365 ans, fut transporté au Ciel par la Divinité ! Mais trois cents ans plus tôt, à l'âge de soixante-cinq ans, Énoch eut un fils nommé Methuselah ; de nombreux savants, en accord avec Lettia D. Jeffreys *(Ancient Hebrew Names : Their Significance and Historical Value)* traduisent Methuselab par « homme du missile ». Le fils de Methuselah fut nommé Lamech, ce qui signifie « celui qui fut fait humble ». Et Lamech engendra Noah (« répit ») en déclarant : « Que celui-ci nous réconforte de notre travail et de la souffrance de nos mains qu'impose la terre que la divinité a maudite. »

Il semble que, lorsque Noé naquit,

l'humanité souffrait de grandes privations. Le dur travail et le labeur ne conduisaient nulle part car la Terre, qui devait les nourrir, était maudite. Tout était en place pour le déluge - l'événement monumental qui devait détruire de la face de la Terre, non seulement la race humaine, mais aussi toute forme de vie sur les terres et dans les cieux.

« Et la Divinité vit que la méchanceté de l'Homme
était grande sur la terre,
et que tous les désirs pensés dans son cœur
étaient tournés vers le mal, chaque jour.
Et la Divinité se repentit d'avoir créé l'Homme
sur la terre, et Son cœur s'affligea.
Et la Divinité dit :
« Je vais détruire le Terrien que j'ai créé de la surface de la terre ».

Voici de bien vagues accusations pour justifier les mesures draconiennes visant à « éliminer toute chair ». Mais elles manquent de spécificité, et savants tout aussi bien que théologiens ne trouvent aucune réponse satisfaisante aux péchés ou « violations » qui auraient pu contrarier à ce point la Divinité. Les maintes utilisations du terme *chair,* autant dans les vers incriminants que dans les proclamations du jugement, suggèrent, bien évidemment, que la corruption et les violations avaient à voir avec la chair. La divinité était affligée par le mauvais « désir des pensées de l'homme ». L'homme, semblerait-il, après avoir découvert la sexualité était devenu un maniaque sexuel. Qui peut accepter le fait que la divinité ait pu décider d'annihiler l'humanité de la face de la Terre simplement parce que les hommes firent trop l'amour à leurs femmes ? Les textes mésopotamiens

Représentation du dieu Enlil.

parlent ouvertement et avec éloquence de la sexualité et des rapports sexuels des dieux. Il existe des textes décrivant le tendre amour des dieux et de leurs conjointes ; l'amour illicite entre une vierge et son amant, et même l'amour violent (lorsque Enlil viola Ninlil). Il y a une abondance de textes décrivant les préambules amoureux et la copulation chez les dieux, que ce soit avec leurs conjointes officielles ou leurs concubines non officielles, avec leurs sœurs et leurs filles et même leurs petites-filles (le passe-temps préféré d'Enki était de faire l'amour à ses petites-filles). De tels dieux pouvaient difficilement se retourner contre l'humanité qui s'était conduite de la même manière qu'eux.

Nous pensons que la divinité n'était pas seulement motivée par son souci du comportement moral des humains. La cause de la soudaine montée de son écœurement fut l'attitude grandissante de profanation des dieux eux-mêmes. Vue sous cet angle, la signification des premiers vers déconcertants du chapitre 6 de la Genèse s'éclaircit :

« Et il vint à passer,
Lorsque les Terriens commencèrent à augmenter en nombre
sur la face de la Terre,
et ils donnèrent naissance à leurs filles,
que les fils des divinités
virent les filles des Terriens
et elles étaient compatibles,
et ils prirent pour eux-mêmes
des femmes qu'ils choisirent. »

Tel que ces vers le présentent explicitement, c'est lorsque les fils des dieux commencèrent à s'intéresser sexuellement à la progéniture des Terriens que la Divinité s'écria : « C'en est assez ! »

Et la Divinité dit :
« Mon esprit ne protégera pas l'Homme éternellement ;
s'étant égaré, il n'est que chair ».

Pendant des millénaires, cette déclaration est restée tout aussi énigmatique. Présentée à la lumière de nos conclusions à propos de la manipulation

génétique déployée lors de la création de l'homme, les vers apportent un message à nos scientifiques. « L'esprit » des dieux - leur perfectionnement génétique de l'humanité - commençait à se détériorer. L'humanité s'était « égarée », revenant ainsi à un être qui n'était fait « que de chair » - plus proche de ses origines animales et simiesques. Nous pouvons dorénavant comprendre l'importance qu'attacha l'Ancien Testament dans sa distinction entre Noé, « un homme juste... pur dans ses généalogies », et « toute la terre qui était corrompue ». En se mariant avec les hommes et les femmes d'une descendance génétique de moins en moins pure, les dieux se soumettaient eux-mêmes à cette détérioration. En soulignant que Noé, seul, continuait à être génétiquement pur, le conte de la Bible explicite la contradiction de la divinité : venant de décider d'exterminer toute vie de la surface de la Terre, il entreprit de sauver Noé et ses descendants ainsi que « chaque animal sain », et d'autres bêtes et oiseaux « afin de conserver la graine en Vie sur la surface de toute la Terre ».

Représentation du déluge.

Cherchant à déjouer son propre but initial, la divinité prévint Noé de la catastrophe à venir et l'aida à construire l'arche qui porterait sur l'eau les hommes et les créatures qui devaient être sauvés. Noé ne reçut qu'un délai de sept jours. Il réussit néanmoins à construire l'arche et à la rendre étanche, à rassembler toutes les créatures, à les placer avec sa famille à bord, à charger les provisions, le tout en temps voulu. « Et il advint qu'après les sept jours, les eaux du déluge s'abattirent sur la terre ». Ce qui advint est décrit au mieux dans la Bible :

« Ce jour-là,
toutes les fontaines de la grande profondeur éclatèrent,
et les vannes des cieux furent ouvertes...
Et le Déluge fut quarante jours sur la Terre,
et les eaux augmentèrent, et portèrent l'arche,
et elle fut soulevée au-dessus de la terre.
Et les eaux gagnèrent en puissance
et gonflèrent énormément sur la terre,
et l'arche flottait sur les eaux.
Et les eaux devinrent d'une puissance extrême sur la terre
et toutes les hautes montagnes furent recouvertes,
celles qui sont sous tous les cieux :
l'eau régna à 15 coudées au-dessus d'elles,
et les montagnes furent recouvertes.
Et toute chair périt...
L'homme comme le bétail, les choses rampantes
et les oiseaux des cieux
furent rayés de la face de la Terre ;
Et seuls restèrent Noé,
et ceux qui étaient avec lui dans l'arche. »

Les eaux régnèrent sur la Terre durant 150 jours, quand la divinité...

« ...fit souffler un vent sur la Terre,
et les eaux furent calmées.
Et les fontaines des profondeurs furent closes,
tout comme les vannes des cieux ;
et la pluie des cieux fut stoppée.
Et les eaux commencèrent à se retirer de la Terre,
allant et venant.

Et après cent cinquante jours,
les eaux baissèrent ; ·
et l'arche reposa sur les Monts d'Ararat. »

Selon la version de la Bible, cette épreuve subie par l'humanité commenca « dans la six centième année de la vie de Noé, au deuxième mois, au dix-septième jour du mois ». L'arche reposa sur les monts d'Ararat « dans le septième mois, le dix-septième jour du mois ». La montée des eaux et leur « retour » progressif - assez pour baisser et permettre à l'arche de s'immobiliser sur les pics d'Ararat - durèrent ainsi cinq mois. Puis, « les eaux continuèrent à diminuer, jusqu'à ce que les sommets des montagnes » - et pas uniquement les majestueux Ararats - « fussent visibles au onzième jour du dixième mois », presque trois mois plus tard. Noé attendit encore quarante jours. Alors, il envoya un corbeau et une colombe « pour voir si les eaux avaient baissé et disparu de la surface du sol ». Au troisième essai, la colombe revint, tenant en son bec une feuille d'olivier, cela indiquant que les eaux avaient suffisamment reculé pour être plus basses que la cime des arbres. Peu de temps après, Noé envoya à nouveau la colombe, « mais jamais elle ne revint ». Le déluge était fini.

« Et Noé enleva le toit de l'Arche
et regarda, et contempla :
la surface du sol était sèche. »

« Au deuxième mois, le vingt-septième jour du mois, la terre sécha. » C'était la six cent et unième année de Noé. L'épreuve avait duré un an et dix jours. Alors Noé - et tout ce qui était avec lui dans l'arche – sortit. Et il construisit un autel pour offrir sur le bûcher des sacrifices à la divinité.

Représentation médiévale de l'arche de Noé.

« Et la Divinité huma l'odeur appétissante
et se dit en son for intérieur :
« Je ne maudirai plus jamais la terre sèche
à cause du Terrien ;
car le désir de son cœur est le mal dès sa jeunesse. »

« L'heureux dénouement » est tout aussi empli de contradictions que l'est l'histoire du déluge. Elle commença par une longue condamnation de l'homme pour diverses abominations, dont la violation de la pureté des jeunes dieux. On en vient à la décision terrible de faire périr toute chair et cela semble entièrement justifié. Puis la même divinité se précipite pour, en à peine sept jours, s'assurer que la graine de l'humanité et des autres créatures ne périsse pas. Le choc passé, la divinité est alléchée par l'odeur de viande rôtie et, oubliant sa résolution première de mettre fin à l'existence de l'humanité, ferme les yeux sur toute cette histoire, avec pour excuse que les mauvais désirs de l'homme sont immanents à sa seule jeunesse. Cependant, ces doutes quant à la véracité de l'histoire s'estompent pour qui comprend que le compte rendu biblique est une version éditée du récit original sumérien. Comme dans les autres cas, la Bible monothéiste a ramené à un unique Dieu les rôles joués par plusieurs dieux qui n'étaient pas toujours d'accord les uns avec les autres. Jusqu'aux découvertes archéologiques de la civilisation mésopotamienne et au décryptage des littératures akkadienne et sumérienne, l'histoire biblique du déluge était unique, appuyée seulement par quelques mythologies primitives éparpillées dans le monde. La découverte de « l'Épopée de Gilgamesh » akkadienne mit l'histoire du déluge de la

DESTRUCTION DE LA PREMIERE CIVILISATION

Genèse en ancienne et vénérable compagnie, rehaussée, par ailleurs, par la découverte plus tardive de vieux textes ou fragments de l'original sumérien.

Le héros du récit mésopotamien du déluge était Ziusudra en sumérien (Utnapishtim en akkadien), qui fut emmené dans la demeure céleste des Dieux après le déluge pour y vivre à jamais heureux. Quand, dans sa recherche de l'immortalité, Gilgamesh finit par atteindre le lieu, il demanda conseil auprès de Utnapishtim eu égard à la vie et la mort. Utnapishtim dévoila à Gilgamesh - et par lui à toute l'humanité post-diluvienne – le secret de sa survie, « une affaire cachée, un secret des dieux » - la « vraie histoire » (pourrait-on dire) du déluge. Le secret révélé à Gilgamesh était que, avant l'élimination causée par le Déluge, les Dieux se réunirent et votèrent la destruction de l'humanité. Le vote et la décision furent tenus secrets. Mais Enki s'en fut trouver Utnapishtim, le souverain de Shourouppak, pour le prévenir de la calamité qui se préparait. En adoptant des méthodes d'agent secret, Enki parla à Utnapishtim caché derrière un paravent de roseau. En premier lieu, ses révélations restaient sibyllines. Puis son conseil et sa mise en garde furent sans ambiguïtés :

« Homme de Shourouppak, fils de Ubar-Tutu :
Détruis ta maison, construis un bateau !
Abandonne tes biens, cherche ta vie !
Renonce à tes affaires, maintiens ton âme en vie !
À bord du bateau, emmène la graine de toutes les choses vivantes ;
Ce bateau tu construiras -
ses dimensions seront sur mesure. »

Les similitudes avec l'histoire biblique

L'histoire du Noé biblique présente d'incroyables similitudes avec les héros des plus anciens textes sumériens.

sont évidentes : Un déluge se prépare ; un seul homme est prévenu ; il doit prendre avec lui et sauver « la graine de toutes les choses vivantes ». Toutefois, la version babylonienne est plus plausible. La décision de détruire et la volonté de sauver ne sont pas les actes contradictoires d'une même divinité, mais ceux de plusieurs. De plus, la décision de prévenir et de sauver la graine de l'homme est un acte de défi d'un dieu (Enki), agissant en secret et à l'encontre de la décision commune des autres grands dieux. Pourquoi Enki prit-il le risque de défier les autres dieux ? Avait-il l'unique souci de préserver *sa* « merveilleuse œuvre d'art », ou a-t-il agi dans une ambiance de rivalité ou d'hostilité grandissante entre lui et son frère aîné, Enlil ? La réalité de l'existence d'un tel conflit entre les deux frères est mise en relief dans l'histoire du déluge. Utnapishtim posa à Enki la question qui s'imposait : Comment pouvait-il, lui, Utnapishtim, expliquer aux autres citoyens de Shourouppak la construction d'un vaisseau de forme singulière et l'abandon de toute possession ? Enki le conseilla :
« Ainsi tu leur parleras :
« J'ai appris qu'Enlil m'est hostile,
de sorte que je ne peux plus demeurer dans votre ville,
ni poser pied sur le territoire d'Enlil.
Par conséquent, je descendrai vers l'Apsu,
pour demeurer avec mon Seigneur Ea ».

L'explication devait être présentée ainsi : disciple d'Enki, Utnapishtim ne pouvait plus demeurer en Mésopotamie, et il construisait un bateau avec lequel il avait l'intention de voguer vers le Monde d'En-Bas (d'après nos recherches, l'Afrique du Sud) pour y demeurer avec son seigneur Ea/Enki. Les vers qui suivent suggèrent que la région souffrait d'une période de sécheresse ou d'une famine ; Utnapishtim (sur les conseils d'Enki) devait affirmer aux résidents de la ville que, si Enlil le voyait partir, « la terre aurait [à nouveau] son plein d'abondantes récoltes ». Pour les autres résidents de la ville, cette excuse sembla valable. Ainsi trompés, les gens de la ville ne questionnèrent plus la construction de l'arche, mais, en fait, aidèrent à la construire. Utnapishtim les poussa à travailler plus vite en abattant et en leur servant des bœufs et des moutons « tous les jours » et en abondance du « vin rouge, de huile, et du vin blanc ». Même les enfants furent pressés de transporter le bitume servant à l'étanchéité.

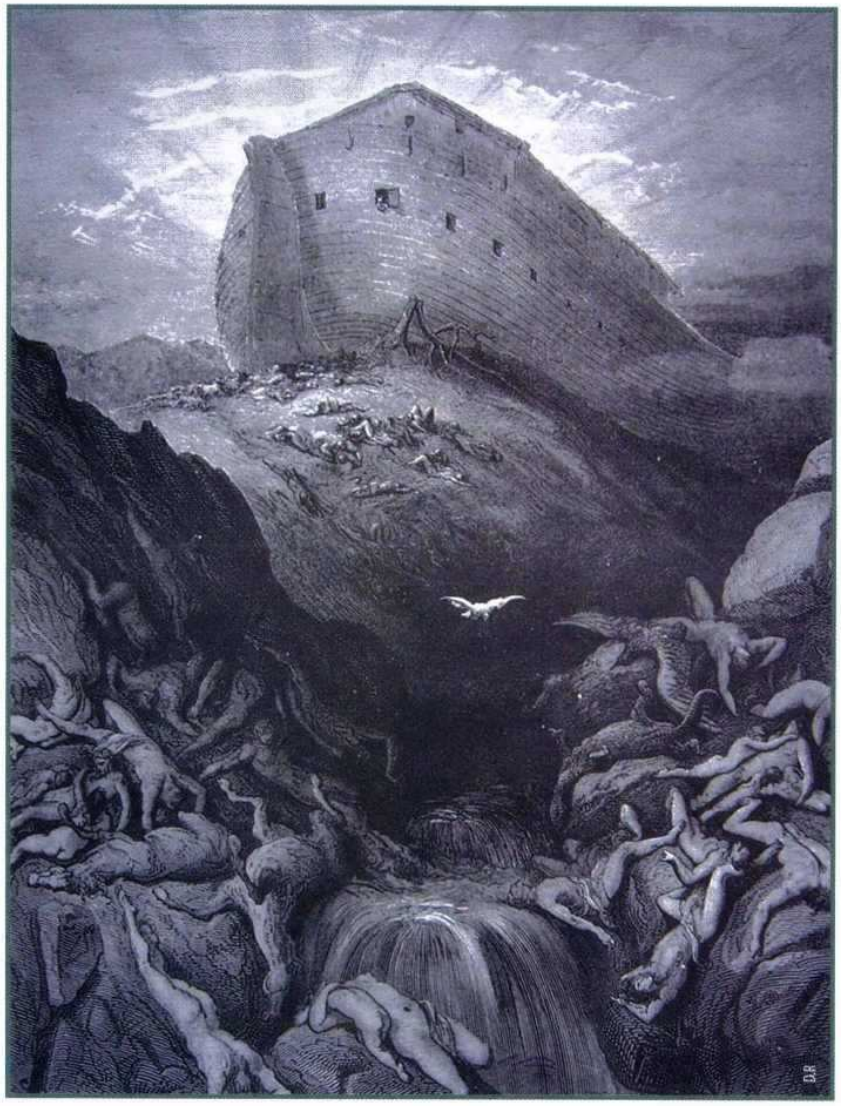
« Au septième jour, le bateau fut achevé ! Le lancement fut très difficile, il fallut qu'ils changent la position des planchers en haut et en bas, jusqu'à ce que deux tiers de la structure se trouvent dans l'eau » de l'Euphrate. Ensuite Utnapishtim embarqua toute sa famille et ses proches, emmenant avec lui « les quelques créatures vivantes que

je possédais », aussi bien « les animaux des champs, les bêtes sauvages des champs ». Les parallèles avec la version de la Bible sont indiscutables, même jusqu'aux sept jours de construction. Cependant, Utnapishtim, allant plus loin que Noé, embarqua secrètement toute l'équipe d'artisans qui l'avait aidé à construire le navire. Lui-même devait monter à bord à un certain signal, dont Enki lui avait indiqué la nature : une « heure spécifique » qui devait être déterminée par Shamash, la divinité responsable des fusées de feu. Voici l'ordre d'Enki :

« Lorsque Shamash qui ordonne un tremblement au crépuscule fera pleuvoir un bouquet d'éruptions - embarque toi sur le bateau, scelles-en l'entrée ! »

C'est à nous de deviner le rapport qui existe entre le lancement d'une fusée par Shamash et le moment venu où Utnapishtim devait s'embarquer sur son arche et en sceller hermétiquement l'intérieur. Mais le moment arriva et la fusée provoqua un « tremblement au crépuscule ». Il y eut une pluie d'éruptions. Et Utnapishtim « scella le bateau tout entier » ; « il remit le commandement de la structure et de son contenu » à « Puzur Amurri, le Batelier ». La tempête arriva avec « les premières lueurs de l'aurore ». Il y eut un tonnerre terrifiant. Un nuage noir s'éleva à l'horizon. La tempête déchira les piliers des édifices et des quais ; puis les digues lâchèrent. L'obscurité s'établit, « changeant en noirceur tout ce qui avait été lumière » ; et la « vaste terre se brisa comme un vulgaire pot ». La « tempête du sud » souffla pendant six jours et six nuits.

« Gagnant de la vitesse en soufflant,
submergeant les montagnes,
s'abattant sur le peuple comme une bataille...
Quand le septième jour arriva,
la tempête-du-sud porteuse de l'inondation
se calma dans la bataille
qu'elle avait combattue comme une armée.
La mer lentement s'apaisa,
la tempête s'immobilisa,
l'inondation cessa.
Je regardais le temps.
L'immobilité s'était installée.
Et toute l'Humanité était redevenue argile.



Autre représentation du déluge universel. L'arche échouée sur le mont Ararat.

La volonté d'Enlil et de l'Assemblée des Dieux était accomplie. Mais, à leur insu, le plan d'Enki avait, lui aussi, réussi. Flottant dans les eaux tumultueuses, il y avait un vaisseau contenant des hommes, des femmes, des enfants et d'autres créatures vivantes. La tempête passée, Utnapishtim « ouvrit la trappe ; la lumière éclaira mon visage ». Il regarda autour de lui ; « le paysage était aussi plan qu'une

toiture plate ». Après s'être incliné au plus bas, il s'assit et se mit à pleurer, « les larmes coulèrent sur mon visage ». Il chercha des yeux des côtes dans l'étendue de la mer ; il n'en vit aucune. Puis :

« Une région de montagnes émergea ;
Le vaisseau s'immobilisa au Mont du Salut ;
Le Mont Nisir [« le salut »] enserra rapidement,
le bateau ne permettant aucun mouvement. »

Pendant six jours, Utnapishtim contempla l'arche immobile, échouée dans les pics du Mont du Salut - les sommets bibliques de l'Ararat. Tout comme Noé, il envoya une colombe chercher un endroit où se poser, mais elle revint. Une hirondelle s'envola et revint. Puis un corbeau fut mis en liberté ; il ne revint pas, il avait trouvé un lieu où nicher. Alors Utnapishtim lâcha tous les oiseaux et les animaux qui se trouvaient avec lui, et, enfn, il sortit lui-même. Il construisit un autel « et offrit un sacrifice » - tout comme le fit Noé. Mais, une fois encore, la différence entre un Dieu unique et une pluralité de dieux est manifeste. Lorsque Noé offrit un sacrifice, « Yahvé sentit l'odeur appétissante », mais, lorsque Utnapishtim fit de même, « les dieux sentirent l'odeur, les dieux sentirent la douce odeur. Les dieux se regroupèrent comme des mouches autour du sacrificateur ». Dans la version de la Genèse, ce fut Yahvé qui jura de ne plus jamais détruire l'humanité. Dans la version babylonienne, c'est la grande déesse qui jura : « je n'oublierai pas... Je me souviendrai de ces jours, ne les oublierai jamais ». Là, cependant n'était pas le problème immédiat. Car, lorsque Enlil arriva sur place, loin de lui était l'idée de manger.

Après le grand déluge, la volonté d'Enlil et de l'Assemblée des Dieux était accomplie.

Les dieux de Sumer décidèrent d'accorder la vie éternelle à Utnapishtim en raison de sa grande sagesse..

Il venait, fou furieux, de découvrir que quelques hommes avaient survécu. « Un esprit vivant aurait-il échappé ? Aucun homme ne devait survivre à la destruction ! »

Ninourta, son fils et son descendant, dirigea immédiatement vers Enki un doigt accusateur. « Qui d'autre qu'Ea est capable d'ourdir de tels projets ? Seul Ea connaît tout ». Loin de nier

les accusations, Enki se lança dans une des plaidoiries de défense les plus éloquentes du monde. Après avoir fait l'éloge d'Enlil, de sa sagesse, et en insinuant qu'il était impossible qu'Enlil fût « déraisonnable » - il était donc, nécessairement, réaliste - Enki mêla confession et dénégation. « Ce n'est pas moi qui ai dévoilé le secret des dieux » ; J'ai tout simplement laissé un homme, « excessivement sage », percevoir par sa propre sagesse le secret des dieux. Et comme, en vérité, continua-t-il, ce Terrien est si sage, Enki suggéra à Enlil, de ne pas ignorer ses capacités. « Maintenant, en ce qui le concerne, réunissons le conseil!» « L'Épopée de Gilgamesh » rapporte que tout cela était le « secret des dieux » qu'Utnapishtim raconta à Gilgamesh. Puis il relata à Gilgamesh l'événement final. Ayant été influencé par l'argument d'Enki,

« Enlil monta à bord du bateau.
Me tenant par la main, il me fit monter.
Il fit monter ma femme,
la fit s'agenouiller à mes côtés.
Se tenant debout entre nous,
il toucha nos fronts pour nous bénir :
« Jusqu'ici Utnapishtim et sa femme ne furent que des humains ;
désormais Utnapishtim et sa femme seront avec nous comme des dieux.
Utnapishtim résidera au Lointain,
à l'Embouchure des Eaux ! »

Et Utnapishtim conclut ainsi son histoire. Après avoir été conduit en résidence dans le Lointain, Anou et Enlil... « ... Lui donnèrent la vie, comme à un dieu, l'élevèrent à la vie éternelle, comme un dieu. » Mais qu'advint-il de l'humanité en général ? Le conte de la Bible se termine en affirmant que la divinité bénit alors l'humanité et l'autorisa « à être fructueuse et à se multiplier ». La version mésopotamienne de l'histoire du

Représentation du dieu sumérieu Anou.

déluge se termine également par des vers sur la procréation de l'humanité. Les textes partiellement mutilés parlent de la création de « catégories » humaines :

« ... Qu'il y ait une troisième catégorie parmi les Humains :
Que, parmi, les Humains il y ait
Des femmes qui enfantent, et d'autres qui n'enfantent pas. »

Apparemment il y eut de nouvelles directives pour fixer les rapports sexuels :

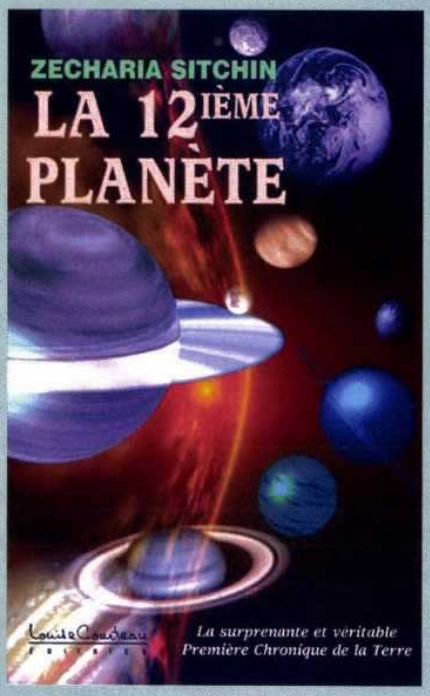
« Des réglementations pour la race humaine :
Que le mâle... à la jeune pucelle...
Que la jeune pucelle...
Le jeune homme à la jeune pucelle...
Quand le lit est fait,
que la femme et le mari se couchent ensemble. »

Le plan d'Enlil fut déjoué. L'humanité fut sauvée et reçut la permission de procréer. Les dieux livrèrent la Terre aux hommes. ■

Pour en savoir plus

LA 12ème PLANÈTE

La surprenante et véritable Première Chronique de la Terre



Zecharia Sitchin

Editions Louise Courteau

L'EMPIRE INDIEN DE RAMA ET L'ERE DES ENGINS VOLANTS

Par David Childress
Avec l'aimable autorisation des éditions La Huppe

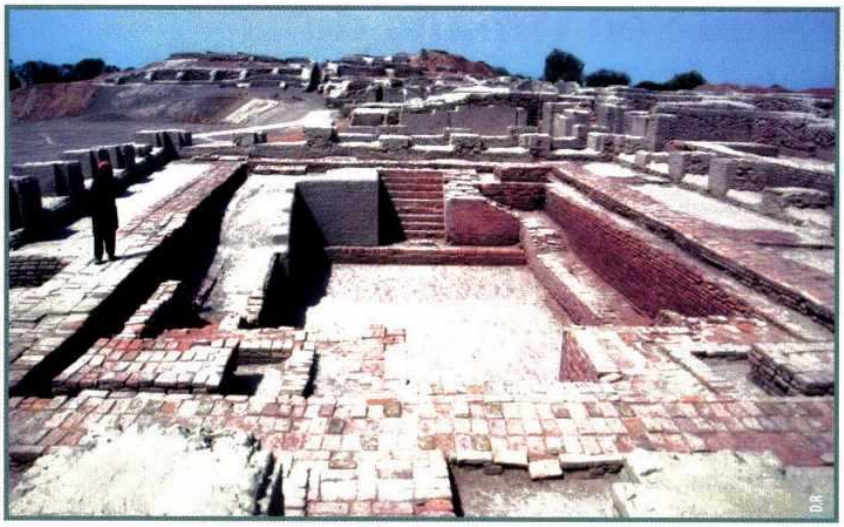
Sur un plan archéologique, l'idée que la civilisation aurait commencé à Sumer est assez récente ; elle coïncide avec les fouilles britanniques et allemandes des années 1800, époque où il fut établi que Sumer était la civilisation la plus ancienne du monde et avait précédé toutes les autres. L'homme, selon la science avait donc vécu dans le chaos pendant des dizaines ou des centaines de millénaires jusqu'à l'apparition, vers 9000 av. J.C, des Sumériens. Aujourd'hui, on n'est plus aussi sûr que Sumer soit la plus ancienne culture du monde et certains considèrent que les antiques cultures de l'Inde et de l'Asie du sud-est seraient plus anciennes.

Les documents historiques de l'Inde affirment que sa culture remonte à des dizaines de milliers d'années. Jusqu'en 1920 cependant, tous les « experts » admettaient que les origines de la civilisation indienne n'avaient précédé que de quelques siècles l'expédition d'Alexandre le Grand dans le sous-continent en 327 av. J.C. C'était avant la découverte, dans ce qui est aujourd'hui le Pakistan, des cités de Harappa et Mohenjo Daro (« le mont des morts »). De nouvelles cités, au plan similaire, furent ensuite mises au jour : Kot Diji (près de Mohenjo Daro), Kalibangan, et enfin Lothal, ancienne cité portuaire de l'état du Gujerat aujourd'hui située à des kilomètres de l'océan, qui fut découverte à la fin du XXe siècle. Ces découvertes forcèrent les archéologues à repousser l'origine de la civilisation indienne de plusieurs milliers d'années - comme le disaient les Indiens. Ces cités font l'émerveillement des chercheurs actuels par leur haut degré de développement. Leur disposition, qui met en jeu des blocs réguliers, des rues à angle droit et un découpage en sections urbaines, tend à prouver qu'elles furent conçues globalement avant d'être construites - exemple remarquable de planification urbaine. Plus remarquable encore :

le système d'installations sanitaires et d'égouts qui innerve ces grandes cités est si sophistiqué qu'il surpasse ceux de bien des villes actuelles du Pakistan, de l'Inde et de nombreux pays asiatiques. Les égouts étaient couverts et la plupart des habitations disposaient de toilettes et d'eau courante. Les circuits d'eaux et d'effluents étaient en outre soigneusement séparés.

Cette culture avancée possédait sa propre écriture - indéchiffrée à ce jour - et usait de sceaux d'argile personnalisés pour officialiser lettres et documents ; des sceaux représentant des animaux dont certains nous sont inconnus aujourd'hui ! Contrairement à d'autres nations anciennes comme l'Égypte, la Chine, la Bretagne ou le Pérou, les Hindous ne firent pas périr tous leurs livres d'histoire et l'on dispose ainsi de l'un des rares liens authentiques avec un passé à la fois extrêmement ancien et scientifiquement avancé. Fils ténus nous rattachant aux bibliothèques d'un lointain passé, ces anciens textes hindous sont donc pour les chercheurs un trésor inestimable. On trouve dans le *Ramayana* l'évocation d'une super-civilisation appelée l'Empire de Rama. Ce texte, qui détient nombre des clés du passé, raconte les aventures du jeune prince Rama et de sa belle épouse Sita. Un jour, Sita est séduite - ou enlevée - par Ravanna, l'ennemi de Rama, qui l'emmène en *vimana* dans sa capitale située sur l'île de Lanka. Avec son propre vimana et l'aide de ses alliés, Rama vole à Lanka et récupère sa turbulente épouse. Il la ramène dans sa cité d'Ayodhya mais elle s'exile alors dans la forêt pour se punir d'avoir été infidèle. Après des années d'angoisse, Rama la retrouve enfin et une longue vie de bonheur commence enfin.

On pense que la cité d'Ayodhya mentionnée dans le Ramayana pourrait être la petite ville d'Ayodhya qui se trouve dans le nord de l'Inde. Chaque année s'y tient un festival hindou à l'occasion duquel on promène dans la ville une réplique de vimana. Le *Motilal Banarsidass Newletter,* journal d'archéologie indienne, a récemment signalé qu'une autre localisation – l'Afghanistan - était possible. Le Pr S. N. Pande, qui la propose, explique en effet que l'actuelle Ayodhya ne date que d'environ 800 av. J.C alors que les événements du Ramayana sont bien plus anciens. Pande considère que la première Ayodhya fut reconstruite sous le nom de Kushak, qui faisait d'abord référence à la tribu de Kashi, puis par la suite à Kusha, fils de Rama ; c'est ainsi qu'Ayodhya et Kashi devinrent synonymes. Curieusement bien des événements relatés dans le *Ramayana* et le *Mahabharata* se déroulèrent, non seulement en Inde mais en Perse et en Afghanistan. Compte tenu des liens traditionnels entre l'est méditerranéen, la Perse et l'Inde, ce n'est pas vraiment surprenant. La surprise vient plutôt des récits de voyages aériens et de guerres aériennes.



Ruines de Mohenjo Daro.

Cette culture avancée possédait sa propre écriture, indéchiffrée à ce jour.

Rama gouverna la terre pendant 11 000 ans.
Une année durant, il donna une fête
Dans cette forêt de Naimisha.
Toute cette terre était son royaume alors,
Au cours de l'âge précédent,
Bien avant aujourd 'hui, loin dans le passé.
Rama était roi, depuis le centre du monde
Jusqu 'aux rives des Quatre Océans.
(Chapitre introductif du Ramayana.)

Balade en vimana dans le doux ciel indien

Il n'est sans doute pas un hindou au monde, pas un bouddhiste - ce qui représente des centaines de millions de personne - qui n'ait entendu parler des anciennes machines volantes évoquées, sous le nom de *vimana,* par le Ramayana et d'autres textes. Aujourd'hui encore, les vimanas font partie intégrante de la littérature et des médias indiens. Dans un article intitulé « Trajectoire de vol », paru le 18 avril 1999 dans le grand journal *The Times of India,* le journaliste indien Mukul Sharma y fait allusion en ces termes :

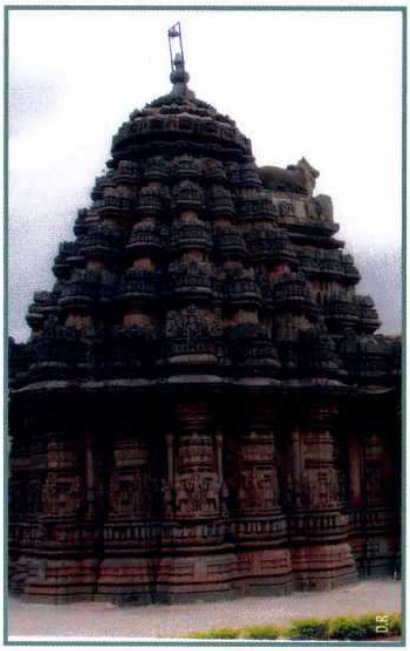
Rama et Sita.

« Si l'on en croit certaines interprétations des textes qui subsistent, l'Inde aurait déjà vécu son futur dans un lointain passé. Prenons par exemple le *Yantra Sarvasva,* attribué au sage Maharshi Bhardwaj. Ce texte se compose de 40 sections dont l'une, intitulée Vimaanika Prakarana et consacrée à l'aéronautique, comprend huit chapitres, cent rubriques et 500 soutras. Bhardwaj y décrit le *vimana,* ou aéronef, comme étant de trois sortes possibles : (1) ceux qui vont d'un endroit à l'autre ; (2) ceux qui vont d'un pays à l'autre ; et (3) ceux qui se déplacent entre les planètes. Une place particulière est accordée aux avions militaires, dont les fonctions sont présentées avec un luxe de détail et qui, à la lecture, semblent tout droit sortis de la science-fiction. On exigeait d'eux qu'ils soient imprenables, incassables, incombustibles et indestructibles ; puissent s'immobiliser en un clin d'œil ; soient invisibles à l'ennemi ; aient la faculté d'entendre les conversations et les sons à l'intérieur des avions adverses ; soient aptes à tout voir et enregistrer – choses, personnes, incidents, situations - dans les avions ennemis ; connaissent à chaque instant la direction des aéronefs voisins ; soient capables de plonger les équipages ennemis dans un état d'hibernation, de torpeur intellectuelle ou d'inconscience complèt; possèdent des capacités destructrices ; soient manœuvrés par des pilotes et coéquipiers adaptables au climat dans lequel ils évoluaient ; soient dotés d'une régulation de leur température intérieure ; soient constitués de métaux très légers et à haut coefficient d'absorption thermique ; soient pourvus de mécanismes permettant d'agrandir ou réduire les images, et d'amplifier ou diminuer les sons. Indépendamment du fait qu'un tel engin évoque le croisement entre un avion furtif dernier cri et une soucoupe volante, faut-il y voir la preuve que les voyages aériens et spatiaux étaient familiers aux anciens Indiens et que les avions étaient communs en Inde à une époque où le reste du monde en était encore à acquérir les rudiments de l'agriculture ? Pas vraiment (mais la perception de l'absence de preuve n'est pas la preuve de l'absence de preuve, comme dit Jai Maharaj) car

parallèlement, les méthodes de fabrication décrites sont délicieusement brumeuses et résolument vagues. Mais on reste sans voix devant pareille débauche d'imagination qui, si elle s'était concrétisée, nous aurait emportés plus loin encore que *Star Trek.* »

Il apparaît donc que les Indiens actuels voient leur passé comme une sorte de science-fiction.La littérature hindoue abonde en batailles et poursuites aériennes et l'on ne peut s'empêcher, à la lecture de ces vieilles épopées, de penser à Flash Gordon et à Star Trek. A quoi ressemblaient ces aéronefs ? Le *Mahabharata* parle du vimana comme étant « un char aérien pourvu de flancs de fer et vêtu d'ailes ». Dans le *Ramayana,* le vimana est un aéronef circulaire (ou cylindrique) muni d'un double pont, de hublots et d'une coupole ; il vole à la « vitesse du vent », et produit un « son mélodieux », (bourdonnement ?). Les anciens textes indiens parlant de vimanas sont si nombreux qu'il faudrait un volume entier pour en rendre compte (voir par exemple, du même auteur, *Vimanas Aircraft of Ancient India and Atlantis*). Les anciens Indiens rédigèrent même des manuels complets sur la façon d'entretenir et contrôler les différents types de vimanas. Le *Samara Soutradhara,* par exemple, est un traité scientifique qui analyse toutes les facettes du voyage aérien en vimana. Il comporte 230 strophes consacrées à la construction, au décollage, aux longs trajets - de milliers de kilomètres -, aux atterrissages normaux et forcés, et jusqu'aux collisions éventuelles avec des oiseaux. Est-il concevable qu'il n'y ait eu en fait rien à décrire, et que ces textes aient néanmoins été écrits ? Les historiens et archéologues orthodoxes se contentent tout simplement d'ignorer ces textes, fantasmagories, selon

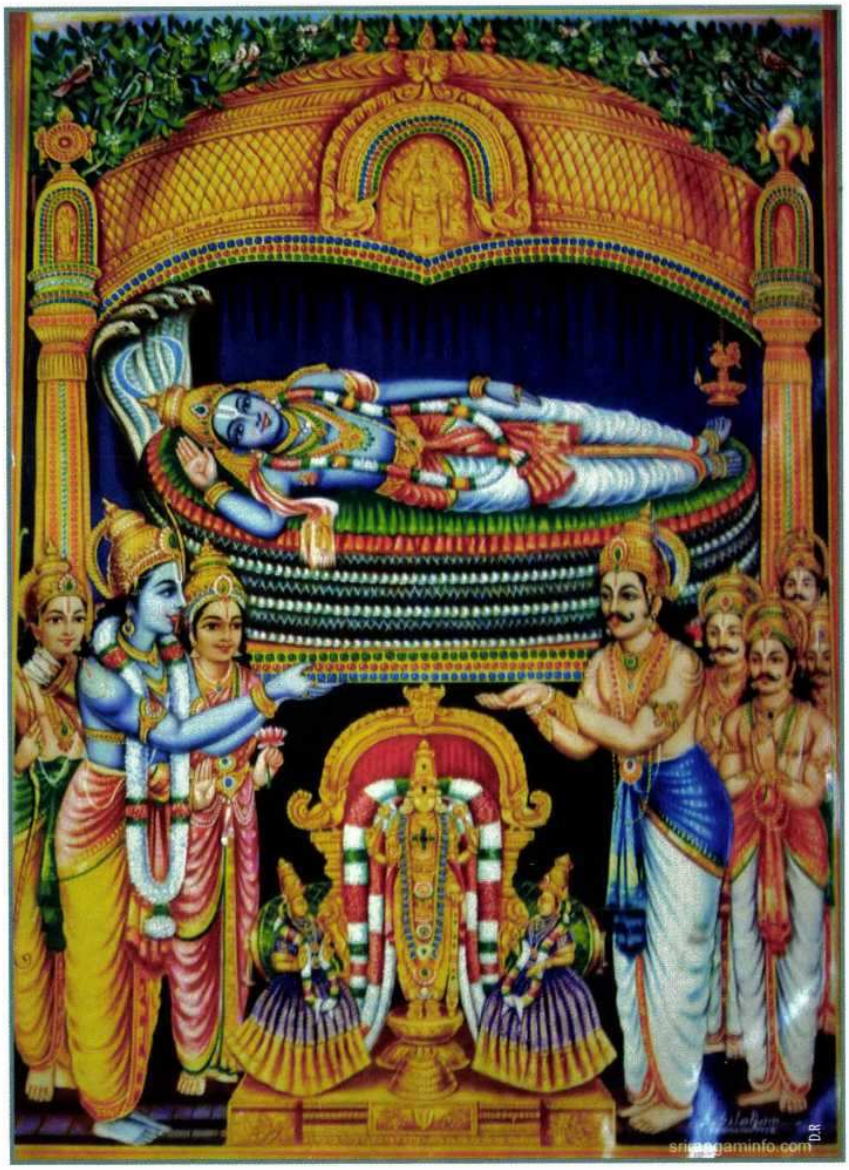
Reconstitution d'un Vimana.



Les Vimanas sont représentés sur de nombreux temples indiens.

eux, d'une poignée d'écrivains illuminés. Où sont, après tout, ces vimanas dont ils parlent ? Peut-être un peu partout dans le monde, où les gens qui les voient les appellent ovnis !

Selon Andrew Tomas, « il existe deux catégories de textes sanskrits anciens : les documents factuels, appelés *Manousa,* et la littérature mythico-religieuse, ou *Daivas.* Le *Samara Soutradhara,* qui appartient à la première catégorie, traite d'aéronautique sous tous les angles possibles... Si c'est la science-fiction de l'antiquité, c'est assurément la meilleure jamais écrite. En 1875 fut redécouvert dans un temple indien un texte du Ive siècle écrit par Maharshi Bhardwaj et intitulé *Vimaanika Shastra.* Le livre - que son auteur affirme avoir tiré d'autres textes - est consacré au fonctionnement des anciens vimanas et fournit des informations sur le pilotage, les précautions à prendre en cas de long vol, la protection des aéronefs contre les orages et la foudre, ainsi que la façon de changer de mode de propulsion en basculant sur l'énergie solaire ou sur une autre source d'énergie libre, peut-être une sorte de « propulsion gravitationnelle ». Les vimanas sont présentés comme doués de décollage vertical et capables de vol stationnaire, à la manière d'un hélicoptère ou d'un dirigeable. Bhardwaj le Sage ne cite pas moins de soixante-dix sommités et dix experts antiques en voyage aérien - sources aujourd'hui



Représentation d'un Vimana en or.

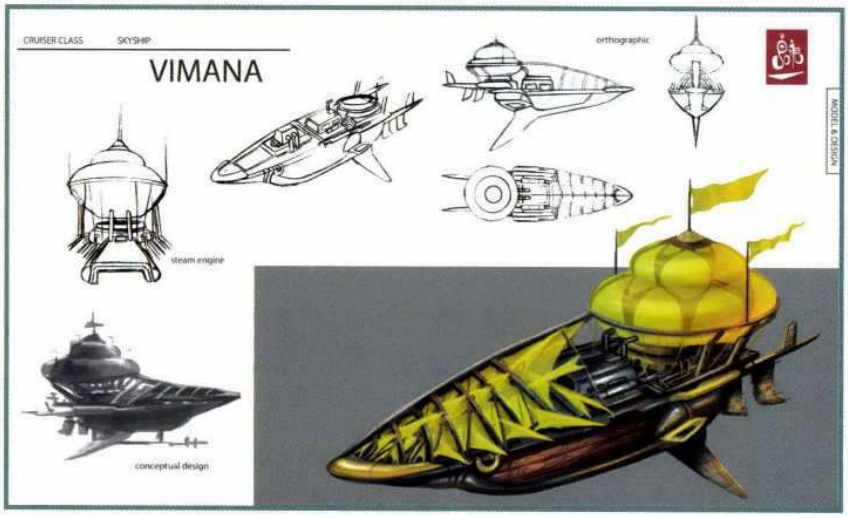
perdues. Les vimanas étaient entreposés dans un *vimana griha* (une sorte de hangar), propulsés par un liquide d'un blanc jaunâtre et employés à divers usages. On les trouvait dans le monde entier, s'il faut en croire ces récits - en apparence - saugrenus et les vestiges archéologiques. Utilisés pour les déplacements, ils servirent malheureusement aussi d'avions militaires aux habitants de l'empire de Rama et de l'Atlantide.

La plaine de Nazca, au Pérou, tire sa célébrité de ce qu'elle apparaît, à haute altitude, comme un aérodrome au plan élaboré et déconcertant. Certains chercheurs y ont vu une sorte d'avant-poste atlante. Il est à noter à ce propos que l'empire de Rama possédait lui aussi des avant-postes : l'île de Pâques recèle, sur des tablettes et autres inscriptions, une écriture obscure dont les habitants actuels ont perdu la notion. On ne retrouve cette écriture qu'en un seul endroit au monde, presque à l'opposé sur le globe terrestre : Mohenjo-Daro et Harappa ! Se pourrait-il que l'empire de Rama et les Atlantes aient disposé d'un réseau commercial assez important pour couvrir l'océan Pacifique ?

Les guerres aériennes de l'Inde ancienne

Les anciennes épopées indiennes relatent avec force détail des guerres aériennes survenues voilà plus de 10 000 ans ; c'est au point que Ramachandra Dikshitar, célèbre professeur d'Oxford, inséra un chapitre à leur sujet dans un livre consacré aux guerres antiques ! Ce sanskritiste écrivit dans *War in Ancient India* (1944) : « Nulle question, dans le contexte mondial actuel, ne saurait dépasser en intérêt celui de la contribution indienne à la science aéronautique. Notre vaste littérature pouranique et épique contient de nombreux exemples montrant la façon admirable dont les Indiens de l'antiquité surent conquérir les airs. Littérature d'imagination, disaient hier en choeur les lettrés de l'Orient et de l'Occident ; idée ridicule, ajoutaient certains, et physiquement aberrante, que celle de voler à bord de machines. Mais voilà qu'aujourd'hui sont apparus ballons, avions et autres machines volantes, et que nos vieux points de vue ont été balayés. Il ajoutait : « Les vimanas volants de Rama et de Ravanna furent réduits à un rêve de mythologue jusqu'au jour où les avions et les zeppelins virent le jour. Le *mohanastra,* ou « flèche de conscience », était encore

considéré naguère comme une créature de légende, alors que nous venons d'apprendre l'existence de bombes lâchant des gaz empoisonnés. Grande est notre dette envers les savants et chercheurs qui, à pas lents et obstinés, braquent leurs torches dans le fond des grottes et excavations anciennes et en extraient les témoignages convaincants qui établissent l'ancienneté des merveilleuses créations de l'humanité. »



Reconstitution contemporaine d'un Vimana d'après les nombreuses précisions apportées dans les textes indiens.

Dikshitar note que l'un des *Brahmanas* parle d'un vaisseau qui s'élève dans le ciel ; « ce navire est l'Agnihotra ; les feux Ahavaniya et Garhapatya représentent les deux flancs dirigés vers le ciel ; le pilote est l'*Agnihotrin* qui offre du lait aux trois Agni. Dans le *Rg Veda Samhita,* encore plus ancien, on peut lire que les Ashvins transportèrent Bhoujya au moyen de vaisseaux ailés et sûrs ; peut-être est-il ici question de la navigation aérienne des tout premiers temps. » Dikshitar commente en ces termes le fameux texte *Vimaanika Shastra :* « Le *Samarangana Soutradhara* de Bhoja, récemment publié, contient un chapitre d'environ 230 strophes consacré aux principes qui sous-tendent la construction des machines volantes et autres engins utilisés à des fins militaires ou autres. Les avantages des machines, et notamment des machines volantes, sont analysés en détail. La discussion s'attarde particulièrement sur l'attaque d'objectifs visibles ou invisibles, sur les usages d'agrément, sur leur mouvement ininterrompu, sur leur résistance et leur longévité, bref, sur leur capacité à faire dans les airs tout ce qu'on fait sur terre. Après avoir énuméré et expliqué divers autres avantages l'auteur conclut qu'il n'est chose impossible qui ne soit à leur portée. Trois types de mouvements sont généralement prêtés à ces machines, à savoir l'ascension, le parcours atmosphérique sur des milliers de kilomètres, et enfin la descente. Une voiture aérienne, est-il précisé, permet d'atteindre le Sourya-mandala ('région solaire') et le Naksatra-mandala ('région stellaire'), et aussi de parcourir les régions aériennes qui dominent la mer et la terre. Ces voitures sont si véloces qu'elles produisent un bruit que retransmet le sol. Certains auteurs continuent de se demander : tout cela est-il vrai ? Mais les preuves sont accablantes. La fabrication de machines d'attaque et de défense, terrestres et aériennes, est décrite. Certaines machines, qui font l'objet d'une mention spéciale, avaient la forme d'éléphants, de chevaux, de singes, de différentes sortes d'oiseaux ou de chars. Ces véhicules étaient généralement en bois ; nous citons à ce propos quelques strophes qui donneront une idée des dimensions et des matériaux. La voiture aérienne est faite de bois léger. Pareille à un gros oiseau, elle possède un corps solide et bien formé, pourvu de mercure à l'intérieur et de feu dans la partie inférieure. Dotée de deux ailes resplendissantes, elle est propulsée par de l'air. Elle vole dans les régions atmosphériques sur de grandes distances et peut emporter plusieurs personnes. La construction intérieure évoque le ciel créé par Brahma. Ces machines utilisent également le fer, le cuivre, le plomb et d'autres métaux. Tous ces éléments montrent la sophistication atteinte dans ce domaine par l'Inde ancienne. Ces descriptions élaborées devraient faire justice des critiques selon lesquelles les vimanas et véhicules aériens similaires que mentionne l'ancienne littérature indienne seraient à reléguer au rayon des mythes. »

Les textes anciens établissaient en outre une distinction importante entre les vimanas, qui étaient des machines réelles, et le monde des esprits, des anges ou des fées, qui était d'un autre ordre. Citons Dikshitar : « Les auteurs anciens distinguaient indiscutablement entre les guerres mythiques, dites *daiva,* et les guerres réelles, *manousa.* Certaines des guerres que mentionne la littérature ancienne sont de type *daiva.* Un exemple est fourni par la rencontre entre Soumbha et la déesse Dourga. Soumbha eut le dessous et tomba tête

Autre représentation d'un Vimana sur un temple.

la première sur le sol. Il se remit bientôt, s'envola de nouveau, se battit avec désespoir et enfin tomba mort. Dans la fameuse bataille entre « célestes » et Asouras, méticuleusement décrite dans le *Harivamsa,* on voit Maya jeter d'en haut des pierres, des rochers et des arbres, mais la bataille principale se livre en fait dans le champ situé au-dessous. Ce type de tactique est utilisé également dans la guerre entre Arjuna et l'asoura Nivatakavaca, et aussi dans celle opposant Karna et le *raksasa* : dans les deux cas, flèches, javelots, pierres et autres projectiles pleuvent du haut des cieux. Un brahmane nommé Galava possédait un cheval appelé Kouvalaya qui était capable de l'emporter en n'importe quel endroit de la terre, autrement dit, un cheval volant. Soubrahmanya utilisait un paon comme véhicule, et Brahma un cygne. Le *Visnoupourana* et le *Mahabharata* mentionnent de même en maints endroits que Krishna aurait navigué dans les airs monté sur Garouda, ce qui indique, soit que ces récits sont imaginaires, soit qu'ils faisaient référence à une machine volante en forme d'aigle. »

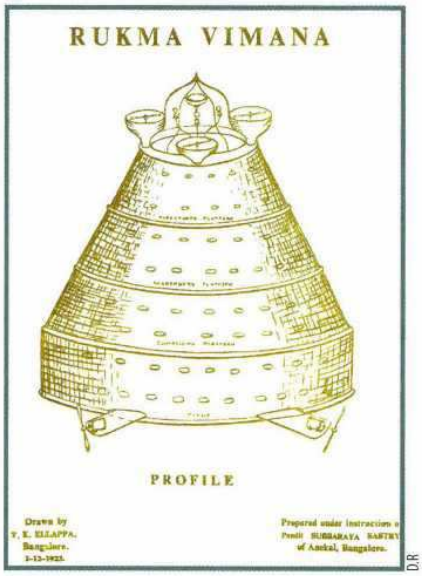
« En comparaison, Maya possédait une voiture dorée, munie de quatre roues robustes et mesurant 12 000 coudées de circonférence, qui avait le pouvoir merveilleux de voler à volonté vers n'importe quel endroit ; elle était en outre équipée d'armes diverses et présentait des caractéristiques hors normes à tous égards... Après que Rama eut vaincu Lanka, Vibhisana lui présenta le vimana Pouspaka. Celui-ci était pourvu de fenêtres, de pièces et d'excellents sièges ; outre Rama, Sita et Laksmana, il pouvait nourrir la totalité des Vanaras. Rama s'envola vers sa capitale Ayodhya ; en chemin, il montra à Sita, depuis le ciel, des campements et des villes comme Kiskindha. Nous avons là une allusion à l'usage des machines volantes comme moyen de transport, et non pas seulement comme instrument de guerre. D'autres exemples existent. Le *Vikramaourvasiya* relate que le roi Pouraravas se lança, à l'aide d'une voiture aérienne, à la poursuite du Danava qui avait enlevé Ourvasi. Dans le passage consacré au combat entre Lava et Candraketou (acte VI), l'*Outtararamacarita* mentionne la présence de plusieurs voitures aériennes transportant des spectateurs célestes. Le *Harsacarita* contient une phrase affirmant que les Yavanas sont accoutumés aux machines aériennes. Le *Jivakacintamani,* un ouvrage tamoul, parle des évolutions aériennes de Jivaka. »

Moteurs au mercure et vimanas

L'un des éléments les plus précieux fournis par le *Vimaanika Shastra* de Bhardwaj est la description de ce qu'on appelle aujourd'hui un *moteur à spires de mercure.* Au chapitre cinq, Bhardwaj, se fondant sur les textes anciens qui lui servent de référence, indique comment créer un tel moteur : « Préparez avec du bois ou du verre une base carrée ou circulaire de 9 pouces de large, marquez-en le centre et tirez vers les bords, dans les 8 directions, des lignes démarrant à environ un pouce et demi du centre ; fixez deux pinces sur chaque ligne afin

d'ouvrir et de fermer. Au centre, dressez un pivot de 6 pouces et quatre tubes en métal *vishvodara* munis de pinces et de bandes de fer, cuivre, laiton ou plomb, à relier aux fiches des lignes. Couvrez le tout. Préparez un miroir au fini parfait et fixez-le au *danda* (pivot). À la base du pivot, on fixera *un yantra* électrique. Fixez des grains de cristal et de verre à la base, au milieu et au bout du pivot, ou le long de celui-ci. Le miroir, en forme de cercle ou de coupe pour attirer les rayons du soleil, sera fixé au pied du pivot. À l'ouest, on placera le réflecteur d'image. Le fonctionnement est le suivant :

« Commencez par tendre le pivot en déplaçant le *keelee* (bouton). Le miroir d'observation doit être fixé à la base. Un récipient rempli de mercure doit être fixé à la partie inférieure. Placez-y un grain de cristal percé d'un trou. Le grain ayant été purifié chimiquement, faites passer dans le trou des câbles sensibles et reliez-les aux grains terminaux dans diverses directions. Au milieu de la tige, fixez un miroir solaire nettoyé à la moutarde. Au pied de la tige, placez un récipient rempli de sel liquide *rouchaka.* Fixez-y un cristal avec pince et câble. Au centre de la partie inférieure, placez un miroir circulaire en forme de coupe pour attirer les rayons du soleil. À l'ouest, on placera un mécanisme réflecteur ; à l'est du récipient de liquide salé, on placera le générateur électrique et on le reliera au câble du cristal. Le courant des deux *yantras* doit aller vers le cristal du récipient de *rouchaka.* Il faut que huit parts de puissance solaire du réflecteur solaire, et 12 parts de puissance électrique, traversent le cristal, entrent dans le mercure et continuent vers le miroir réflecteur universel. Ce miroir doit être concentré vers la région à photographier. L'image qui



D.R

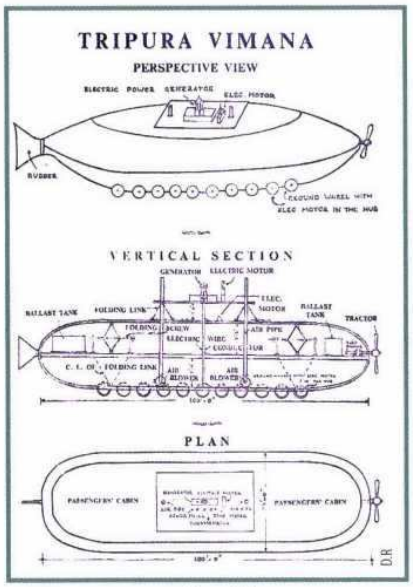
Reconstitution du Vimana Rukma.

apparaît dans la lentille en face sera dès lors réfléchie par le cristal de la solution saline liquide. L'image qui va apparaître dans le miroir sera conforme à le réalité et permettra au pilote de comprendre la situation de la région concernée, et il pourra prendre les actions appropriées pour écarter le danger et infliger des dommages à l'ennemi. »

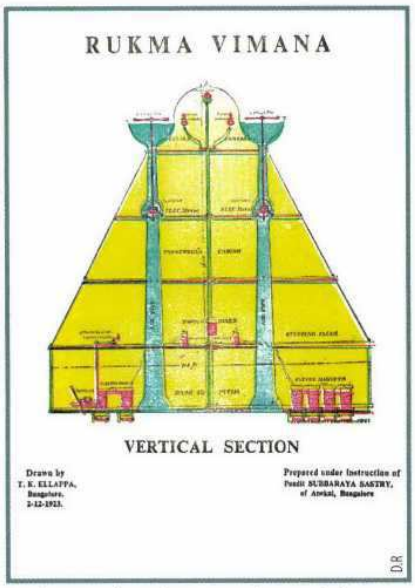
Plus loin, Bhardwaj ajoute : « Deux tiges circulaires faites de métal magnétique et de cuivre doivent être fixées sur la boule de verre afin d'engendrer un frottement lors de leur rotation. À l'ouest sera placée une boule globuleuse faite de verre *vaatapaa* et dotée d'une ouverture grande ouverte. Fixez ensuite, sur la cheville centrale, un récipient en verre *shaktipaa,* étroit de fond, rond au milieu et étroit de col, et dont l'ouverture comporte cinq becs. Sur la cheville terminale, placez de même un récipient d'acide sulfurique *(bhraajaswad-draavada).* Sur les chevilles du côté sud, on fixera 3 roues engrenées. Côté nord, placez un mélange liquide de magnétite, mercure, mica et mue de serpent. Des cristaux devront être placés aux centres concernés. D'après le *Maniratnaakara* [Bhardwaj fait ici allusion à une référence ancienne, aujourd'hui disparue], le yantra *shaktyaakarshana* doit être équipé de 6 cristaux appelés *bhaaradwaaja, sanjanika, sourrya, pingalaka, shaktipanjaraka,* et *pancha-jyotirgarbha.*Cet ouvrage indique où placer les cristaux. Le *sourrya mani* est placé dans le récipient situé au pied de la tige centrale. *Bhaaradwaaja mani* est fixé au pied de la tige centrale. *Sanjanika mani* se fixe au milieu de la paroi triangulaire. *Pingalaka mani* se fixe dans l'ouverture du *naala-danda. Pancha-jyotirgarbha mani* se fixe dans le récipient d'acide sulfurique et *shaktipanjaraka* est à placer dans le mélange de magnétite, mercure, mica et mue de serpent. Les cinq cristaux doivent être munis de câbles passant par des tubes en verre. Des câbles doivent relier le centre à toutes les directions. Puis, les trois roues doivent être mises en rotation, avec pour conséquence que les deux boules de verre contenues dans la boîte en verre tourneront avec une vitesse croissante en se frottant, le frottement résultant engendrant une puissance de 100 degrés... »

Ces passages du *Vimaanika Shastra* montrent à l'évidence que la construction d'un vimana - ou d'une sorte particulière de vimana - fait intervenir du mercure, du cuivre, des aimants de l'électricité, des cristaux, des gyrocompas (?) et divers pivots. Il n'en est que plus intéressant, dans ce contexte, de constater la réapparition récente des cristaux dans les domaines ésotériques aussi bien que scientifiques. Des cristaux (mani en sanskrit) étaient apparemment utilisés dans la fabrication des vimanas, comme de nos jours dans celle des montres digitales. Notons au

passage que la prière tibétaine bien connue *om mani padme hum* est une invocation au « cristal (ou joyau) à l'intérieur du lotus (ou de l'esprit) ». Ici toutefois, c'est surtout le mercure qui nous intéresse. D'après la *Concise Columbia Encyclopedia,* le mercure est un « élément métallique qui était connu des anciens Chinois, Hindous et Égyptiens ». Sa source principale est le cinabre, un minéral de formule chimique HgS. Selon la *Van Nostrand's Scientific Encyclopedia,* on extrayait déjà le mercure en 1500 av. J.C à partir du cinabre, qui se présente généralement sous forme de « cristaux hexagonaux de petite taille, souvent fortement déformés, de structure ordinairement rhomboédrique ou tabulaire. Son nom serait d'origine hindoue ». L'extraction et l'utili sation du mercure sont très certainement antérieures à 500 av. J.C, les encyclopédies scientifiques étant généralement d'une prudence excessive. Ce métal - dont le nom vient de Mercure messager des dieux dans la mythologie romaine - est un liquide lourd, de couleur blanc argenté. Sa formule est *Hg,* contraction de *Hydrargos,* nom grec qu'on peut traduire, au choix, par « eau d'argent » , ou « gyrocompas liquide ». Les turbines à vapeur de mercure actuelles mettent en jeu une grande quantité de mercure mais, grâce à leurs circuits fermés, le taux de renouvellement est faible. Le mercure est conducteur et la vapeur de mercure, en tant que source de chaleur, se prête en outre à un usage énergétique.



Le Vimana Tripura vu de profil.



Le Vimana Rukma dans sa section verticale.

Selon William Clendenon, chercheur bien connu en ovnis et auteur du livre *Mercury : UFO Messenger of the Gods,* un volant rempli de mercure pourrait servir de moyen de stabilisation et de propulsion dans un aéronef /spationef de forme discoïde. Une méthode consisterait à placer sur ce volant, mutuellement écartés de 120 degrés, trois gyroscopes à base de noyaux atomiques de mercure, ou gyroscopes nucléaires à mercure. Le gyroscope nucléaire à mercure, affirme Clendenon, comporte plusieurs avantages. Primo, le noyau de l'atome de mercure est particulièrement stable ; secundo, ce type de gyroscope ne requiert pas de temps de chauffe, contrairement aux gyroscopes mécaniques ; tertio, il n'est affecté ni par les vibrations ni par les chocs ; quarto, ne possédant pas de pièces mobiles, il est quasi-éternel ; enfin, l'atome est le système gyroscopique le plus stable au monde et permet en outre une économie de volume et de charge, avantage des plus précieux gour les vols longs où la parcimonie, dans ce domaine, est de rigueur. Ivan T. Sanderson relève à ce propos que le texte de Bhardwaj parle de moteurs à mercure :

« Résistant et durable devra être le corps, comme un grand oiseau volant, fait d'un matériau léger. À l'intérieur, on placera le *moteur à mercure* et, dessous, son système de chauffage en fer. Grâce à la *puissance latente du mercure* qui met en mouvement le *tourbillon* moteur, un homme assis dedans peut parcourir dans le ciel une grande distance d'une manière tout à fait merveilleuse. Semblablement, en suivant la méthode prescrite, on peut fabriquer un vimana aussi gros que le temple du Dieu-en-mouvement. Quatre robustes conteneurs de *mercure* doivent être construits dans la structure intérieure. Après qu'on les a chauffés à l'aide d'un feu contrôlé, le vimana développe par le mercure la puissance du tonnerre. Instantanément, il devient une perle dans le ciel. Si ce moteur en fer, convenablement soudé, est rempli de mercure et que le feu est conduit à la partie supérieure, il développe sa puissance avec le rugissement d'un lion. Sanderson rappelle à ce propos qu'un disque de mercure, soumis à une flamme nue tournant au-dessous de lui, tourne en sens inverse de la flamme et qu'il acquiert une vitesse qui augmente jusqu'à atteindre celle de la flamme. Ils'agit d'une des rares références à ce qu'on appelle maintenant les moteurs à spires de mercure.

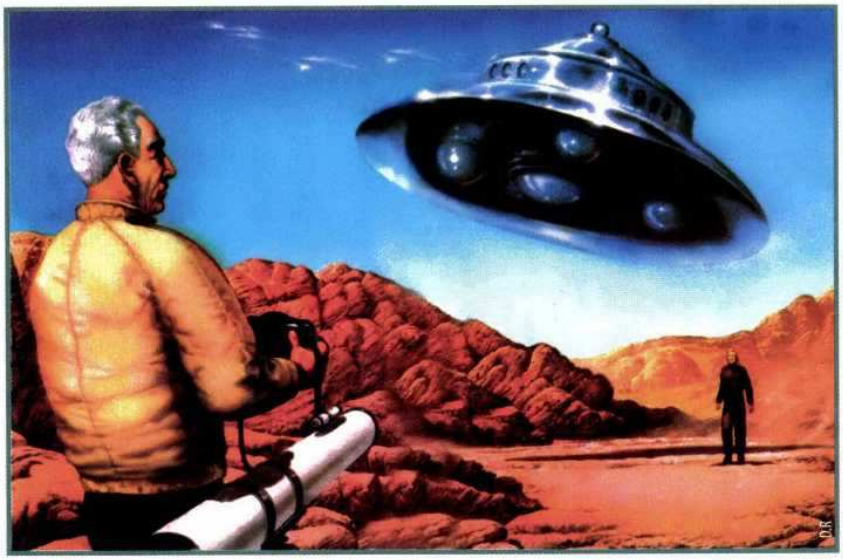
Le caducée

Le dieu Mercure (Hermès chez les Grecs) était le messager des dieux ; il filait dans les airs en apportant les nouvelles importantes venant des dieux, des rois et des puissants. On disait que lorsque les dieux voulaient communiquer, commercer ou déplacer quoi que ce fût, rapidement, sur de longues distances et sûrement, ils avaient recours aux bons offices de Mercure. Celui-ci était équipé de sandales ailées et d'un chapeau également ailé grâce auxquels il se transportait à grande vitesse pardessus terres et mers. Il ne se séparait pas de son « caducée », un bâton ailé qui lui permettait d'accomplir des merveilles. Ce symbole d'origine mystérieuse apparaît sous des formes diverses dans le monde entier. Il se présentait comme une baguette autour de laquelle s'entrelaçaient deux serpents et que surmontait une sphère ailée. Aujourd'hui, la profession médicale en a fait son emblème, coutume qui remonte apparemment au Moyen-Âge ; peut-être les ailes évoquent-elles la diligence apportée à soigner et les serpents entrelacés rappellent-ils des symboles chimiques ou médicaux.

Hermes, le messager des dieux avec son célèbre caducée.

Pour certains chercheurs, le caducée serait un ancien symbole de «vol électromagnétique et d'énergie cosmique».

Dans *Mercury : UFO Messenger of the Gods,* Clendenon suggère que le caducée serait un ancien symbole de « vol électromagnétique et d'énergie cosmique » : les serpents entrelacés seraient des enroulements dans lesquels circulerait le fluide chargé (mercure) et faisant aussi office d'échangeurs de chaleur ; la tige pourrait représenter la chaudière à mercure, le démarreur ou l'antenne ; les ailes symbolisent le vol. À la lumière des textes anciens, Clendenon a effectué un grand nombre d'expériences sur la technologie des spires de mercure. Son vimana, qui s'inspire du « vaisseau de reconnaissance » d'Adamski, consiste en une cellule circulaire comprenant un puissant électro-aimant traversé d'un courant pulsatoire à haute fréquence. Clendenon interprète donc le *Samarangana Soutradhara* de façon très différente des autres chercheurs : « grâce à la puissance latente du mercure qui met en mouvement le tourbillon moteur, un homme assis dedans peut parcourir dans le ciel une grande distance d'une manière tout à fait merveilleuse. » Clendenon estime qu'un grand nombre des vaisseaux discoïdes aperçus depuis 1947 sont des vimanas de fabrication ancienne ou moderne. Selon lui, le fameux vaisseau de reconnaissance observé par George Adamski (et par d'autres ultérieurement) n'était ni un canular ni un vaisseau spatial interplanétaire. Ses moteurs à spires de mercure, dit-il, étaient inadaptés aux vols interplanétaires et n'étaient capables que de vols terrestres. Il pense qu'un grand nombre de phénomènes ovnis sont explicables comme étant des vaisseaux utilisant la technologie des spires de mercure, et que certains de ces vaisseaux sont anciens et pilotés par des humains mystérieux âgés de centaines d'années, alors que d'autres seraient modernes et d'origine américaine, britannique ou allemande. Concernant les effets ovnis inhabituels, il affirme que la boule lumineuse qui environne souvent ces ovnis est un plasma magnétohydrodynamique - autrement dit, un courant d'air chaud et ionisé (électriquement conducteur) circulant en permanence dans la turbine du vaisseau. Parfois,dit-il, l'effet de mirage causé par la chaleur, joint aux vibrations de la boule de lumière, donne une impression de vie et de respiration qui a pu faire croire à certains témoins que ce qu'ils voyaient était un être vivant. C'est la raison, entre autres, pour laquelle un vaisseau peut sembler disparaître subitement



Pour quelques spécialistes, le fameux vaisseau de reconnaissance observé par George Adamski n'était ni un canular ni un vaisseau spatial interplanétaire.

alors qu'il est toujours là et ne s'est en rien dématérialisé. La bulle d'air ionisé entourant l'ovni peut être contrôlée par un rhéostat informatique et passer alors par les différentes couleurs du spectre, occultant ainsi l'aéronef.

Le texte suivant, bizarrement apparu sur Internet en 1998, concerne un aéronef américain secret appelé TR-38 et mû prétendument par un moteur à spires de mercure rappelant le *Vimaanika Shastra* : « Le TR-3B, un vaisseau anti-gravité triangulaire, par Ed Fouche. Ed Fouche a fait une communication très importante lors de la session d'été 1998 du *Congrès International des Ovnis,* dans laquelle il a décrit un vaisseau « anti-gravité » triangulaire de type OVNI et de 61 mètres d'envergure qui serait en cours de construction et d'essai au Névada dans la zone 51, S-4. Ce vaisseau utiliserait une spirale de mercure chauffé pour contrebalancer la gravité. Le mercure est-il l'élément des dieux ? Le caducée est-il le schéma stylisé d'un engin propulsé par une spirale de mercure ? L'ancienne civilisation indienne possédait peut-être véritablement la « technologie des dieux ».

« La fin de tout apprentissage est la redécouverte de l'esprit perdu. »
MengZi, v. 282-301 av.JC.

Voyage au Grand Teton en aéronef atlante

En 1899 fut publié un livre singulier intitulé *A Dweller on Two Planets.* Un certain « Phylos le Tibétain » l'aurait dicté en 1884 à un Californien nommé Frederick Spencer Oliver, lequel l'aurait couché sur le papier en 1886. C'est la longue et complexe histoire de plusieurs personnes et de l'évolution de leur karma au cours de leurs multiples incarnations. Le livre s'attarde tout particulièrement sur la façon dont les relations et événements karmiques de l' »amanuensis » (Frederick Spencer et ses différentes vies) s'entremêlent avec les vies de « Phylos ». *A Dweller on Two Planets* est populaire depuis plus d'un siècle, succès largement dû à des descriptions détaillées de la vie en Atlantide et de technologies très en avance sur son époque. Comme disait l'une des éditions : « l'un des grands prodiges de notre temps est ta façon troublante dont *A Dweller on Two Planets* a prédit des inventions qui n'ont vu le Jour qu'après l'écriture du livre. » Citons, parmi les inventions et systèmes mentionnés dans l'ouvrage : l'air conditionné (pour lutter contre des vapeurs nocives ou mortelles) ; les lampes cylindriques à vide (des tubes de cristal illuminés par les « forces nocturnes ») ; les carabines électriques (des fusils utilisant l'électricité comme énergie propulsive ; le fusil à rails – railgun - est une invention similaire et toute recente) ; le train monorail ; le générateur d'eau (un dispositif permettant de condenser la vapeur d'eau atmosphérique) ; et enfin le *vailx* (un aéronef mu par lévitation et répulsion).

Zailm, le héros du livre (incarnation précédente de Phylos), visite la capitale de l'Atlantide, nommée Caiphul, où il remarque nombre d'appareils électroniques extraordinaires ainsi qu'un monorail. Puis apparaissent les aéronefs électromagnétiques atlantes, la radio et la télévision (rappelons-nous que le livre date de 1886). On nous explique que les aéronefs, qui ressemblent aux zeppelins mais ont une forme plus proche d'un cigare, sont de nature électro-magnético-gravitationnelle ; ils se meuvent dans les airs par anti-gravité et sont aussi capables de circuler dans l'eau comme un sous-marin. Le livre raconte également une excursion fascinante, à bord d'un de ces aéronefs vers un édifice situé au sommet des Tetons (Nom

de trois éminences situées dans le Wyoming, aux USA.) Le jeune Zailm visite « Umaur », une colonie de Poséid. On a là une des rares descriptions de ce à quoi pouvait ressembler le continent nord-américain il y a 11 000 ans : « ... depuis la cité de Tolta, près des rives du Miti, notre vailx s'éleva et fila vers le nord, traversant le lac Ui [Grand Lac Salé] en direction de sa rive nord-ouest, à plusieurs centaines de kilomètres de là. Sur cette rive lointaine s'élevaient les trois hautes cimes neigeuses du Pitachi Ui, qui avait donné son nom au lac étendu à ses pieds. Sur la plus haute cime se dressait, depuis cinq cents ans peut-être, un édifice fait de pesantes dalles de granit. A l'origine, il avait été érigé pour servir tout à la fois au culte d'Incal [le Soleil, ou Dieu] et aux calculs astronomiques. C'était aujourd'hui un monastère. Aucun chemin ne menait à son sommet et le seul moyen d'accès était le vailx. »

Les Américains construisent-ils des engins volants se propulsant à l'aide du mercure dans la zone 51 ?

Les ovnis observés, pour leur plus grande partie, sont-ils d'origine humaine ?

Frederick Spencer Oliver fait alors une digression pour affirmer que ces parois granitiques massives furent découvertes en 1866 par un certain professeur Hayden, qui aurait gravi le premier le Grand Teton : « Il y a une vingtaine d'années [nous sommes en 1886], un explorateur américain intrépide... poussa à l'ouest jusqu'aux Trois Tetons. Ces trois monts sont les Pitachi Ui de l'Atlantide. Le professeur Hayden réussit, par ses efforts inlassables, à atteindre le plus haut sommet, réalisant ainsi la première ascension connue des temps modernes. Au sommet se dressait une structure sans toit, en dalles granitiques, à l'intérieur de laquelle « la couche de granit détritique prouvait, par son épaisseur, une absence totale de perturbation depuis 11 000 ans ». Il en conclut que c'était la durée qui s'était écoulée depuis la construction des murs de granit. Eh bien, le professeur avait raison, je m'en suis rendu compte. La structure qu'il avait observée avait été montée par des mains poséidiennes cent vingt-sept mille cinq cents ans auparavant ; et c'est parce qu'il avait été jadis poséidien et avait fait partie, sous le gouvernement atlante, de la mission scientifique stationnée au Pitachi Ui, que le professeur Hayden avait ressenti le besoin karmique de retourner sur le site de ses antiques occupations. L'eût-il su, son intérêt pour les Trois Tetons s'en serait peut-être accru. » Le récit revient ensuite au voyage : « La nuit tombait quand nos vailx se posèrent sur la corniche située à l'extérieur du temple. Compte tenu de la latitude et de la hauteur, il faisait très froid ... Le motif

Rama se déplaçait de ville en ville à l'aide de splendides Vimanas.

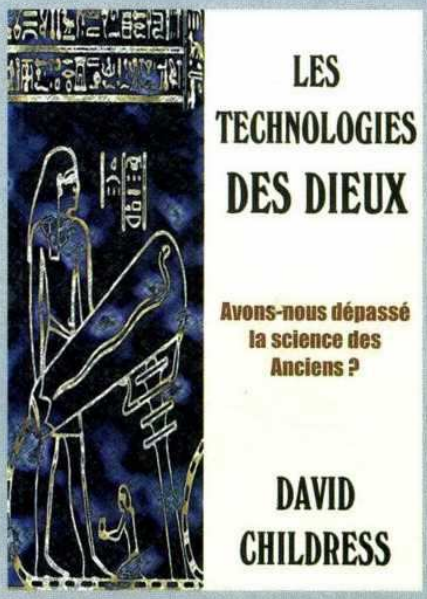
premier de notre visite était notre désir de faire nos dévotions à Incal quand Il se lèverait le lendemain matin... Au matin, notre vaisseau s'enleva vers l'est et nous emmena aux mines de cuivre de la région de l'actuel Lac Supérieur. Des trams électriques nous firent parcourir un labyrinthe de galeries et de tunnels. Au moment du départ, le responsable des mines nous offrit à chacun divers articles de cuivre trempé.

Le groupe retourne ensuite à Poséid par un trajet en partie sous-marin. Les affirmations de ce livre sont curieuses et pour le moins intéressantes. Existe-t-il vraiment de grandes dalles de granit en forme de murs au sommet du Grand Teton ? Si c'est le cas, elles sont certainement en mauvais état et doivent sembler naturelles. On aimerait que soit vérifiée, dans un sens ou dans l'autre, l'idée avancée par le livre selon laquelle des ruines atlantes existent quelque part dans le Grand Teton. Les anciennes mines de cuivre du lac Supérieur existent réellement et sont quelque peu mystérieuses sur le plan archéologique. Elles contiennent du cuivre pur et sont connues depuis les années 1800. On estime que les mines à ciel ouvert du lac Supérieur ont fourni des centaines de milliers de tonnes de cuivre depuis qu'elles ont commencé à être exploitées, il y a de cela plus de 5000 ans. Quelle civilisation a exploité ce cuivre, où est allé le métal ? Nul ne le sait. *A Dweller on Two Planets* est un livre insolite qui semble aller au-delà de la simple fiction. S'il est vrai que les vimanas de l'antique empire de Rama volaient jadis autour de la planète, ils devaient nécessairement, comme les avions d'aujourd'hui, transporter fret et passagers. Vers 12 000 av. JC, on pouvait entrer dans la gare de vimanas d'Ayodhya, survoler le Pacifique et poursuivre son voyage jusqu'en Amérique du sud. Rien n'empêchait de pousser jusqu'à la forteresse atlante du sommet du Grand Teton, avant de retourner à Poséid. Quand nous enfilons les longs couloirs d'un terminal aérien pour aller prendre notre correspondance, ne devrions-nous pas nous demander : « qu'y a-t-il de nouveau sous le soleil ? » ■

Pour en savoir plus

Les technologies des Dieux

Avons-nous dépassé la science des Anciens ?



David Childress

Editions La Huppe

Actuellement en vente